HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.

TOME QUINZIÈME.

HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

OISEAUX.

TOME QUINZIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.
AN VII. — 1799.



LE BUTOR.

J. Dauquet S.

HISTOIRE NATURELLE.

LE BUTOR *.

Quelque ressemblance qu'il y ait entre les hérons et les butors, leurs différences sont si marquées, qu'on ne peut s'y

* Voyez les planches enluminées, n° 789.

En latin, *ardea stellaris*, *botaurus*, *butio* (*inque paludiferis butio bubit aquis*, auct. Philomelæ); en italien, *trombotto*, *trombone*; en allemand, dans les différens idiomes, *meer-rind*, *los-rind*, *ros-dumpf*, *moss-ochs*, *moss-kou*, *rortrum*, *ross-reigel*, *wasser-ochs*, *erd-bull* (tous noms analogues aux marais et aux roseaux qu'il habite, ou au mugissement qu'il y fait entendre); en hollandois, *pittoor*; en anglois, *bittern*, ou *mire-drum* chez les Anglois septentrionaux.

méprendre : ce sont en effet deux familles distinctes, et assez éloignées pour ne pouvoir se réunir ni même s'allier. Les butors ont les jambes beaucoup moins longues que les hérons, le corps un peu plus charnu, et le cou très-fourni de plumes, ce qui le fait paroître beaucoup plus gros que celui des hérons. Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, le butor est moins stupide que le héron, mais il est encore plus sauvage ; on ne le voit presque jamais ; il n'habite que les marais d'une certaine étendue où il y a beaucoup de joncs : il se tient de préférence sur les grands étangs environnés de bois ; il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie ; également caché pour le chasseur qu'il craint, et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction, au lieu que le héron, plus inquiet, se remue et se découvre davantage en se mettant en mouvement tous les jours vers le soir ;

c'est alors que les chasseurs l'attendent au bord des marais couverts de roseaux, où il vient s'abattre : le butor, au contraire, ne prend son vol à la même heure que pour s'élever et s'éloigner sans retour. Ainsi ces deux oiseaux, quoiqu'habitans des mêmes lieux, ne doivent guère se rencontrer, et ne se réunissent jamais en famille commune.

Ce n'est qu'en automne et au coucher du soleil, selon Willughby, que le butor prend son essor pour voyager, ou du moins pour changer de domicile. On le prendroit dans son vol pour un héron, si de moment à moment il ne faisoit entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cob, cob;* et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor (*botaurus quasi boatus tauri*); c'est une espèce de mugissement *hi rhond* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue ; la plus grosse contre-basse rend un son moins ronflant sous l'archet : pourroit-on imaginer que

cette voix épouvantable fût l'accent d'un tendre amour? mais ce n'est en effet que le cri du besoin physique et pressant d'une nature sauvage, grossière et farouche jusque dans l'expression du desir; et ce butor une fois satisfait fuit sa femelle et la repousse, lors même qu'elle le recherche avec empressement *, et sans que ses avances aient aucun succès après une première union presque momentanée : aussi vivent-ils à part chacun de leur côté. « Il m'est souvent arrivé, dit « M. Hébert, de faire lever en même temps « deux de ces oiseaux; j'ai toujours re- « marqué qu'ils partoient à plus de deux « cents pas l'un de l'autre, et qu'ils se « posoient à égale distance ». Cependant

* Suivant M. Salerne, c'est la femelle qui fait seule tous les frais de l'amour, de l'éducation et du ménage, tant est grande la paresse du mâle. « C'est elle qui le sollicite et l'invite à l'amour par « les fréquentes visites qu'elle lui fait, et par l'abon- « dance des vivres qu'elle lui apporte ». Mais toutes ces particularités, prises d'un ancien discours moral (*Discours de M. de la Chambre sur l'amitié*), ne sont apparemment que le roman de l'oiseau.

il faut croire que les accès du besoin et les approches instantanées se répètent peut-être à d'assez grands intervalles, s'il est vrai que le butor mugisse tant qu'il est en amour ; car ce mugissement commence au mois de février [1], et on l'entend encore au temps de la moisson. Les gens de la campagne disent que, pour faire ce cri mugissant, le butor plonge le bec dans la vase : le premier ton de ce bruit énorme ressemble en effet à une forte aspiration, et le second à une expiration retentissante dans une cavité [2].

[1] C'est sûrement ces cris du butor dont il s'agit dans le passage des Problèmes d'Aristote où il parle de ce mugissement pareil à celui d'un taureau, qui se fait entendre au printemps du fond des marais, et dont il cherche une explication physique dans des vents emprisonnés sous les eaux et sortant des cavernes : le peuple en rendoit des raisons superstitieuses, et ce n'étoit réellement que le cri d'un oiseau.

[2] Aldrovande a cherché quelle étoit la conformation de la trachée-artère, relativement à la production de ce son extraordinaire. Plusieurs oiseaux d'eau, à voix éclatante, comme le cygne, ont un double larynx : le butor, au contraire, n'en a

Mais ce fait supposé est très-difficile à vérifier ; car cet oiseau est toujours si caché, qu'on ne peut le trouver ni le voir de près : les chasseurs ne parviennent aux endroits d'où il part qu'en traversant les roseaux , souvent dans l'eau jusqu'au-dessus du genou.

A toutes ces précautions pour se rendre invisible et inabordable, le butor semble ajouter une ruse de défiance : il tient sa tête élevée ; et comme il a plus de deux pieds et demi de hauteur, il voit par-dessus les roseaux sans être apperçu du chasseur. Il ne change de lieu qu'à l'approche de la nuit dans la saison d'automne , et il passe le reste de sa vie dans une inaction qui lui a fait donner par Aristote le surnom de *paresseux :* tout son mouvement se réduit en effet à se jeter sur une grenouille ou un petit poisson

point ; mais la trachée, à sa bifurcation, forme deux poches enflées, dont les anneaux de la trachée ne garnissent qu'un côté ; l'autre est recouvert d'une peau mince , expansible , élastique : c'est de ces poches enflées que l'air retenu se précipite en mugissant.

qui vient se livrer lui-même à ce pêcheur indolent.

Le nom d'*asterias* ou de *stellaris* donné au butor par les anciens, vient, suivant Scaliger, de ce vol du soir par lequel il s'élance droit en haut vers le ciel, et semble se perdre sous la voûte étoilée: d'autres tirent l'origine de ce nom des taches dont est semé son plumage, lesquelles néanmoins sont disposées plutôt en pinceaux qu'en étoiles; elles chargent tout le corps de mouchetures ou hachures noirâtres; elles sont jetées transversalement sur le dos dans un fond brun fauve, et tracées longitudinalement sur fond blanchâtre, au-devant du cou, à la poitrine et au ventre. Le bec du butor est de la même forme que celui du héron; sa couleur, comme celle des pieds, est verdâtre: son ouverture est très-large; il est fendu fort au-delà des yeux, tellement qu'on les diroit situés sur la mandibule supérieure. L'ouverture de l'oreille est grande. La langue courte et aiguë ne va pas jusqu'à moitié du bec; mais la gorge est capable de s'ouvrir à y loger le poing.

Ses longs doigts s'accrochent aux roseaux, et servent à le soutenir sur leurs débris flottans [1]. Il fait grande capture de grenouilles: en automne, il va dans les bois chasser aux rats, qu'il prend fort adroitement et avale tout entiers ; dans cette saison, il devient fort gras. Quand il est pris, il s'irrite, se défend et en veut surtout aux yeux. Sa chair doit être de mauvais goût, quoiqu'on en mangeât autrefois dans le même temps que celle du héron faisoit un mets distingué.

Les œufs du butor sont gris blanc verdâtre : il en fait quatre ou cinq, pose son nid au milieu des roseaux, sur une touffe de joncs ; et c'est assurément par erreur, et en confondant le héron et le butor, que Belon dit qu'il perche son nid au haut des arbres [2]. Ce naturaliste paroît

[1] La grande longueur des ongles, et particulièrement de celui de derrière, est remarquable. Aldrovande dit que de son temps on s'en servoit en forme de cure-dent.

[2] Gesner ne connoît pas mieux sa nichée quand il dit qu'on y trouve douze œufs.

se tromper également en prenant le butor pour l'*onocrotale* de Pline, quoique distingué d'ailleurs, dans Pline même, par des traits assez reconnoissables. Au reste, ce n'est que par rapport à son mugissement *si gros*, suivant l'expression de Belon, *qu'il n'y a bœuf qui pût crier si haut*, que Pline a pu appeler le butor un *petit oiseau ;* si tant est qu'il faille, avec Belon, appliquer au butor le passage de ce naturaliste où il parle de l'oiseau *taurus* qui se trouve, dit-il, dans le territoire d'*Arles*, et fait entendre des *mugissemens pareils à ceux d'un bœuf.*

Le butor se trouve par-tout où il y a des marais assez grands pour lui servir de retraite : on le connoît dans la plupart de nos provinces ; il n'est pas rare en Angleterre, et assez fréquent en Suisse et en Autriche ; on le voit aussi en Silésie, en Danemarck, en Suède. Les régions les plus septentrionales de l'Amérique ont de même leur espèce de butor, et l'on en trouve d'autres espèces dans les contrées méridionales. Mais il paroît que notre butor, moins dur que le héron, ne sup-

porte pas nos hivers, et qu'il quitte le pays quand le froid devient trop rigoureux : d'habiles chasseurs nous assurent ne l'avoir jamais rencontré aux bords des ruisseaux ou des sources dans le temps des grands froids ; et s'il lui faut des eaux tranquilles et des marais, nos longues gelées doivent être pour lui une saison d'exil. Willughby semble l'insinuer, et regarder son vol élancé, après le coucher du soleil en automne, comme un départ pour des climats plus chauds.

Aucun observateur ne nous a donné de meilleurs renseignemens que M. Baillon, sur les habitudes naturelles de cet oiseau. Voici l'extrait de ce qu'il a bien voulu m'en écrire.

« Les butors se trouvent dans presque « toutes les saisons de l'année à Mon- « treuil - sur - mer et sur les côtes de « Picardie, quoiqu'ils soient voyageurs : « on les voit en grand nombre dans le « mois de décembre ; quelquefois une « seule pièce de roseaux en cache des « douzaines.

« Il y a peu d'oiseaux qui se défendent

« avec autant de sang-froid : il n'attaque « jamais ; mais lorsqu'il est attaqué, il « combat courageusement, et se bat bien « sans se donner beaucoup de mouve-« ment. Si un oiseau de proie fond sur « lui, il ne fuit pas; il l'attend debout, « et le reçoit sur le bout de son bec, qui « est très-aigu : l'ennemi blessé s'éloigne « en criant. Les vieux buzards n'attaquent « jamais le butor; et les faucons com-« muns ne le prennent que par-derrière et « lorsqu'il vole. Il se défend même contre « le chasseur qui l'a blessé; au lieu de « fuir, il l'attend, lui lance dans les jambes « des coups de bec si violens, qu'il perce « les bottines et pénètre fort avant dans « les chairs : plusieurs chasseurs en ont « été blessés grièvement. On est obligé « d'assommer ces oiseaux, car ils se dé-« fendent jusqu'à la mort.

« Quelquefois, mais rarement, le butor « se renverse sur le dos, comme les oi-« seaux de proie, et se défend autant des « griffes, qu'il a très-longues, que du « bec : il prend cette attitude lorsqu'il est « surpris par un chien.

« La patience de cet oiseau égale son « courage ; il demeure, pendant des heures « entières, immobile, les pieds dans l'eau « et caché par les roseaux ; il y guette les « anguilles et les grenouilles. Il est aussi « indolent et aussi mélancolique que la « cigogne : hors le temps des amours, où « il prend du mouvement et change de « lieu, dans les autres saisons on ne « peut le trouver qu'avec des chiens. « C'est dans les mois de février et de mars « que les mâles jettent, le matin et le « soir, un cri qu'on pourroit comparer à « l'explosion d'un fusil d'un gros calibre. « Les femelles accourent de loin à ce cri : « quelquefois une douzaine entoure un « seul mâle ; car, dans cette espèce, « comme dans celle des canards, il existe « plus de femelles que de mâles : ils piaf- « fent devant elles, et se battent contre « les mâles qui surviennent. Ils font leur « nid presque sur l'eau, au milieu des « roseaux, dans le mois d'avril ; le temps « de l'incubation est de vingt-quatre à « vingt-cinq jours. Les jeunes naissent « presque nuds, et sont d'une figure hi-

« deuse; ils semblent n'être que cou et « jambes : ils ne sortent du nid que plus « de vingt jours après leur naissance; le « père et la mère les nourrissent, dans les « premiers temps, de sangsues, de lé- « zards et de frai de grenouilles, et en- « suite de petites anguilles. Les premières « plumes qui leur viennent sont rousses, « comme celles des vieux; leurs pieds et « le bec sont plus blancs que verds. Les « buzards, qui dévastent les nids de tous « les autres oiseaux de marais, touchent « rarement à celui du butor; le père et la « mère y veillent sans cesse, et le dé- « fendent : les enfans n'osent en appro- « cher, ils risqueroient de se faire crever « les yeux.

« Il est facile de distinguer les butors « mâles par la couleur et par la taille, « étant plus beaux, plus roux et plus « gros que les femelles : d'ailleurs ils ont « les plumes de la poitrine et du cou « plus longues.

« La chair de cet oiseau, sur-tout celle « des ailes et de la poitrine, est assez « bonne à manger, pourvu que l'on en

« ôte la peau, dont les vaisseaux capil-
« laires sont remplis d'une huile âcre et
« de mauvais goût, qui se répand dans
« les chairs par la cuisson, et lui donne
« alors une forte odeur de marécage. »

OISEAUX
DE L'ANCIEN CONTINENT
QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

LE GRAND BUTOR.

Première espèce.

GESNER est le premier qui ait parlé de cet oiseau, dont l'espèce nous paroît faire la nuance entre la famille des hérons et celle des butors. Les habitans des bords du lac Majeur en Italie l'appellent *ruffey*, suivant Aldrovande. Il a le cou roux avec des taches de blanc et de noir ; le dos et les ailes sont de couleur brune, et le ventre est roux. Sa longueur, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est au moins de trois pieds et demi, et jusqu'aux ongles, de plus de quatre pieds ; le bec a huit pouces, il est jaune ainsi que les

pieds. La figure, dans Aldrovande, présente une huppe dont Gesner ne parle pas ; mais il dit que le cou est grêle, ce qui semble indiquer que cet oiseau n'est pas un franc butor : aussi Aldrovande remarque-t-il que cette espèce paroît mélangée de celle du héron gris et du butor, et qu'on la croiroit métive de l'un et de l'autre, tant elle tient du héron gris par la tête, les taches de la poitrine, la couleur du dos et des ailes, et la grandeur, en même temps qu'elle ressemble au butor par les jambes et par le reste du plumage, à l'exception qu'il n'est point tacheté.

LE PETIT BUTOR.

Seconde espèce.

CETTE petite espèce de butor, vue sur le Danube par le comte Marsigli, a le plumage roussâtre, rayé de petites lignes brunes; le devant du cou blanc, et la queue blanchâtre. Son bec n'a pas trois pouces de long. En jugeant, par cette longueur du bec, de ses autres dimensions que Marsigli ne donne pas, et en les supposant proportionnelles, ce butor doit être le plus petit de tous ceux de notre continent.

Au reste, nous devons observer que Marsigli paroît se contredire sur les couleurs de cet oiseau, en l'appelant *ardea viridi-flavescens.*

LE BUTOR BRUN RAYÉ.

Troisième espèce.

C'EST encore ici un oiseau du Danube. Marsigli le désigne par le nom de *butor brun*, et le regarde comme faisant une espèce particulière. Il est aussi petit que le précédent; tout son plumage est rayé de lignes brunes, noires et roussâtres, mêlées confusément, de manière qu'il en résulte en gros une couleur brune.

LE BUTOR ROUX.

Quatrième espèce.

Tout le plumage de ce butor est d'une couleur uniforme, roussâtre clair sous le corps, et plus foncé sur le dos; les pieds sont bruns, et le bec est jaunâtre. Aldrovande dit que cette espèce lui a été envoyée d'Épidaure, et il y réunit celle d'un jeune butor pris dans les marais près de Bologne, qui même n'avoit pas encore les couleurs de l'âge adulte. Il ajoute que cet oiseau lui a paru appartenir de plus près aux butors qu'aux hérons. Au reste, il se pourroit, suivant la conjecture de M. Salerne, que ce fût cette même petite espèce de butor qui se voit quelquefois en Sologne, et que l'on y connoît sous le nom de *quoimeau*. Marsigli place aussi sur le Danube cette espèce, qui est la troisième d'Aldrovande; et les

auteurs de l'Ornithologie italienne disent qu'elle est naturelle au pays de Bologne.

Il paroît qu'elle se trouve aussi en Alsace ; car M. le docteur Hermann nous a mandé qu'il avoit eu un de ces butors roux qui a constamment refusé toute nourriture, et s'est laissé mourir d'inanition. Il ajoute que, malgré ses longues jambes, ce butor montoit sur un petit arbre dont il pouvoit embrasser la tige en tenant le bec et le cou verticalement et dans la même ligne.

LE PETIT BUTOR DU SÉNÉGAL*.

Cinquième espèce.

NOUS rapporterons aux butors l'oiseau donné dans nos planches enluminées sous le nom de *petit héron du Sénégal*, qui en effet paroît, à son cou raccourci et bien garni de plumes, être un butor plutôt qu'un héron. Il est aussi d'une très-petite espèce, puisqu'il n'a pas plus d'un pied de longueur. Il est assez exactement représenté dans la planche pour que l'on n'ait pas besoin d'une autre description.

* Voyez les planches enluminées, n° 315.

LE POUACRE,

OU

BUTOR TACHETÉ.

Sixième espèce.

Les chasseurs ont donné le nom de *pouacre* à cet oiseau. Sa grosseur est celle d'une corneille ; et il a plus de vingt pouces du bec aux ongles. Tout le fond de son plumage est brun, foncé aux pennes de l'aile, clair au-devant du cou et au-dessous du corps ; parsemé sur la tête, le dessus du cou, du dos, et sur les épaules, de petites taches blanches placées à l'extrémité des plumes : chaque penne de l'aile est aussi terminée par une tache blanche.

Nous lui rapporterons le pouacre de Cayenne, représenté dans nos planches enluminées, n° 939, qui paroît n'en dif-

férer qu'en ce que le fond du plumage sur le dos est plus noirâtre, et que le devant du corps est tacheté de pinceaux bruns sur fond blanchâtre, légères différences qui ne paroissent pas caractériser assez une diversité d'espèce entre ces oiseaux, d'autant plus que la grandeur est la même.

OISEAUX
DU NOUVEAU CONTINENT
QUI ONT RAPPORT AU BUTOR.

L'ÉTOILÉ.

Première espèce.

CET oiseau est le *butor brun de la Caroline* de Catesby; il se trouve aussi à la Jamaïque, et nous lui donnons le nom d'*étoilé*, parce que son plumage, entièrement brun, est semé sur l'aile de quelques taches blanches jetées comme au hasard dans cette teinte obscure. Ces taches lui donnent quelque rapport avec l'espèce précédente. Il est un peu moins grand que le butor d'Europe; il fréquente les étangs et les rivières loin de la mer,

et dans les endroits les plus élevés du pays. Outre cette espèce, qui paroît répandue dans plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, il paroît qu'il en existe une autre vers la Louisiane, plus semblable à celle d'Europe.

LE BUTOR JAUNE DU BRESIL.

Seconde espèce.

Par les proportions mêmes que Marcgrave donne à cet oiseau en le rapportant aux hérons, on juge que c'est plutôt un butor qu'un héron. La grosseur du corps est celle d'un canard : le cou est long d'un pied ; le corps, de cinq pouces et demi ; la queue, de quatre ; les pieds et la jambe, de plus de neuf. Tout le dos, avec l'aile, est en plumes brunes lavées de jaune ; les pennes de l'aile sont mi-parties de noir et de cendré, et coupées transversalement de lignes blanches ; les longues plumes pendantes de la tête et du cou sont d'un jaune pâle ondé de noir ; celles du bas du cou, de la poitrine et du ventre, sont d'un blanc ondé de brun et frangées de jaune alentour. Nous remarquerons, comme chose singulière, qu'il a le bec dentelé vers la pointe, tant en bas qu'en haut.

LE PETIT BUTOR DE CAYENNE *.

Troisième espèce.

Ce petit butor n'a guère qu'un pied ou treize pouces de longueur. Tout son plumage, sur un fond gris roussâtre, est tacheté de brun noir par petites lignes transversales très-pressées, ondulantes, et comme vermiculées en forme de zig-gags et de pointes au bas du cou, à l'estomac et aux flancs; le dessus de la tête est noir. Le cou, très-fourni de plumes, paroît presque aussi gros que le corps.

* Voyez les planches enluminées, n° 763.

LE BUTOR
DE LA BAIE D'HUDSON.

Quatrième espèce.

La livrée commune à tous les butors est un plumage fond roux ou roussâtre plus ou moins haché et coupé de lignes et de traits bruns ou noirâtres ; et cette livrée se retrouve dans le butor de la baie d'Hudson. Il est moins gros que celui d'Europe ; sa longueur, du bec aux ongles, n'est guère que de deux pieds six pouces.

L'ONORÉ *.

Cinquième espèce.

Nous plaçons à la suite des butors du nouveau continent, les oiseaux nommés *onorés* dans nos planches enluminées. Ce nom se donne, à Cayenne, à toutes les espèces de hérons : cependant les onorés dont il s'agit ici, nous paroissent se rapporter de beaucoup plus près à la famille du butor ; ils en ont la forme et les couleurs, et n'en diffèrent qu'en ce que leur cou est moins fourni de plumes, quoique plus garni et moins grêle que le cou des hérons. Ce premier onoré est presque aussi grand, mais un peu moins gros que le butor d'Europe ; tout son plumage est agréablement marqueté et largement coupé par bandes noires transversales, en zigzags, sur fond roux au-dessus du corps, et gris blanc au-dessous.

* Voyez les planches enluminées, n° 790, sous la dénomination d'*onoré de Cayenne*.

L'ONORÉ RAYÉ *.

Sixième espèce.

Cette espèce est un peu plus grande que la précédente, et la longueur de l'oiseau est de deux pieds et demi. Les grandes pennes de l'aile et la queue sont noires ; tout le manteau est joliment ouvragé par de petites lignes très-fines de roux, de jaunâtre et de brun, qui courent transversalement en ondulant et formant des demi-festons ; le dessus du cou et la tête sont d'un roux vif, coupé encore de petites lignes brunes ; le devant du cou et du corps est blanc, légèrement marqué de quelques traits bruns.

Ces deux espèces d'onorés nous ont été envoyées par M. de la Borde, médecin du roi à Cayenne. Ils se cachent dans les ravines creusées par les eaux dans les

* Voyez les planches enluminées, n° 860.

savanes, et ils fréquentent le bord des rivières. Pendant les sécheresses, ils se tiennent fourrés dans les herbes épaisses. Ils partent de très-loin, et on n'en trouve jamais deux ensemble. Lorsque l'on en blesse un, il ne faut l'approcher qu'avec précaution; car il se met sur la défensive, en retirant le cou et frappant un grand coup de bec, et cherchant à le diriger dans les yeux. Les habitudes de l'onoré sont les mêmes que celles de nos hérons.

M. de la Borde a vu un onoré privé, ou plutôt captif, dans une maison: il y étoit continuellement à l'affût des rats; il les attrapoit avec une adresse supérieure à celle des chats. Mais, quoiqu'il fût depuis deux ans dans la maison, il se tenoit toujours dans des endroits cachés; et quand on l'approchoit, il cherchoit, d'un air menaçant, à fixer les yeux. Au reste, l'une et l'autre espèce de ces onorés paroissent être sédentaires chacune dans leur contrée, et toutes deux sont assez rares.

L'ONORÉ DES BOIS.

Septième espèce.

On appelle ainsi cette espèce à la Guiane. Nous lui laissons cette dénomination, suivant notre usage de conserver aux espèces étrangères le nom qu'elles portent dans leur pays natal, puisque c'est le seul moyen pour les habitans de les reconnoître, et pour nous de les leur demander. Celle-ci se trouve à la Guiane et au Bresil. Marcgrave la comprend, sous le nom générique de *soco*, avec les hérons; mais elle nous paroît avoir beaucoup de rapport aux deux espèces précédentes d'onorés, et par conséquent aux butors. Le plumage est, sur le dos, le croupion, les épaules, d'un noirâtre tout pointillé de jaunâtre; et ce qui n'est pas ordinaire, ce plumage est le même sur la poitrine, le ventre et les côtés; le dessus

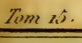
du cou est d'un blanc mêlé de taches longitudinales noires et brunes. Marcgrave dit que le cou est long d'un pied, et que la longueur totale, du bec aux ongles, est d'environ trois pieds.

LE BIHOREAU *.

La plupart des naturalistes ont désigné le bihoreau sous le nom de *corbeau de nuit* (*nycticorax*), et cela d'après l'espèce de croassement étrange, ou plutôt de râlement effrayant et lugubre qu'il fait entendre pendant la nuit. C'est le seul rapport que le bihoreau ait avec le corbeau ; car il ressemble au héron par la forme et l'habitude du corps : mais il en diffère en ce qu'il a le cou plus court et plus fourni, la tête plus grosse, et le bec moins effilé et plus épais ; il est aussi plus petit, n'ayant qu'environ vingt pouces de longueur. Son plumage est noir, à reflet verd sur la tête et la nuque, verd obscur sur le dos, gris de perle sur

* Voyez les planches enluminées, n° 758, le mâle, et n° 759, la femelle.

En allemand, *nacht-rab*, *bundter-reger*, *schild-reger;* en anglois, *night-raven;* en flamand, *quack;* en vieux françois, *roupeau*.



LE BIHOREAU.

J Pouquet S.

les ailes et la queue, et blanc sur le reste du corps. Le mâle porte sur la nuque du cou des brins ordinairement au nombre de trois, très-déliés, d'un blanc de neige, et qui ont jusqu'à cinq pouces de longueur. De toutes les plumes d'aigrette, celles-ci sont les plus belles et les plus précieuses; elles tombent au printemps, et ne se renouvellent qu'une fois par an. La femelle est privée de cet ornement, et elle est assez différente du mâle pour avoir été méconnue par quelques naturalistes. La neuvième espèce de héron de M. Brisson n'est en effet que cette même femelle. Elle a tout le manteau d'un cendré roussâtre, des taches en pinceaux de cette même teinte sur le cou, et le dessus du corps gris blanc.

Le bihoreau niche dans les rochers, suivant Belon, qui dérive de là son ancien nom *roupeau ;* mais, selon Schwenckfeld et Willughby, c'est sur les aunes, près des marais, qu'il établit son nid : ce qui ne peut se concilier qu'en supposant que ces oiseaux changent d'habitude à cet égard suivant les circonstances ; en sorte

que dans les plaines de la Silésie ou de la Hollande ils s'établissent sur les arbres aquatiques, au lieu que sur les côtes de Bretagne, où Belon les a vus, ils nichent dans les rochers. On assure que leur ponte est de trois ou quatre œufs blancs.

Le bihoreau paroît être un oiseau de passage : Belon en a vu un exposé sur le marché au mois de mars ; Schwenckfeld assure qu'il part de Silésie au commencement de l'automne, et qu'il revient avec les cigognes au printemps. Il fréquente également les rivages de la mer et les rivières ou marais de l'intérieur des terres ; on en trouve en France dans la Sologne, en Toscane sur les lacs de *Fucecchio* et de *Bientine :* mais l'espèce en est par-tout plus rare que celle du héron ; elle est aussi moins répandue, et ne s'est pas étendue jusqu'en Suède *.

Avec des jambes moins hautes et un cou plus court que le héron, le bihoreau cherche sa pâture moitié dans l'eau, moitié sur terre, et vit autant de grillons,

* Nous en jugeons par le silence que garde sur cette espèce M. Linnæus dans son *Fauna suecica*.

de limaces et autres insectes terrestres, que de grenouilles et de poissons. Il reste caché pendant le jour, et ne se met en mouvement qu'à l'approche de la nuit; c'est alors qu'il fait entendre son cri *ka, ka, ka,* que Willughby compare aux sanglots du vomissement d'un homme.

Le bihoreau a les doigts très-longs; les pieds et les jambes sont d'un jaune verdâtre; le bec est noir * et légèrement arqué dans la partie supérieure; ses yeux sont brillans, et l'iris forme un cercle rouge ou jaune aurore autour de la prunelle.

* Schwenckfeld paroît se tromper sur la couleur des pieds et sur celle du bec; mais Klein se trompe davantage en exagérant les expressions de Schwenckfeld, qu'il transcrit. Schwenckfeld dit, *rostrum obscurè rubet.... crura nigricant cum rubedine:* Klein écrit, *rostro sanguineo prout et pedes;* ce qui ne peut jamais convenir au bihoreau, et le rend méconnoissable.

LE BIHOREAU DE CAYENNE *.

Ce bihoreau d'Amérique est aussi grand que celui d'Europe ; mais il paroît moins gros dans toutes ses parties : le corps est plus menu ; les jambes sont plus hautes ; le cou, la tête et le bec sont plus petits. Le plumage est d'un cendré bleuâtre sur le cou et au-dessous du corps ; le manteau est noir, frangé de cendré sur chaque plume ; la tête est enveloppée de noir, et le sommet en est blanc ; il y a aussi un trait blanc sous l'œil. Ce bihoreau porte un panache composé de cinq ou six brins, dont les uns sont blancs, et les autres noirs.

* Voyez les planches enluminées, n° 899.

L'OMBRETTE*.

C'EST à M. Adanson que nous devons la connoissance de cet oiseau, qui se trouve au Sénégal. Il est un peu plus grand que le bihoreau; la couleur de terre d'ombre ou de gris brun foncé de son plumage lui a fait donner le nom d'*ombrette*. Il doit être placé, comme espèce anomale, entre les genres des oiseaux de rivage; car on ne peut le rapporter exactement à aucun de ces genres. Il pourroit approcher de celui des hérons, s'il n'avoit un bec d'une forme entièrement différente, et qui même n'appartient qu'à lui. Ce bec, très-large et très-épais près de la tête, s'alonge en s'applatissant par les côtés; l'arête de la partie supérieure se relève dans toute sa longueur, et paroît s'en détacher par deux rainures tracées de chaque côté; ce que M. Brisson exprime en disant que le bec semble composé de

* Voyez les planches enluminées, n° 796.

plusieurs pièces articulées ; et cette arête, rabattue sur le bout du bec, se termine en pointe recourbée. Ce bec est long de trois pouces trois lignes : le pied, joint à la partie nue de la jambe, a quatre pouces et demi ; cette dernière partie seule a deux pouces. Ces dimensions ont été prises sur un de ces oiseaux, conservé au Cabinet du roi : M. Brisson semble en donner de plus grandes. Les doigts sont engagés vers la racine par un commencement de membrane plus étendue entre le doigt extérieur et celui du milieu ; le doigt postérieur n'est point articulé, comme dans les hérons, à côté du talon, mais au talon même.

LE COURLIRI,

OU

COURLAN *.

Le nom de *courlan* ou *courliri* ne doit pas faire imaginer que cet oiseau ait de grands rapports avec les courlis ; il en a beaucoup plus avec les hérons, dont il a la stature et presque la hauteur. Sa longueur, du bec aux ongles, est de deux pieds huit pouces ; la partie nue de la jambe, prise avec le pied, a sept pouces ; le bec en a quatre : il est droit dans presque toute sa longueur ; il se courbe foiblement vers la pointe, et ce n'est que par ce rapport que le courlan s'approche des courlis, dont il diffère par la taille, et toute l'habitude de sa forme est très-ressemblante à celle des hérons. De plus, on voit à l'ongle du grand doigt la tranche sail-

* Voyez les planches enluminées, n° 848.

lante du côté intérieur, qui représente l'espèce de peigne dentelé de l'ongle du héron. Le plumage du courlan est d'un beau brun, qui devient rougeâtre et cuivreux aux grandes pennes de l'aile et de la queue; chaque plume du cou porte dans son milieu un trait de pinceau blanc. Cette espèce est nouvelle, et nous a été envoyée de Cayenne sous le nom de *courliri*, d'où on lui a donné celui de *courlan* dans nos planches enluminées.



LE SAVACOU.

L. Pauquet. S.

LE SAVACOU *.

LE savacou est naturel aux régions de la Guiane et du Bresil. Il a assez la taille et les proportions du bihoreau ; et par les traits de conformation, comme par la manière de vivre, il paroîtroit avoisiner la famille des hérons, si son bec large et singulièrement épaté ne l'en éloignoit beaucoup, et ne le distinguoit même de tous les autres oiseaux de rivage. Cette large forme de bec a fait donner au savacou le surnom de *cuiller*. Ce sont en effet deux cuillers appliquées l'une contre l'autre par le côté concave ; la partie supérieure porte sur sa convexité deux rainure profondes qui partent des narines, et se prolongent de manière que le milieu forme une arête élevée, qui se termine par une petite pointe crochue ; la moitié inférieure de ce bec, sur laquelle la supé-

* Voyez les planches enluminées, nos 38 et 869.
Savacou ou *saouacou*, à Cayenne ; *rapapa*, par les sauvages Garipanes ; *tamatia*, au Bresil.

rieure s'emboîte, n'est, pour ainsi dire; qu'un cadre sur lequel est tendue la peau prolongée de la gorge. L'une et l'autre mandibule sont tranchantes par les bords, et d'une corne solide et très-dure. Ce bec a quatre pouces des angles à la pointe, et vingt lignes dans la plus grande largeur.

Avec une arme si forte, qui tranche et coupe, et qui pourroit rendre le savacou redoutable aux autres oiseaux, il paroît s'en tenir aux douces habitudes d'une vie paisible et sobre. Si l'on pouvoit inférer quelque chose de noms appliqués par les nomenclateurs, un de ceux que lui donne Barrère nous indiqueroit qu'il vit de crabes; mais, au contraire, il semble s'éloigner par goût du voisinage de la mer: il habite les savanes noyées, et se tient le long des rivières où la marée ne monte point; c'est là que, perché sur les arbres aquatiques, il attend le passage des poissons, dont il fait sa proie, et sur lesquels il tombe en plongeant et se relevant sans s'arrêter sur l'eau. Il marche le cou arqué et le dos voûté, dans une attitude qui paroît gênée, et

avec un air aussi triste que celui du héron. Il est sauvage et se tient loin des lieux habités. Ses yeux, placés fort près de la racine du bec, lui donnent un air farouche. Lorsqu'il est pris, il fait craquer son bec, et, dans la colère ou l'agitation, il relève les longues plumes du sommet de sa tête.

Barrère a fait trois espèces de savacous, que M. Brisson réduit à deux, et qui probablement se réduisent à une seule. En effet, le savacou gris et le savacou brun ne diffèrent notablement entre eux que par le long panache que porte le dernier; et ce panache pourroit être le caractère du mâle : l'autre, que nous soupçonnons être la femelle, a un commencement ou un indice de ce même caractère dans les plumes tombantes du derrière de la tête; et pour la différence du brun au gris dans leur plumage, on peut d'autant plus la regarder comme étant de sexe ou d'âge, qu'il existe dans le *savacou varié* * une nuance qui les rapproche. Du reste, les

* Rapporté de Cayenne par M. Sonini.

formes et les proportions du savacou gris et du savacou brun sont entièrement les mêmes ; et nous sommes d'autant plus portés à n'admettre ici qu'une seule espèce, que la Nature, qui semble les multiplier en se jouant sur les formes communes et les traits du plan général de ses ouvrages, laisse, au contraire, comme isolées et jetées aux confins de ce plan, les formes singulières qui s'éloignent de cette forme ordinaire, comme on peut le voir par les exemples de la spatule, de l'avocette, du phénicoptère, etc., dont les espèces sont uniques, et n'ont que peu ou point de variétés.

Le savacou brun et huppé (planches enluminées, n° 869), que nous prenons pour le mâle, a plus de gris roux que de gris bleuâtre dans son manteau ; les plumes de la nuque du cou sont noires et forment un panache long de sept à huit pouces, tombant sur le dos. Ces plumes sont flottantes, et quelques unes ont jusqu'à huit lignes de largeur.

Le savacou gris (planches enluminées, n° 38), qui nous paroît être la femelle,

a tout le manteau gris blanc bleuâtre, avec une petite zone noire sur le haut du dos; le dessous du corps est noir mêlé de roux; le devant du cou et le front sont blancs; la coiffe de la tête, tombant derrière en pointe, est d'un noir bleuâtre.

L'un et l'autre ont la gorge nue : la peau qui la recouvre, paroît susceptible d'un renflement considérable; c'est apparemment ce que veut dire Barrère par *ingluvie extuberante.* Cette peau, suivant Marcgrave, est jaunâtre, ainsi que les pieds; les doigts sont grêles, et les phalanges en sont longues. On peut encore remarquer que le doigt postérieur est articulé à côté du talon, près du doigt extérieur, comme dans les hérons. La queue est courte, et ne passe pas l'aile pliée. La longueur totale de l'oiseau est d'environ vingt pouces. Nous devons observer que nos mesures ont été prises sur des individus un peu plus grands que celui qu'a décrit M. Brisson, qui étoit probablement un jeune.

LA SPATULE *.

QUOIQUE la spatule soit d'une figure très-caractérisée, et même singulière, les nomenclateurs n'ont pas laissé de la confondre, sous des dénominations impropres et étrangères, avec des oiseaux tout différens : ils l'ont appelée *héron blanc* et *pélican*, quoiqu'elle soit d'une espèce différente de celle du héron, et même d'un genre fort éloigné de celui du véritable pélican; ce que Belon reconnoît, en même temps qu'il lui donne le nom de *poche*, qui n'appartient encore qu'au pélican, et celui de *cuiller*, qui désigne plutôt le phénicoptère ou flammant, qu'on appelle *bec à cuiller*, ou le savacou, qu'on nomme aussi *cuiller*. Le nom de *pale* ou *palette* conviendroit mieux, en ce qu'il se rapproche de celui de *spatule* que nous

* Voyez les planches enluminées, n° 405.

En latin, *platea*, *platelea*; en italien, *becca-roveglia*; en allemand, *pelecan*, *loeffler*; en anglois, *spoonbill*, *shoveller*.



LA SPATULE.

J. Pauquet S.

avons adopté, parce qu'il a été reçu, ou son équivalent, dans la plupart des langues, et qu'il caractérise la forme extraordinaire du bec de cet oiseau. Ce bec, applati dans toute sa longueur, s'élargit en effet vers l'extrémité en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même; configuration d'après laquelle Klein donne à cet oiseau le surnom *anomaloroster*. Ce bec, anomal en effet par sa forme, l'est encore par sa substance, qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir, et qui par conséquent est très-peu propre à l'action que Cicéron et Pline lui attribuent, en appliquant mal-à-propos à la spatule ce qu'Aristote a dit, avec beaucoup de vérité, du pélican; savoir, qu'il fond sur les oiseaux plongeurs, et leur fait relâcher leur proie en les mordant fortement par la tête: sur quoi, par une méprise inverse, on a attribué au pélican le nom de *platea*, qui appartient réellement à la spatule. Scaliger, au lieu de rectifier ces erreurs, en ajoute d'autres: après avoir confondu la

spatule et le pélican, il dit, d'après Suidas, que le *pelicanos* est le même que le *dendrocolaptès* (coupeur d'arbres), qui est le pic *; et, transportant ainsi la spatule du bord des eaux au fond des bois, il lui fait percer les arbres avec un bec uniquement propre à fendre l'eau ou fouiller la vase.

En voyant la confusion qu'a répandue sur la Nature cette multitude de méprises scientifiques, cette fausse érudition, entassée sans connoissance des objets, et ce chaos des choses et des noms encore obscurcis par les nomenclateurs, je n'ai pu m'empêcher de sentir que la Nature, partout belle et simple, eût été plus facile à connoître en elle-même qu'embarrassée de nos erreurs, ou surchargée de nos méthodes, et que malheureusement on a perdu pour les établir et les discuter, le temps précieux qu'on eût employé à la contempler et à la peindre.

La spatule est toute blanche : elle est de la grosseur du héron; mais elle a les

* Voyez l'histoire du pic, tome XIII de cette Histoire, page 200.

pieds moins hauts et le cou moins long, et garni de petites plumes courtes : celles du bas de la tête sont longues et étroites ; elles forment un panache qui retombe en arrière. La gorge est couverte et les yeux sont entourés d'une peau nue. Les pieds et le nud de la jambe sont couverts d'une peau noire, dure et écailleuse ; une portion de membrane unit les doigts vers leur jonction, et, par son prolongement, les frange et les borde légèrement jusqu'à l'extrémité. Des ondes noires transversales se marquent sur le fond de couleur jaunâtre du bec, dont l'extrémité est d'un jaune quelquefois mêlé de rouge ; un bord noir tracé par une rainure forme comme un ourlet relevé tout autour de ce bec singulier, et l'on voit en dedans une longue gouttière sous la mandibule supérieure ; une petite pointe recourbée en dessous termine l'extrémité de cette espèce de palette, qui a vingt-trois lignes dans sa plus grande largeur, et paroît intérieurement sillonnée de petites stries qui rendent sa surface un peu rude et moins lisse qu'elle ne l'est en

dehors. Près de la tête, la mandibule supérieure est si large et si épaisse, que le fond semble y être entièrement engagé : les deux mandibules, près de leur origine, sont également garnies intérieurement, vers les bords, de petits tubercules ou mamelons sillonnés, lesquels ou servent à broyer les coquillages que le bec de la spatule est tout propre à recueillir, ou à retenir et arrêter une proie glissante; car il paroît que cet oiseau se nourrit également de poissons, de coquillages, d'insectes aquatiques et de vers.

La spatule habite les bords de la mer, et ne se trouve que rarement dans l'intérieur des terres, si ce n'est sur quelques lacs, et passagèrement aux bords des rivières : elle préfère les côtes marécageuses; on la voit sur celles du Poitou, de la Bretagne, de la Picardie et de la Hollande : quelques endroits sont même renommés par l'affluence des spatules qui s'y rassemblent avec d'autres espèces aquatiques; tels sont les marais de *Sevenhuis*, près de Leyde.

Ces oiseaux font leur nid à la sommité

des grands arbres voisins des côtes de la mer, et le construisent de bûchettes; ils produisent trois ou quatre petits ; ils font grand bruit sur ces arbres dans le temps des nichées, et y reviennent régulièrement tous les soirs se percher pour dormir.

De quatre spatules décrites par MM. de l'académie des sciences, et qui étoient toutes blanches, deux avoient un peu de noir au bout de l'aile ; ce qui ne marque pas une différence de sexe, comme Aldrovande l'a cru, ce caractère s'étant trouvé également dans un mâle et dans une femelle. La langue de la spatule est très-petite, de forme triangulaire, et n'a pas trois lignes en toutes dimensions ; l'œsophage se dilate en descendant, et c'est apparemment dans cet élargissement que s'arrêtent et se digèrent les petites moules et autres coquillages que la spatule avale, et qu'elle rejette quand la chaleur du ventricule en a fondu la chair; elle a un gésier doublé d'une membrane calleuse, comme les oiseaux granivores ; mais au lieu des *cœcum*, qui se trouvent

dans ces oiseaux à gésier, on ne lui remarque que deux petites éminences très-courtes à l'extrémité de l'*ileon ;* les intestins ont sept pieds de longueur ; la trachée-artère est semblable à celle de la grue, et fait dans le thorax une double inflexion ; le cœur a un péricarde, quoiqu'Aldrovande dise n'en avoir point trouvé.

Ces oiseaux s'avancent en été jusque dans la Bothnie occidentale et dans la Lapponie, où l'on en voit quelques uns, suivant Linnæus ; en Prusse, où ils ne paroissent également qu'en petit nombre, et où durant les pluies d'automne ils passent en venant en Pologne ; Rzaczynski dit qu'on en voit, mais rarement, en Volhinie ; il en passe aussi quelques uns en Silésie dans les mois de septembre et d'octobre *; ils habitent, comme nous

* *Aviar. Siles.* page 314. Schwenckfeld en cet endroit paroît confondre le pélican avec la spatule, puisqu'il y rapporte, d'après Isidore et saint Jérôme, la fable de la résurrection des petits du pélican par le sang qu'il verse de sa poitrine quand le serpent les lui a tués.

l'avons dit, les côtes occidentales de la France; on en retrouve sur celles d'Afrique, à Bissao, vers Sierra-Leona; en Égypte, selon Granger; au cap de Bonne-Espérance, où Kolbe dit qu'ils vivent de serpens autant que de poissons, et où on les appelle *stangen-vreeter*, mange-serpens; M. Commerson a vu des spatules à Madagascar, où ses insulaires leur donnent le nom de *fangali-am-bava*, c'est-à-dire, *bêche au bec*. Les nègres, dans quelques cantons, appellent ces oiseaux *vang-van;* et dans d'autres, *vourou-doulon*, oiseaux du diable, par des rapports superstitieux*. L'espèce, quoique peu nombreuse, est donc très-répandue, et semble même avoir fait le tour de l'ancien continent. M. Sonnerat l'a trouvée jusqu'aux îles Philippines; et quoiqu'il en distingue deux espèces, le manque de huppe, qui est la principale différence de l'une à l'autre, ne nous paroît pas former

* Les nègres lui donnent ce nom, parce que lorsqu'ils l'entendent, ils s'imaginent que son cri annonce la mort à quelqu'un du village. (*Note laissée par M. Commerson.*)

un caractère spécifique, et, jusqu'à ce jour, nous ne connoissons qu'une seule espèce de spatule, qui se trouve être à peu près la même du nord au midi, dans tout l'ancien continent : elle se trouve aussi dans le nouveau; et quoiqu'on ait encore ici divisé l'espèce en deux, on doit les réunir en une, et convenir que la ressemblance de ces spatules d'Amérique avec celle d'Europe est si grande, qu'on doit attribuer leurs petites différences à l'impression du climat.

La spatule d'Amérique * est seulement un peu moins grande dans toutes ses dimensions que celle d'Europe. Elle en diffère encore par la couleur de rose ou d'incarnat qui relève le fond blanc de son plumage sur le cou, le dos et les flancs; les ailes sont plus fortement colorées, et la teinte de rouge va jusqu'au cramoisi sur les épaules et les couvertures de la queue, dont les pennes sont rousses ; la côte de celles de l'aile est marquée d'un beau carmin ; la tête, comme

* Voyez les planches enluminées, n° 165.

la gorge, est nue : ces belles couleurs n'appartiennent qu'à la spatule adulte ; car on en trouve de bien moins rouges sur tout le corps et encore presque toutes blanches, qui n'ont point la tête dégarnie, et dont les pennes de l'aile sont en partie brunes, restes de la livrée du premier âge. Barrère assure qu'il se fait dans le plumage des spatules d'Amérique, le même progrès en couleur avec l'âge, que dans plusieurs autres oiseaux, comme les courlis rouges et les phénicoptères ou flammans, qui dans leurs premières années sont presque tout gris ou tout blancs, et ne deviennent rouges qu'à la troisième année ; il résulte de là que l'oiseau couleur de rose du Bresil, ou l'*ajaia* de Marcgrave, décrit dans son premier âge, avec les ailes d'un incarnat tendre, et la spatule cramoisie de la nouvelle Espagne, ou la *tlauhquechul* de Fernandès, décrite dans l'âge adulte, ne sont qu'un seul et même oiseau. Marcgrave dit qu'on en voit quantité sur *la rivière de Saint-François* ou de *Serégippe*, et que sa chair est assez bonne. Fernandès

lui donne les mêmes habitudes qu'à notre spatule, de vivre, au bord de la mer, de petits poissons, qu'il faut lui donner vivans quand on veut la nourrir en domesticité [1], *ayant*, dit-il, *expérimenté qu'elle ne touche point aux poissons morts* [2].

Cette spatule couleur de rose se trouve dans le nouveau continent, comme la blanche dans l'ancien, sur une grande étendue, du nord au midi ; depuis les côtes de la nouvelle Espagne et de la Floride jusqu'à la Guiane et au Bresil : on la voit aussi à la Jamaïque, et vraisemblablement dans les autres îles voisines. Mais l'espèce, peu nombreuse, n'est nulle part rassemblée : à Cayenne, par exemple, il y a peut-être dix fois plus de courlis

[1] La spatule d'Europe ne refuse pas de vivre en captivité. On peut, dit Belon, la nourrir d'intestins de volailles. Klein en a long-temps conservé une dans un jardin, quoiqu'elle eût eu l'aile cassée d'un coup de feu.

[2] C'est apparemment de cette particularité que Nieremberg a pris occasion de l'appeler *avis vivipora*.

que de spatules ; leurs plus grandes troupes sont de neuf ou dix au plus, communément de deux ou trois, et souvent ces oiseaux sont accompagnés des phénicoptères ou flammans. On voit, le matin et le soir, les spatules au bord de la mer, ou sur des troncs flottans près de la rive ; mais, vers le milieu du jour, dans le temps de la plus grande chaleur, elles entrent dans les criques, et se perchent très-haut sur les arbres aquatiques : néanmoins elles sont peu sauvages ; elles passent en mer très-près des canots, et se laissent approcher assez à terre pour qu'on les tire, soit posées, soit au vol. Leur beau plumage est souvent sali par la vase où elles entrent fort avant pour pêcher. M. de la Borde, qui a fait ces observations sur leurs mœurs, nous confirme celle de Barrère au sujet de la couleur, et nous assure que ces spatules de la Guiane ne prennent qu'avec l'âge et vers la troisième année cette belle couleur rouge, et que les jeunes sont presque entièrement blanches.

M. Baillon, auquel nous devons un grand nombre de bonnes observations,

admet deux espèces de spatules, et me mande que toutes deux passent ordinairement sur les côtes de Picardie dans les mois de novembre et d'avril, et que ni l'une ni l'autre n'y séjournent; elles s'arrêtent un jour ou deux près de la mer et dans les marais qui en sont voisins : elles ne sont pas en nombre, et paroissent être très-sauvages.

La première est la spatule commune, qui est d'un blanc fort éclatant, et n'a point de huppe. La seconde espèce est huppée et plus petite que l'autre, et M. Baillon croit que ces différences, avec quelques autres variétés dans les couleurs du bec et du plumage, sont suffisantes pour en faire deux espèces distinctes et séparées.

Il est aussi persuadé que toutes les spatules naissent grises comme les hérons-aigrettes, auxquels elles ressemblent par la forme du corps, le vol et les autres habitudes; il parle de celles de Saint-Domingue comme formant une troisième espèce : mais il nous paroît, par les raisons que nous avons exposées ci-

devant, que ce ne sont que des variétés qu'on peut réduire à une seule et même espèce, parce que l'instinct et toutes les habitudes naturelles qui en résultent, sont les mêmes dans ces trois oiseaux.

M. Baillon a observé sur cinq de ces spatules qu'il s'est donné la peine d'ouvrir, que toutes avoient le sac rempli de chevrettes, de petits poissons et d'insectes d'eau; et comme leur langue est presque nulle, et que leur bec n'est ni tranchant ni garni de dentelures, il paroît qu'elles ne peuvent guère saisir ni avaler des anguilles ou d'autres poissons qui se défendent, et qu'elles ne vivent que de très-petits animaux; ce qui les oblige à chercher continuellement leur nourriture.

Il y a apparence que ces oiseaux font, dans de certaines circonstances, le même claquement que les cigognes avec leur bec; car M. Baillon en ayant blessé un, observa qu'il faisoit ce bruit de claquement et qu'il l'exécutoit en faisant mouvoir très-vîte et successivement les deux pièces de son bec, quoique ce bec soit si foible qu'il ne peut serrer le doigt que mollement.

LA BÉCASSE [1].

La bécasse est peut-être de tous les oiseaux de passage celui dont les chasseurs font le plus de cas, tant à cause de l'excellence de sa chair que de la facilité qu'ils trouvent à se saisir de ce bon oiseau stupide, qui arrive dans nos bois vers le milieu d'octobre, en même temps que les grives. La bécasse vient donc, dans cette saison de chasse abondante, augmenter encore la quantité du bon gibier [2] : elle

[1] Voyez les planches enluminées, n° 885.

En latin, *perdix rustica*, *rusticula ;* en italien, *becassa, becaccia, gallinella, gallina arciera* ou *rusticella* et *salvatica;* en anglois, *wood-cock* (de *wood-cock* on avoit fait dans l'ancien françois *witcoc*, et ensuite *vit-de-coq :* Belon corrige déja cette dénomination ridicule; elle se conserve encore en Normandie). Le mot *bécasse* s'écrivoit anciennement *béquasse*.

[2] Le temps de sa chasse est bien désigné dans le poète *Nemesianus :*

Cùm nemus omne suo viridi spoliatur honore,
. . . . præda est facilis et amœna scolopax.



LA BÉCASSE.

L J Dauquet S.

descend alors des hautes montagnes où elle habite pendant l'été, et d'où les premiers frimas déterminent son départ et nous l'amènent ; car ses voyages ne se font qu'en hauteur dans la région de l'air, et non en longueur, comme se font les migrations des oiseaux qui voyagent de contrée en contrée. C'est des sommets des Pyrénées et des Alpes, où elle passe l'été, qu'elle descend aux premières neiges qui tombent sur ces hauteurs dès le commencement d'octobre, pour venir dans les bois des collines inférieures, et jusque dans nos plaines.

Les bécasses arrivent la nuit, et quelquefois le jour, par un temps sombre, toujours une à une ou deux ensemble, et jamais en troupes. Elles s'abattent dans les grandes haies, dans les taillis, dans les futaies, et préfèrent les bois où il y a beaucoup de terreau et de feuilles tombées ; elles s'y tiennent retirées et tapies tout le jour, et tellement cachées, qu'il faut des chiens pour les faire lever, et souvent elles partent sous les pieds du chasseur. Elles quittent ces endroits four-

rés et le fort du bois à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers; elles cherchent les terres molles, les pâquis humides à la rive du bois, et les petites mares, où elles vont pour se laver le bec et les pieds qu'elles se sont remplis de terre en cherchant leur nourriture. Toutes ont les mêmes allures, et l'on peut dire en général que les bécasses sont des oiseaux sans caractère, et dont les habitudes individuelles dépendent toutes de celles de l'espèce entière.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant : elle file assez droit dans une futaie; mais, dans les taillis, elle est obligée de faire souvent le crochet. Elle plonge en volant derrière les buissons, pour se dérober à l'œil du chasseur. Son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni long-temps soutenu; elle s'abat avec tant de promptitude, qu'elle semble tomber comme une masse abandonnée à toute sa pesanteur. Peu d'instans après sa chûte, elle court avec vîtesse; mais bientôt elle s'arrête, élève sa tête, regarde de tous côtés

pour se rassurer avant d'enfoncer son bec dans la terre. Pline compare avec raison la bécasse à la perdrix pour la célérité de sa course, car elle se dérobe de même ; et lorsqu'on croit la trouver où elle s'est abattue, elle a déja pietté et fui à une grande distance.

Il paroît que cet oiseau, avec de grands yeux, ne voit bien qu'au crépuscule, et qu'il est offensé d'une lumière plus forte : c'est ce que semblent prouver ses allures et ses mouvemens, qui ne sont jamais si vifs qu'à la nuit tombante et à l'aube du jour; et ce desir de changer de lieu avant le lever ou après le coucher du soleil est si pressant et si profond, qu'on a vu des bécasses renfermées dans une chambre prendre régulièrement un essor de vol tous les matins et tous les soirs, tandis que, pendant le jour ou la nuit, elles ne faisoient que pietter sans s'élancer ni s'élever : et apparemment les bécasses dans les bois restent tranquilles quand la nuit est obscure; mais lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent en cherchant leur nourriture : aussi les chasseurs

nomment la pleine lune de novembre, *la lune des bécasses*, parce que c'est alors qu'on en prend un grand nombre. Les piéges se tendent ou la nuit ou le soir; elles se prennent à la pantenne, au rejet, au lacet; on les tue au fusil sur les mares, sur les ruisseaux et les gués à la chûte. La pantenne ou *pantière* est un filet tendu entre deux grands arbres, dans les clairières et à la rive des bois où l'on a remarqué qu'elles arrivent ou passent dans le vol du soir. La chasse sur les mares se fait aussi le soir : le chasseur, cabané sous une feuillée épaisse, à portée du ruisseau ou de la mare fréquentée par les bécasses, et qu'il approprie encore pour les attirer, les attend à la chûte; et peu de temps après le coucher du soleil, sur-tout par les vents doux de sud et de sud-ouest, elles ne manquent pas d'arriver une à une ou deux ensemble, et s'abattent sur l'eau, où le chasseur les tire presque à coup sûr. Cependant cette chasse est moins fructueuse et plus incertaine que celle qui se fait aux piéges dormans, tendus dans les sentiers, et qu'on appelle

*rejets** : c'est une baguette de coudrier ou d'autre bois flexible et élastique, plantée en terre et courbée en ressort, assujettie près du terrain à un trébuchet que couronne un nœud coulant de crin ou de ficelle ; on embarrasse de branchages le reste du sentier où l'on a placé le rejet ; ou bien si l'on tend sur les pâquis, on y pique des genêts ou des genièvres en files, pliés de manière qu'il ne reste que le petit passage qu'occupe le piége, afin de déterminer la bécasse, qui suit les sentiers et n'aime pas s'élever ou sauter, à passer le pas du trébuchet, qui part dès qu'il est heurté, et l'oiseau, saisi par le nœud coulant, est emporté en l'air par la branche qui se redresse. La bécasse, ainsi suspendue, se débat beaucoup, et le chasseur doit faire plus d'une tournée dans sa tendue le soir, et plus d'une encore sur la fin de la nuit : sans quoi le renard, chasseur plus diligent, et averti de loin par les battemens d'ailes de ces oiseaux, arrive et les emporte les uns après les autres ; et

* En Bourgogne, *regipeaux* ; en Champagne et en Lorraine, *regimpeaux*.

sans se donner le temps de les manger, il les cache en différens endroits pour les retrouver au besoin. Au reste, on reconnoît les lieux que hante la bécasse à ses fientes, qui sont de larges fécules blanches et sans odeur. Pour l'attirer sur les pâquis où il n'y a point de sentiers, on y trace des sillons : elle les suit, cherchant les vers dans la terre remuée, et donne en même temps dans les collets ou lacets de crin disposés le long du sillon.

Mais n'est-ce pas trop de piéges pour un oiseau qui n'en sait éviter aucun ? La bécasse est d'un instinct obtus et d'un naturel stupide ; elle est *moult sotte bête*, dit Belon. Elle l'est vraiment beaucoup si elle se laisse prendre de la manière qu'il raconte, et qu'il nomme *folâtrerie*. Un homme couvert d'une cape couleur de feuille sèche, marchant courbé sur deux courtes béquilles, s'approche doucement, s'arrêtant lorsque la bécasse le fixe, continuant d'aller lorsqu'elle recommence à errer, jusqu'à ce qu'il la voie arrêtée la tête basse ; alors frappant doucement de ses deux bâtons l'un contre l'autre, *la*

bécasse s'y amusera et affolera tellement, dit notre naturaliste, que le chasseur l'approchera d'assez près pour lui passer un lacet au cou.

Est-ce en la voyant se laisser approcher ainsi, que les anciens ont dit qu'elle avoit pour l'homme un merveilleux penchant? En ce cas elle le placeroit bien mal, et dans son plus grand ennemi. Il est vrai qu'elle vient, en longeant les bois, jusque dans les haies des fermes et des maisons champêtres. Aristote le remarque: mais Albert se trompe en disant qu'elle cherche les lieux cultivés et les jardins, pour y recueillir des semences, puisque la bécasse, ni même aucun oiseau de son genre, ne touchent aux fruits et aux graines; la forme de leur bec étroit, très-long et tendre à la pointe, leur interdiroit seule cette sorte d'aliment: et en effet la bécasse ne se nourrit que de vers*;

* Dès qu'elles entrent dans le bois, elles courent sur les tas de feuilles sèches, elles les retournent ou les écartent pour prendre les vers qui sont dessous. Les bécasses ont cette habitude commune avec les vanneaux et les pluviers, qui les prennent par le

elle fouille dans la terre molle des petits marais et des environs des sources, sur les pâquis fangeux et dans les prés humides qui bordent les bois. Elle ne gratte point la terre avec les pieds ; elle détourne seulement les feuilles avec son bec, les jetant brusquement à droite et à gauche. Il paroît qu'elle cherche et discerne sa nourriture par l'odorat plutôt que par les yeux, qu'elle a mauvais : mais la Nature semble lui avoir donné dans l'extrémité du bec un organe de plus et un sens particulier approprié à son genre de vie ; la pointe en est charnue plutôt que cornée, et paroît susceptible d'une espèce de tact propre à démêler l'aliment convenable dans la terre fangeuse ; et ce privilége

même moyen sous l'herbe ou le blé verd. Mais j'ai observé que ces derniers oiseaux, dont j'ai élevé plusieurs dans mon jardin, frappoient la terre avec le pied autour des trous où il y avoit des vers, apparemment pour les faire sortir de leur retraite au moyen de la commotion, et les prenoient souvent même avant qu'ils ne fussent entièrement sortis de terre. (*Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.*)

d'organisation a de même été donné aux bécassines, et apparemment aussi aux chevaliers, aux barges et autres oiseaux qui fouillent la terre humide pour trouver leur pâture [1].

Du reste, le bec de la bécasse est rude et comme barbelé aux côtés vers son extrémité, et creusé sur sa longueur de rainures profondes ; la mandibule supérieure forme seule la pointe arrondie du bec, en débordant la mandibule inférieure, qui est comme tronquée, et vient s'adapter en dessous par un joint oblique. C'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom dans la plupart des langues, à remonter jusqu'à la grecque [2]. Sa tête, aussi remarquable que son bec, est plus quarrée que ronde, et les os du crâne font un angle presque droit sur les orbites des yeux. Son plumage, qu'Aristote compare à celui du francolin, est trop connu pour le décrire ; et les beaux

[1] Cette belle remarque nous est communiquée par M. Hébert.

[2] Σκολοπαξ à σκολοψ, *pal* ou *pieu*. — *Scolopax, quòd rostra palo (scolopos) similia videntur.*

effets de clair-obscur que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre, y produisent, quoique dans le genre sombre, seroient difficiles et trop longs à décrire dans le détail.

Nous avons trouvé à la bécasse une vésicule du fiel, quoique Belon se soit persuadé qu'elle n'en avoit point: cette vésicule verse sa liqueur par deux conduits dans le duodénum. Outre les deux cœcums ordinaires, nous en avons trouvé un troisième placé à environ sept pouces des premiers, et qui avoit avec l'intestin une communication tout aussi manifeste; mais comme nous ne l'avons observé que sur un seul individu, ce troisième cœcum est peut-être une variété individuelle, ou un simple accident. Le gésier est musculeux, doublé d'une membrane ridée sans adhérence; on y trouve souvent de petits graviers que l'oiseau avale sans doute en mangeant les vers de terre. Le tube intestinal a deux pieds neuf pouces de longueur.

Gesner donne la grosseur de la bécasse

avec plus de justesse en l'égalant à la perdrix que ne fait Aristote, qui la compare à la poule, et cette comparaison semble nous indiquer que la race commune des poules chez les Grecs étoit bien plus petite que la nôtre. Le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu, et très-gras sur la fin de l'automne [1]; c'est alors et pendant la plus grande partie de l'hiver qu'elle fait un mets recherché [2], quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre : mais, comme chair ferme, elle a la propriété de se conserver longtemps; on la cuit sans ôter les entrailles, qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce

[1] Olina et Longolius disent qu'on l'engraisse avec une pâte faite de farine de blé sarrasin (*farina d'orzo*) et de figues sèches; ce qui nous paroît difficile pour un oiseau si sauvage, et inutile pour un gibier aussi gras dans sa saison.

[2] Il paroît, au récit d'Olina, que la chasse en continue tout l'hiver en Italie. Les grands froids au fort de l'hiver, dans nos provinces, obligent les bécasses de s'éloigner un peu; cependant il en reste encore quelques unes dans nos bois, près des fontaines chaudes.

gibier. On observe que les chiens n'en mangent point : il faut que ce fumet ne leur convienne pas, et même qu'il leur répugne beaucoup ; car il n'y a guère que les barbets qu'on puisse accoutumer à rapporter la bécasse. La chair des jeunes a moins de fumet, mais elle est plus tendre et plus blanche que celle des bécasses adultes ; toutes s'amaigrissent à mesure que le printemps s'avance, et celles qui restent en été sont dans cette saison dures, sèches et d'un fumet trop fort.

C'est à la fin de l'hiver, c'est-à-dire, au mois de mars, que presque toutes les bécasses quittent nos plaines pour retourner sur leurs montagnes, rappelées par l'amour à la solitude, si douce avec ce sentiment. On voit ces oiseaux au printemps partir appariés ; ils volent alors rapidement et sans s'arrêter pendant la nuit : mais le matin ils se cachent dans les bois pour y passer la journée, et en partent le soir pour continuer leur route*. Tout l'été, ils se tiennent dans les lieux

* Observation faite par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.

les plus solitaires et les plus élevés des montagnes où ils nichent, comme dans celles de Savoie, de Suisse, du Dauphiné, du Jura, du Bugey et des Vosges : il en reste quelques uns dans les cantons élevés de l'Angleterre et de la France, comme en Bourgogne, en Champagne, etc. Il n'est pas même sans exemple que quelques couples de bécasses se soient arrêtées dans nos provinces de plaine, et y aient niché, retardées apparemment par quelques accidens, et surprises dans la saison de l'amour, loin des lieux où les portent leurs habitudes naturelles. Edwards a pensé qu'elles alloient toutes, comme tant d'autres oiseaux, dans les contrées les plus reculées du Nord : apparemment il n'étoit pas informé de leur retraite aux montagnes, et de l'ordre de leurs routes, qui, tracées sur un plan différent de celui des autres oiseaux, ne se portent et s'étendent que de la montagne à la plaine, et de la plaine à la montagne.

La bécasse fait son nid par terre, comme tous les oiseaux qui ne se perchent pas : ce nid est composé de feuilles ou d'herbes

sèches, entremêlées de petits brins de bois; le tout rassemblé sans art, et amoncelé contre un tronc d'arbre, ou sous une grosse racine. On y trouve quatre ou cinq œufs oblongs un peu plus gros que ceux du pigeon commun; ils sont d'un gris roussâtre, marbré d'ondes plus foncées et noirâtres. On nous a apporté un de ces nids avec les œufs dès le 15 d'avril. Lorsque les petits sont éclos, ils quittent le nid et courent, quoiqu'encore couverts de poil follet; ils commencent même à voler, avant d'avoir d'autres plumes que celles des ailes : ils fuient aussi voletant et courant quand ils sont découverts; on a vu la mère et le père prendre sous leur gorge un des petits, le plus foible sans doute, et l'emporter ainsi à plus de mille pas. Le mâle ne quitte pas la femelle tant que les petits ont besoin de leurs secours : il ne fait entendre sa voix que dans le temps de leur éducation et de ses amours; car il est muet, ainsi que la femelle, pendant le reste de l'année *.

* Ces petits cris ont des tons différens, passant

Quand elle couve, le mâle est presque toujours couché près d'elle, et ils semblent encore jouir en reposant mutuellement leur bec sur le dos l'un de l'autre. Ces oiseaux, d'un naturel solitaire et sauvage, sont donc aimans et tendres : ils deviennent même jaloux; car l'on voit les mâles se battre jusqu'à se jeter par terre et se piquer à coups de bec, en se disputant la femelle; ils ne deviennent donc stupides et craintifs qu'après avoir perdu le sentiment de l'amour, presque toujours accompagné de celui du courage.

L'espèce de la bécasse est universellement répandue; Aldrovande et Gesner en ont fait la remarque. On la trouve dans les contrées du Midi comme dans celles du Nord, dans l'ancien et dans le nouveau monde; on la connoît dans toute

du grave à l'aigu, *go, go, go, go; pidi, pidi, pidi; cri, cri, cri, cri* : ces derniers semblent être de colere entre plusieurs mâles rassemblés. Ils ont aussi une espèce de croassement, *couan, couan*, et un certain grondement, *frou, frou, frou*, lorsqu'ils se poursuivent.

l'Europe, en Italie, en Allemagne, en France, en Pologne, en Russie, en Silésie, en Suède, en Norvége, et jusqu'en Groenland, où elle a le nom de *sauarsuck*, et où, par un composé suivant le génie de la langue, les Groenlandois en ont un pour signifier *le chasseur aux bécasses ;* en Islande, la bécasse fait partie du gibier qui abonde sur cette île, quoique semée de glaces ; on la retrouve aux extrémités septentrionales et orientales de l'Asie, où elle est commune, puisqu'elle est nommée dans les langues kamtschadales, koriaques et kouriles. M. Gmelin en a vu quantité à Mangasea, en Sibérie sur le Jénisca ; et quoique les bécasses y soient en grand nombre, elles ne font qu'une très-petite partie de cette multitude d'oiseaux d'eau et de rivage de toute espèce, qui, dans cette saison, se rassemblent sur les bords et les eaux de ce fleuve.

La bécasse se trouve de même en Perse, en Égypte aux environs du Caire ; et ce sont apparemment celles qui vont dans ces régions, qui passent à Malte en novembre, par les vents de nord et de nord-

est, et ne s'y arrêtent qu'autant qu'elles y sont retenues par le vent. En Barbarie, elles paroissent, comme dans nos contrées, en octobre et jusqu'en mars; et il est assez singulier que cette espèce remplisse en même temps le Nord et le Midi, ou du moins puisse s'habituer dans la zone torride, en paroissant naturelle aux zones froides; car M. Adanson a trouvé la bécasse dans les îles du Sénégal; d'autres voyageurs l'ont vue en Guinée et sur la côte d'Or; Kæmpfer en a remarqué en mer, entre la Chine et le Japon, et il paroît que Knox les a apperçues à Ceylan. Et puisque la bécasse occupe tous les climats, et se trouve dans le nord de l'ancien continent, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au nouveau monde: elle est commune aux Illinois et dans toute la partie méridionale du Canada, ainsi qu'à la Louisiane, où elle est un peu plus grosse qu'en Europe; ce que l'on attribue à l'abondance de nourriture. Elle est plus rare dans les provinces plus septentrionales de l'Amérique. Mais la bécasse de la Guiane, connue à Cayenne sous le

nom de *bécasse des savanes*, nous paroît assez différer de la nôtre pour former une espèce séparée ; nous la donnerons après avoir décrit les variétés peu nombreuses de cette espèce en Europe.

VARIÉTÉS DE LA BÉCASSE.

I. La *bécasse blanche*. Cette variété est rare, du moins dans nos contrées. Quelquefois son plumage est tout blanc, plus souvent encore mêlé de quelques ondes de gris ou de marron ; le bec est d'un blanc jaunâtre ; les pieds sont d'un jaune pâle avec les ongles blancs, ce qui sembleroit indiquer que cette blancheur tient à une dégénération différente du changement de noir en blanc qu'éprouvent les animaux dans le Nord ; et cette dégénération dans l'espèce de la bécasse est assez semblable à celle du nègre blanc dans l'espèce humaine.

II. La *bécasse rousse*. Dans cette variété, tout le plumage est roux sur roux, par ondes plus foncées sur un fond plus clair ; elle paroît encore plus rare que la première. L'une et l'autre furent tuées à la chasse du roi, au mois de décembre 1775, et sa majesté nous fit l'honneur de nous

les envoyer par M. le comte d'Angiviller, pour être placées dans son cabinet d'histoire naturelle.

III. Les chasseurs prétendent distinguer deux races de bécasses *, la grande et la petite : mais, comme le naturel et les habitudes sont les mêmes dans ces deux bécasses, et qu'en tout le reste elles se ressemblent, nous ne regarderons cette petite différence de taille que comme accidentelle ou individuelle, ou comme celle du jeune à l'adulte, laquelle par conséquent ne constitue pas deux races séparées entre deux oiseaux, qui du reste sont les mêmes, puisqu'ils s'unissent et produisent ensemble.

* J'ai remarqué plusieurs fois qu'il paroît y avoir deux espèces de bécasses. Les premières qui arrivent sont les plus grosses; elles ont les pieds gris, tirant légèrement sur le rose : les autres sont plus petites; leur plumage est semblable à celui de la grande bécasse, mais elles ont les pieds de couleur bleue; et on a observé que lorsque l'on prend cette petite espèce aux environs de Montreuil en Picardie, la grande bécasse y devient plus rare. (*Note communiquée par M. Baillon, de Montreuil-sur-mer.*)

OISEAU ÉTRANGER

QUI A RAPPORT A LA BÉCASSE.

LA BÉCASSE DES SAVANES *.

CETTE bécasse de la Guiane, quoique du quart plus petite que celle de France, a néanmoins le bec encore plus long; elle est aussi un peu plus haut montée sur ses pieds, qui sont bruns comme le bec. Le gris blanc, coupé et varié par barres de noir, domine dans son plumage, moins mêlé de roux que celui de notre bécasse. Avec ces différences extérieures que le climat a peut-être fait naître, celles des mœurs et des habitudes qu'il produit aussi, se reconnoissent dans la bécasse des savanes; elle demeure habituellement dans ces immenses prairies natu-

* Voyez les planches enluminées, n° 895.

relles d'où l'homme et les chiens ne l'ont point encore chassée, parce qu'ils n'y sont point établis : elle se tient dans les *coulées;* on appelle ainsi les enfoncemens des savanes, où il y a toujours de la vase et des herbes épaisses et hautes, évitant néanmoins celles où la marée monte, et dont l'eau est salée. Dans la saison des pluies, ces petites bécasses cherchent les hauteurs, et s'y tiennent dans les herbes : c'est là qu'elles s'apparient et qu'elles nichent sur de petites élévations dans des trous tapissés d'herbes sèches. Les pontes ne sont que de deux œufs ; mais elles se réitèrent, et ne finissent qu'en juillet. Les pluies passées, ces bécasses reviennent aux coulées, c'est-à-dire, des lieux élevés aux plus bas ; ce qui leur est commun avec les bécasses d'Europe. Le feu qu'on met souvent aux savanes en septembre et octobre, les chassant devant lui, elles refluent en grand nombre dans les lieux voisins des parties incendiées : mais elles semblent éviter les bois ; et lorsqu'on les poursuit, elles n'y font jamais remise, et s'en détournent pour

regagner les savanes. Cette habitude est contraire à celle de la bécasse d'Europe : néanmoins elles partent comme cette dernière, toujours sous les pieds du chasseur ; elles ont la même pesanteur en se levant, le même vol bruyant, et elles fientent de même en commençant à filer. Lorsqu'une de ces bécasses est tirée, elle ne va pas se reposer loin, mais fait plusieurs tours avant de s'abattre. Communément elles partent deux à deux, quelquefois trois ensemble ; et lorsqu'on en voit une, on peut être assuré que la seconde n'est pas loin. On les entend, à l'approche de la nuit, se rappeler par un cri de ralliement un peu rauque, assez semblable à cette voix basse, *ka, ka, ka, ka,* que fait souvent entendre la poule domestique ; elles se promènent la nuit, et on les voit, au clair de la lune, venir se poser jusqu'aux portes des habitations. M. de la Borde, qui a fait ces observations à Cayenne, nous assure que la chair de la bécasse des savanes est au moins aussi bonne que celle de la bécasse de France.

LA BÉCASSINE*.

Première espèce.

La bécassine est très-bien nommée ; puisqu'en ne la considérant que par la figure, on pourroit la prendre pour une petite espèce de bécasse. *Ce seroit une petite bécasse*, dit Belon, *si elle n'étoit de mœurs différentes.* En effet, la bécassine a, comme la bécasse, le bec très-long et la tête quarrée ; le plumage madré de même, excepté que le roux s'y mêle moins, et que le gris blanc et le noir y dominent : mais ces ressemblances, bornées à l'extérieur, n'ont pas pénétré l'intérieur ; le résultat de l'organisation n'est pas le même, puisque les habitudes natu-

* Voyez les planches enluminées, n° 883.

En italien, *pizzardella ;* en anglois, *snite, snipe ;* en allemand, *schnefflin, wasser-schnepffe, heers schnepffe* (comme *bécasse des seigneurs*, à cause de sa délicatesse), *grasz-schnepff* (bécasse d'herbes, parce qu'elle se cache dans les herbages des marais).



LA BÉCASSINE.

L. Pauquet S.

relles sont opposées. La bécassine ne fréquente pas les bois ; elle se tient dans les endroits marécageux des prairies, dans les herbages et les osiers qui bordent les rivières ; elle s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore lorsqu'on l'a perdue de vue ; elle a un petit cri chevrotant, *mée, mée, mée*, qui lui a fait donner par quelques nomenclateurs le surnom de *chèvre volante ;* elle jete aussi, en prenant son essor, un petit cri court et sifflé ; elle n'habite les montagnes en aucune saison : elle diffère donc de la bécasse par le naturel et par les habitudes, autant qu'elle lui ressemble par le plumage et la figure.

En France, les bécassines paroissent en automne. On en voit quelquefois trois ou quatre ensemble ; mais le plus souvent on les rencontre seules. Elles partent de loin, d'un vol très-preste ; et après trois crochets, elles filent deux ou trois cents pas, ou pointent en s'élevant à perte de vue. Le chasseur sait faire fléchir leur vol et les amener près de lui en imitant leur voix. Il en reste tout l'hiver dans nos contrées autour des fontaines chaudes et des

petits marais voisins de ces fontaines. Au printemps, elles repassent en grand nombre, et il paroît que cette saison est celle de leur arrivée en plusieurs pays où elles nichent, comme en Allemagne, en Silésie, en Suisse: mais en France il n'en reste que quelques unes pendant l'été, et elles nichent dans nos marais. Willughby l'observe de même pour l'Angleterre. On trouve leur nid en juin; il est placé à terre, sous quelque grosse racine d'aune ou de saule, dans les endroits marécageux où le bétail ne peut parvenir; il est fait d'herbes sèches et de plumes, et contient quatre ou cinq œufs de forme oblongue, d'une couleur blanchâtre avec des taches rousses. Les petits quittent le nid en sortant de la coque; ils paroissent laids et informes: la mère ne les en aime pas moins; elle en a soin jusqu'à ce que leur grand bec trop mou soit devenu plus ferme, et ne les quitte que quand ils peuvent aisément se pourvoir d'eux-mêmes.

La bécassine pique continuellement la terre, sans qu'on puisse bien dire ce

qu'elle mange. On ne trouve dans son estomac qu'un résidu terreux et des liqueurs, qui sont apparemment la substance fondue des vers dont elle se nourrit; car Aldrovande remarque qu'elle a le bout de la langue terminé comme les pics par une pointe aiguë, propre à percer les vers qu'elle fouille dans la vase.

Dans cette espèce de bécassine, la tête a un mouvement naturel de balancement horizontal, et la queue un mouvement de haut en bas; elle marche pas à pas, la tête haute, sans sautiller ni voltiger: mais on la surprend rarement dans cette situation; car elle se tient soigneusement cachée dans les roseaux et les herbes des marais fangeux, où les chasseurs ne peuvent aller trouver ces oiseaux qu'avec des espèces de raquettes faites de planches légères, mais assez larges pour ne point enfoncer dans le limon; et comme la bécassine part de loin et très-rapidement, et qu'elle fait plusieurs crochets avant de filer, il n'y a pas de tiré plus difficile: on la prend plus aisément avec un rejet semblable à celui qu'on

place dans les sentiers des bois pour prendre la bécasse.

La bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse, d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires; on la cuit comme la bécasse, sans la vider, et par-tout on la recherche comme un gibier exquis.

Au reste, quoiqu'on ne manque guère de trouver en automne des bécassines dans nos marais, l'espèce n'en est pas aussi nombreuse aujourd'hui qu'elle l'étoit ci-devant; mais elle est répandue encore plus universellement que celle de la bécasse: on la rencontre dans toutes les parties du monde; quelques voyageurs éclairés en ont fait la remarque. On nous l'a envoyée de Cayenne, où on l'appelle *bécassine de savane;* M. Frézier l'a trouvée dans les campagnes du Chili; elle est commune à la Louisiane, où elle vient jusqu'auprès des habitations, de même qu'au Canada et à Saint-Domingue. Dans l'ancien continent, on la trouve depuis la Suède et la Sibérie jusqu'à Ceylan et au Japon; nous l'avons reçue

du cap de Bonne-Espérance *; elle s'est portée sur les terres lointaines de l'Océan austral; aux îles Malouines, où M. de Bougainville l'a vue, et où il remarque qu'elle a des habitudes conformes à ces lieux solitaires, où rien ne l'inquiète : son nid est au milieu de la campagne ; on la tire aisément; elle n'a nulle défiance, et ne fait point le crochet en partant; nouvelle preuve que les habitudes timides des animaux fugitifs devant l'homme leur sont imprimées par la crainte : et cette crainte dans la bécassine paroît encore se réunir à la forte aversion qu'elle a pour l'homme; car elle est du nombre de ces oiseaux qu'en aucune manière on ne peut apprivoiser. Longolius assure qu'on peut élever et tenir la bécasse en volière, et même la nourrir pour l'en-

* Cette bécassine du cap de Bonne-Espérance est un peu plus grande, avec le bec encore plus long et les jambes un peu plus grosses que la nôtre; ce qui n'empêche pas qu'on ne les reconnoisse très-clairement pour être de la même espèce. Elle est différente d'une autre bécassine du Cap, qui y paroît indigène, et que nous donnerons tout-à-l'heure.

graisser, mais que la chose a été tentée sur la bécassine inutilement et sans succès.

Il paroît qu'il y a dans cette espèce une petite race comme dans celle de la bécasse ; car, indépendamment de la petite bécassine, surnommée *la sourde*, dont nous allons parler, il s'en trouve entre celles de l'espèce ordinaire de grandes et d'autres plus petites : mais cette différence de taille, qui n'est accompagnée d'aucune autre, ni dans les mœurs ni dans le plumage, n'indique tout au plus qu'une diversité de race, ou peut-être une variété purement accidentelle et individuelle qui ne tient point au sexe ; car on ne connoît aucune différence apparente entre le mâle et la femelle dans cette espèce, non plus que dans la suivante.

LA PETITE BÉCASSINE *,

SURNOMMÉE LA SOURDE.

Seconde espèce.

La petite bécassine n'a que moitié de la grandeur de l'autre, *d'où vient*, dit Belon, *que les pourvoyeurs l'appellent deux pour un.* Elle se cache dans les roseaux des étangs, sous les joncs secs et les glaïeuls tombés au bord des eaux ; elle s'y tient si obstinément cachée, qu'il faut presque marcher dessus pour la faire lever, et qu'elle part sous les pieds comme si elle n'entendoit rien du bruit que l'on fait en

* Voyez les planches enluminées, n° 884.

En anglois, *jud-cock, jack-snipe;* dans l'Orléanois, *becquerolle* ou *boucriolle;* et *foucault*, suivant M. Salerne ; ce qui paroît revenir au nom obscène que lui donnent, suivant Belon, les paysans des côtes.

venant à elle : c'est de là que les chasseurs l'ont appelée *la sourde*. Son vol est moins rapide et plus direct que celui de la grande bécassine ; sa chair n'est pas d'un goût moins délicat, et sa graisse est aussi fine : mais l'espèce n'en paroît pas aussi nombreuse, ou du moins n'est pas aussi généralement répandue. Willughby, qui écrivoit en Angleterre, remarque qu'elle y est moins commune que la grande bécassine. Linnæus n'en fait pas mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède ; cependant elle se trouve en Danemarck, suivant M. Brunnich. Cette petite bécassine a le bec moins long à proportion que l'autre. Son plumage est le même, avec quelques reflets cuivreux sur le dos, et de longs traits de pinceaux roussâtres sur des plumes couchées aux côtés du dos, et qui, étant alongées, soyeuses et comme effilées, ont apparemment donné lieu au nom de *haar-schnepeff*, que les Allemands lui donnent, selon M. Klein.

Ces petites bécassines restent presque toute l'année et nichent dans nos marais.

Leurs œufs, de même couleur que ceux de la grande bécassine, sont seulement plus petits à proportion de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'une alouette. On a souvent pris cette petite bécassine pour le mâle de la grande, et Willughby corrige cette erreur populaire, en avouant qu'il le croyoit lui-même avant de les avoir comparées ; ce qui n'a pas empêché Albin de tomber de nouveau dans cette même erreur.

LA BRUNETTE.

Troisième espèce.

WILLUGHBY donne cet oiseau sous le nom de *dunlin*, qui peut se rendre par *brunette*. Il le dit indigène aux parties septentrionales de l'Angleterre. C'est une petite bécassine de la taille de la précédente, et qui paroît en différer assez peu. Elle a le ventre noirâtre, ondé de blanc, et le dessus du corps tacheté de noir et d'un peu de blanc sur un fond brun roux; du reste, elle est de la même figure et a les mêmes habitudes que notre petite bécassine. Ainsi c'est une espèce très-voisine, ou peut-être une simple variété de l'espèce précédente.

OISEAUX ÉTRANGERS
QUI ONT RAPPORT AUX BÉCASSINES.

LA BÉCASSINE
DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE *.

Première espèce.

Elle est un peu plus grande que notre bécassine commune ; mais elle a le bec beaucoup moins long. Les couleurs de son plumage sont un peu moins sombres : un gris bleuâtre haché de petites ondes noires fait le fond du manteau , que traverse une ligne blanche tirée de l'épaule au croupion ; une petite zone noire marque le haut de la poitrine ; le ventre est blanc ; la tête est coiffée de cinq bandes , l'une roussâtre au sommet, deux grises de chaque côté , puis deux blanches qui engagent l'œil et s'étendent en arrière.

* Voyez les planches enluminées, n° 270.

LA BÉCASSINE DE MADAGASCAR *.

Seconde espèce.

Cette bécassine est très-jolie par la disposition et le mélange des couleurs de son plumage : la tête et le cou sont de couleur rousse, traversée d'un trait blanc qui passe sur l'œil, et qui est surmonté d'un trait noir ; le bas du cou est ceint d'un large collet noir ; les plumes du dos sont noirâtres, festonnées de gris ; le roussâtre, le gris, le noirâtre, sont coupés sur les couvertures de l'aile par de petits festons ondoyans et serrés ; les pennes moyennes de l'aile et celles de la queue sont coupées transversalement par bandes variées de cet agréable mélange, sépa-

* Voyez les planches enluminées, n° 922.

rées par trois ou quatre rangs de taches ovales d'un beau roux clair, encadré de noir; les grandes pennes sont traversées de bandes alternativement noires et rousses; le dessous du corps est blanc. Cette bécassine a près de dix pouces de longueur.

LA BÉCASSINE DE LA CHINE *.

Troisième espèce.

ELLE est un peu moins grosse que notre grande bécassine; mais elle est un peu plus haute sur jambes : elle a le bec presque aussi long. Son plumage est moins sombre : il est chamarré sur le manteau par taches assez larges et par festons, de gris brun, de bleuâtre, de noir et de roux clair ; la poitrine est ornée d'un large feston noir ; le dessous du corps est blanc ; le cou est piqueté de gris blanc et de roussâtre, et la tête est traversée de traits noirs et blancs.

La bécassine de Madras, donnée par M. Brisson, auroit assez de rapport par les couleurs, telles qu'il les décrit, avec cette bécassine de la Chine ; mais un caractère

* Voyez les planches enluminées, n° 881.

qui manque à celle-ci, est ce *doigt postérieur aussi long que ceux de devant*, que M. Brisson attribue à la bécassine de Madras, et qui, ce semble, dans les règles de la nomenclature, auroit dû lui faire exclure cet oiseau du genre des bécassines.

LES BARGES.

De tous ces êtres légers sur lesquels la Nature a répandu tant de vie et de graces, et qu'elle paroît avoir jetés à travers la grande scène de ses ouvrages pour animer le vide de l'espace et y produire du mouvement, les oiseaux de marais sont ceux qui ont eu le moins de part à ses dons : leurs sens sont obtus ; leur instinct est réduit aux sensations les plus grossières, et leur naturel se borne à chercher alentour des marécages leur pâture sur la vase ou dans la terre fangeuse, comme si ces espèces, attachées au premier limon, n'avoient pu prendre part au progrès plus heureux et plus grand qu'ont fait successivement toutes les autres productions de la Nature, dont les développemens se sont étendus et embellis par les soins de l'homme, tandis que ces habitans des marais sont restés dans l'état imparfait de leur nature brute.

En effet, aucun d'eux n'a les graces ni la gaieté de nos oiseaux des champs ; ils ne savent point, comme ceux-ci, s'amuser, se réjouir ensemble, ni prendre de doux ébats entre eux sur la terre ou dans l'air ; leur vol n'est qu'une fuite, une traite rapide d'un froid marécage à un autre ; retenus sur le sol humide, ils ne peuvent, comme les hôtes des bois, se jouer dans les rameaux, ni même s'y poser ; ils gisent à terre et se tiennent à l'ombre pendant le jour ; une vue foible, un naturel timide, leur font préférer l'obscurité de la nuit ou la lueur des crépuscules à la clarté du jour, et c'est moins par les yeux que par le tact ou par l'odorat, qu'ils cherchent leur nourriture. C'est ainsi que vivent les bécasses, les bécassines et la plupart des autres oiseaux des marais, entre lesquels les barges forment une petite famille, immédiatement au-dessous de celle de la bécasse : elles ont la même forme de corps, mais les jambes plus hautes et le bec encore plus long, quoique conformé de même, à pointe mousse et lisse, droit ou un peu

fléchi et légèrement relevé. Gesner se trompe en leur prêtant un bec aigu et propre à darder les poissons : les barges ne vivent que des vers et vermisseaux qu'elles tirent du limon. On trouve dans leur gésier des graviers, la plupart transparens, et tout semblables à ceux que contient aussi le gésier de l'avocette [1]. Leur voix est assez extraordinaire ; car Belon la compare au bêlement étouffé d'une chèvre. Ces oiseaux sont inquiets et partent de loin, et jettent un cri de frayeur en partant. Ils sont rares dans les contrées éloignées de la mer, et ils se plaisent dans les marais salés. Ils ont sur nos côtes, et en particulier sur celles de Picardie [2], un passage régulier dans le mois de septembre ; on les voit en troupes et on les entend passer très-haut le soir au clair de la lune. La plupart s'abattent dans les marais ; la fatigue les rend alors

[1] Observation faite par M. Baillon, sur les barges de passage sur les côtes de Picardie, et qui lui fait penser que ces oiseaux et l'avocette viennent alors des mêmes pays.

[2] Les barges s'appellent *taterlas* en Picardie.

moins fuyards. Ils ne reprennent leur vol qu'avec peine ; mais ils courent comme des perdrix, et le chasseur, en les tournant, les rassemble assez pour en tuer plusieurs d'un seul coup. Ils ne séjournent qu'un jour ou deux dans le même lieu, et souvent dès le lendemain on n'en trouve plus un seul dans ces marais, où ils étoient la veille en si grand nombre. Ils ne nichent pas sur nos côtes. Leur chair est délicate et très-bonne à manger.

Nous distinguons huit espèces dans le genre de ces oiseaux.

LA BARGE COMMUNE *.

Première espèce.

Le plumage de cette barge est d'un gris uniforme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres au dehors, blanchâtres en dedans; les pennes moyennes et les grandes couvertures ont beaucoup de blanc; la queue est noirâtre et terminée de blanc; les deux plumes extérieures sont blanches; le bec est noir à la pointe, et rougeâtre dans sa longueur, qui est de quatre pouces; les pieds, avec la partie nue des jambes, en ont quatre et demi. La longueur totale, de la pointe du bec au bout de la queue, est de seize pouces, et de dix-huit jusqu'au bout des doigts.

* Voyez les planches enluminées, nº 874.



LA BARGE.

J Dauquet S.

M. Hébert nous a dit avoir tué quelques barges de cette espèce en Brie. Il paroît donc qu'elles s'abattent quelquefois dans le milieu des terres, ou qu'elles y sont poussées par quelque coup de vent.

LA BARGE ABOYEUSE *.

Seconde espèce.

Il faut que le cri de cet oiseau ressemble à un aboiement, puisqu'il en a pris chez les Anglois le nom d'*aboyeur* (*barker*), sous lequel Albin, et ensuite M. Adanson, l'ont indiqué. La dénomination de *barge grise* qu'elle porte dans nos planches enluminées, ne la distingue pas assez de la première espèce, qui est grise aussi, et même plus uniformément que celle-ci, dont le manteau gris brun est frangé de blanchâtre autour de chaque plume; celles de la queue sont rayées transversalement de blanc et de noirâtre. Cette barge diffère aussi de la première par la grandeur; elle n'a que quatorze pouces de

* Voyez les planches enluminées, n° 876, sous le nom de *barge grise*.

longueur, de la pointe du bec au bout des doigts.

Elle habite les marécages des côtes maritimes de l'Europe, tant de l'Océan que de la Méditerranée. On la trouve dans les marais salans, et, comme les autres barges, elle est timide et fuit de loin; elle ne cherche aussi sa nourriture que pendant la nuit.

LA BARGE VARIÉE.

Troisième espèce.

Si la plupart des nomenclateurs n'avoient pas donné cette barge comme distinguée de la précédente et sous des noms différens, nous ne ferions de toutes deux qu'une seule et même espèce : les couleurs du plumage sont les mêmes ; la forme, entièrement semblable, ne diffère qu'en ce que celle-ci est un peu plus grande, ce qui n'indique pas toujours une diversité d'espèces ; car l'observation nous a souvent démontré que dans la même espèce il se trouve des variétés dans lesquelles le bec et les jambes sont quelquefois plus longs ou plus courts d'un demi-pouce. Tout le plumage de cette barge est, comme celui de l'aboyeuse, varié de blanc, et cette couleur frange et encadre le gris brun des plumes du manteau ; la

queue est rayée de même, et le dessous du corps est blanc. Les Allemands donnent à toutes deux le nom de *meer-houn;* les Suédois les appellent *gloutt.* Ces noms paroissent exprimer un aboiement. Seroit-ce sur ce même nom que Gesner, par une fausse analogie, auroit pris ces barges pour l'oiseau *glottis* d'Aristote, dont il a fait ailleurs une poule sultane ou un râle? Albin tombe ici dans une erreur palpable, en prenant cette barge pour la femelle du chevalier aux pieds rouges.

LA BARGE ROUSSE *.

Quatrième espèce.

Elle est à peu près de la grosseur de l'aboyeuse ; elle a tout le devant du corps et le cou d'un beau roux ; les plumes du manteau, brunes et noirâtres, sont légèrement frangées de blanc et de roussâtre ; la queue est rayée transversalement de cette dernière couleur et de brun. On voit cette barge sur nos côtes ; elle se trouve aussi dans le Nord, et jusqu'en Lapponie. On la retrouve en Amérique ; elle a été envoyée de la baie d'Hudson en Angleterre. C'est un exemple de plus de ces espèces aquatiques, communes aux terres du nord des deux continens.

* Voyez les planches enluminées, nº 900.

LA GRANDE BARGE ROUSSE *.

Cinquième espèce.

Cette barge est en effet plus grande que la précédente : mais elle n'a de roux que le cou, et des bords roussâtres aux plumes noirâtres du dos ; la poitrine et le ventre sont rayés transversalement de noirâtre sur fond blanc sale. La longueur de cette barge, du bec aux ongles, est de dix-sept pouces. Outre ces différences, qui paroissent la distinguer assez de la barge rousse, un observateur nous assure que ces deux espèces passent toujours séparément sur nos côtes. La grande barge rousse diffère même de toutes les autres par les mœurs, s'il est vrai, comme le dit Willughby, qu'elle se promène, la tête haute, sur les plages sablonneuses et

* Voyez les planches enluminées, n° 916.

découvertes, sans chercher à se cacher. Le même naturaliste observe que c'est mal-à-propos qu'on lui donne, en quelques endroits de la côte d'Angleterre, le nom de *stone-plover,* qui est proprement celui de notre courlis de terre ou grand pluvier; mais c'est encore plus mal-à-propos que le traducteur d'Albin a rendu les noms de *godwit* et d'*ægocephalus,* qui désignent la barge, par celui de *francolin.* Cette grande barge rousse, qui se trouve sur nos côtes et sur celles d'Angleterre, se porte également sur les côtes de Barbarie; on la reconnoît dans la notice que donne le docteur Shaw de son *godwit of Barbary.*

LA BARGE ROUSSE
DE LA BAIE D'HUDSON.

Sixième espèce.

Quoiqu'il y ait dans le plumage de cette barge, comparé à celui de la précédente, des différences qui consistent principalement en ce que celle-ci a plus de roux, et que même sa taille soit un peu plus grande, nous ne laissons pas de la regarder comme espèce très-voisine de celle de notre grande barge rousse, et peut-être même l'espèce est-elle originairement la même.

Cette barge rousse de la baie d'Hudson est, comme l'observe Edwards, la plus grande espèce de ce genre ; elle a seize pouces du bout du bec à celui de la queue, et dix-neuf à celui des doigts. Tout son plumage sur le manteau est d'un fond brun roux, rayé transversale-

ment de noir ; les premières grandes pennes de l'aile sont noirâtres, les suivantes d'un rouge bai pointillé de noir ; celles de la queue sont rayées transversalement de cette même couleur et de roux.

LA BARGE BRUNE *.

Septième espèce.

Elle est de la taille de la barge aboyeuse. Le fond de sa couleur est un brun foncé et noirâtre, relevé de petites lignes blanchâtres, dont les plumes du cou et du dos sont frangées, ce qui les fait paroître agréablement nuées ou écaillées ; les pennes moyennes de l'aile et ses couvertures sont de même lisérées et pointillées de blanchâtre par les bords ; ses premières grandes pennes ne montrent en dehors qu'un brun uni ; celles de la queue sont rayées de brun et de blanc.

* Voyez les planches enluminées, nº 875.

LA BARGE BLANCHE.

Huitième espèce.

M. Edwards observe que le bec de cette barge fléchit en haut comme celui de l'avocette ; caractère dont la plupart des barges portent quelque légère trace, mais qui est fortement marqué dans celle-ci. Elle est à peu près de la taille de la barge rousse. Son bec, noir à la pointe, est orangé dans le reste de sa longueur ; tout le plumage est blanc, à l'exception d'une teinte de jaunâtre sur les grandes pennes de l'aile et de la queue. Edwards croit que le plumage blanc est la livrée de ces oiseaux à la baie d'Hudson, et qu'ils reprennent leurs plumes brunes en été.

Au reste, il paroît que plusieurs espèces de barges sont descendues plus avant dans les terres de l'Amérique, et qu'elles sont parvenues jusqu'aux contrées méridionales ; car Sloane place à la Jamaïque

notre troisième espèce, et Fernandès semble désigner deux barges dans la nouvelle Espagne par les noms de *chiquatototl*, oiseau semblable à notre bécasse, et *elotototl*, oiseau du même genre, qui se tient à terre sous les tiges de maïs.

LES CHEVALIERS.

« Les François, dit Belon, voyant un « oysillon haut encruché sur ses jambes, « quasi comme étant à cheval, l'ont « nommé *chevalier* ». Il seroit difficile de trouver à ce nom d'autre étymologie : les oiseaux chevaliers sont en effet fort haut montés. Ils sont plus petits de corps que les barges, et néanmoins ils ont les pieds tout aussi longs ; leur bec, plus raccourci, est au reste conformé de même ; et dans la nombreuse suite des espèces diverses qui de la bécasse descendent jusqu'au cingle, c'est après les barges que doivent se placer les chevaliers : comme elles, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux ; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Sur les rivages, ils courent avec vîtesse, *et telle petite corpulence*, dit Belon, *montée dessus si hautes échasses, chemine gaiement et*

court moult légèrement. Les vermisseaux sont leur pâture ordinaire ; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

Leur chair est estimée : mais c'est un mets assez rare ; car ils ne sont nulle part en grand nombre, et d'ailleurs ils ne se laissent approcher que difficilement.

Nous connoissons six espèces de ces oiseaux.

LE CHEVALIER COMMUN *.

Première espèce.

Il paroît être de la grosseur du pluvier doré, parce qu'il est fort garni de plumes; et en général les chevaliers sont moins charnus qu'ils ne semblent l'être. Celui-ci a près d'un pied du bec à la queue, et un peu plus du bec aux ongles. Presque tout son plumage est nué de gris blanc et de roussâtre ; toutes les plumes sont frangées de ces deux couleurs, et noirâtres dans le milieu. Ces mêmes couleurs de blanc et de roussâtre sont finement pointillées sur la tête, et s'étendent sur l'aile, dont elles bordent les petites plumes ; les grandes sont noirâtres ; le dessous du corps et le croupion sont blancs. M. Brisson dit que les pieds de cet oiseau sont d'un rouge pâle, et en conséquence il lui applique

* Voyez les planches enluminées, n° 844.

des phrases qui conviennent mieux à l'oiseau de l'espèce suivante. Il se pourroit aussi qu'il y eût variété dans celle-ci, puisque le chevalier représenté dans nos planches enluminées a les pieds gris ou noirâtres, de même que le bec.

C'est sur un rapport assez léger de ressemblance dans les couleurs, que Belon a cru reconnoître le chevalier dans le *calidris* d'Aristote. Le chevalier fréquente les bords des rivières, se trouve même quelquefois sur nos étangs, mais plus ordinairement sur les rivages de la mer. On en voit dans quelques unes de nos provinces de France, et particulièrement en Lorraine ; on en voit aussi sur toutes les plages sablonneuses des côtes d'Angleterre : il s'est porté jusqu'en Suède, en Danemarck, et même en Norvége.

LE CHEVALIER AUX PIEDS ROUGES *.

Seconde espèce.

Les pieds rouges de ce bel oiseau le rendent d'autant plus remarquable, qu'il a plus de la moitié de la jambe nue ; son bec, noirâtre à la pointe, est du même rouge vif à la racine. Ce chevalier est de la même grandeur et figure que le précédent ; son plumage est blanc sous le ventre, légèrement ondé de gris et de roussâtre sur la poitrine et le devant du cou, varié sur le dos de roux et de noirâtre par petites bandes transversales bien marquées sur les petites pennes de l'aile, dont les grandes sont noirâtres.

C'est certainement de cette espèce que

* Voyez les planches enluminées, nº 845, sous le nom de *gambette*.



LE CHEVALIER *aux Pieds rouges*.

J. Pauquet S.

Belon a parlé sous le nom de *chevalier rouge,* quoique M. Brisson, en appliquant cette dénomination à sa seconde espèce, la rapporte en même temps à la première notice de Belon. M. Ray n'a pas mieux connu cet oiseau, quand il soupçonne que ce pourroit être le même que la grande barge grise.

Le chevalier aux pieds rouges s'appelle *courrier* sur la Saone. Il est connu en Lorraine et dans l'Orléanois, où néanmoins il est assez rare. M. Hébert nous dit en avoir vu dans la Brie en avril. Il se pose sur les étangs, dans les endroits où l'eau n'est pas bien haute. Il a la voix agréable et un petit sifflet semblable à celui du bécasseau. C'est le même oiseau qui est connu dans le Bolonois sous le nom de *gambette,* nom dérivé de la hauteur de ses jambes. On trouve aussi cet oiseau en Suède, et il se pourroit qu'il eût, comme plusieurs autres, passé d'un continent à l'autre. L'*yacatopil* du Mexique de Fernandès paroît être fort voisin de notre chevalier aux pieds rouges, tant par les dimensions que par les couleurs; il faut

même que quelques espèces de ce genre se soient portées plus avant dans les contrées de l'Amérique, puisque du Tertre compte le chevalier au nombre des oiseaux de la Guadeloupe, et que Labat l'a reconnu dans la multitude de ceux de l'île d'*Aves*. D'autre part, un de nos correspondans nous assure en avoir vu à Cayenne et à la Martinique en grand nombre. Ainsi nous ne pouvons douter que ces oiseaux ne soient répandus dans presque toutes les contrées tempérées et chaudes des deux continens.

LE CHEVALIER RAYÉ *.

Troisième espèce.

Il est à peu près de la taille de la grande bécassine. Tout son manteau, sur fond gris et mêlé de roussâtre, est rayé de traits noirâtres, couchés transversalement; la queue est coupée de même sur fond blanc; le cou porte les mêmes couleurs, excepté que les pinceaux bruns y sont tracés le long de la tige des plumes; le bec, noir à sa pointe, est à sa racine d'un rouge tendre, ainsi que les pieds. Nous rapporterons à cette espèce *le chevalier tacheté* de M. Brisson, qui ne paroît être qu'une très-légère variété.

* Voyez les planches enluminées, n° 827.

LE CHEVALIER VARIÉ *.

Quatrième espèce.

Ce chevalier, qui est le même que le *chevalier cendré* de M. Brisson, nous paroît mieux désigné par l'épithète de *varié*, puisque, suivant la phrase même de cet académicien, il a dans le plumage autant de noirâtre et de roux que de gris. La première couleur couvre le dessus de la tête et le dos, dont les plumes sont bordées de la seconde, c'est-à-dire, de roux; les ailes sont également noirâtres et frangées de blanc ou de roussâtre : ces teintes se mêlent à du gris sur tout le devant du corps. Les pieds et le bec sont noirs; ce qui a donné lieu à Belon d'appeler cet oiseau *chevalier noir*, par opposition à celui qui a les pieds rouges. Tous deux

* Voyez les planches enluminées, n° 300.

sont de la même grosseur ; mais celui-ci a les jambes moins hautes.

Il paroît que cet oiseau fait son nid de fort bonne heure, et qu'il revient dans nos contrées avant le printemps ; car Belon dit que dès la fin d'avril on apporte de leurs petits, dont le plumage ressemble alors beaucoup à celui du râle, et *qu'autrement on n'a point accoutumé de voir ces chevaliers, sinon en hiver.* Au reste, ils ne nichent pas également sur toutes nos côtes de France : par exemple, nous sommes bien informés qu'ils ne font que passer en Picardie ; ils y sont amenés par le vent de nord-est, au mois de mars, avec les barges ; ils y font peu de séjour, et ne repassent qu'au mois de septembre. Ils ont quelques habitudes semblables à celles des bécassines, quoiqu'ils aillent moins de nuit et qu'ils se promènent davantage pendant le jour. On les prend de même au rejetoir *. Linnæus dit que cette

* M. Baillon, qui nous communique ces faits, y joint l'observation suivante sur un de ces oiseaux qu'il a fait nourrir.

« J'en ai gardé un petit, l'an passé, dans mon

espèce se trouve en Suède. Albin, par une méprise inconcevable, appelle *héron blanc* ce chevalier, dont la plus grande partie du plumage est noirâtre, et qui, dans aucune partie de sa forme, n'a de ressemblance au héron.

« jardin, plus de quatre mois : j'ai remarqué que « dans les temps de sécheresse il prenoit des mou- « ches, des scarabées et d'autres insectes, sans doute « à défaut de vers ; il mangeoit aussi du pain trempé « dans l'eau, mais il falloit qu'il y eût été macéré « pendant un jour. La mue lui a donné, au mois « d'août, de nouvelles plumes aux ailes, et il est « parti au mois de septembre. Il étoit devenu fa- « milier, au point de suivre pas à pas le jardinier « lorsqu'il avoit sa bêche ; il accouroit dès qu'il « voyoit arracher une plante d'herbe, pour prendre « les vers qui se découvroient : aussitôt qu'il avoit « mangé, il couroit se laver dans une jatte remplie « d'eau. Je ne lui ai jamais vu de terre sèche sur le « bec ou aux jambes. Cet acte de propreté est « commun à tous les vermivores. »

LE CHEVALIER BLANC.

Cinquième espèce.

Ce chevalier se trouve à la baie d'Hudson ; il est à peu près de la taille du chevalier , *première espèce.* Tout son plumage est blanc ; le bec et les pieds sont orangés.

Edwards pense que ces oiseaux sont du nombre de ceux que le froid de l'hiver fait blanchir dans le Nord, et qu'en été ils reprennent leur couleur brune ; couleur dont les grandes pennes des ailes et de la queue, dans la figure de cet auteur, présentent encore une teinte, et qui se marque par petites ondes sur le manteau.

LE CHEVALIER VERD.

Sixième espèce.

Albin, après avoir appelé ce chevalier *râle d'eau de Bengale*, le fait venir des Indes occidentales. La figure qu'il en donne est très-mauvaise ; on y reconnoît cependant le bec et les jambes d'un chevalier. Suivant la notice, ses couleurs ont une teinte de verd sur le dos et sur l'aile, excepté les trois ou quatre premières pennes, qui sont pourprées et coupées de taches orangées. Il y a du brun sur le cou et les côtés de la tête, et du blanc à son sommet, ainsi qu'à la poitrine.



LE COMBATTANT ou PAON DE MER.
en amour,

J. Pouquet. S.

LES COMBATTANS,

VULGAIREMENT

PAONS DE MER *.

Il est peut-être bizarre de donner à des animaux un nom qui ne paroît fait que pour l'homme en guerre; mais ces oiseaux nous imitent : non seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre.

* Voyez les planches enluminées, n° 305, le mâle, sous le nom de *paon de mer;* et n° 306, la femelle.

Sur nos côtes de Picardie, *paon de marais, grosse gorge* ou *cotteret garu;* en flamand, *kemperkens* (*combattant* ou *duelliste*); en anglois, *ruffe* (le mâle), *reeve* (la femelle); en suédois et en danois, *brunshane,* le mâle, lorsqu'il porte sa crinière au printemps; et lorsqu'il l'a perdue après la mue, *staal sneppe.*

Ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être, dans cette espèce, beaucoup plus nombreux que les femelles. Celles-ci attendent à part la fin de la bataille, et restent le prix de la victoire. L'amour paroît donc être la cause de ces combats, les seuls que doit avouer la Nature, puisqu'elle les occasionne et les rend nécessaires par un de ses excès, c'est-à-dire, par la disproportion qu'elle a mise dans le nombre des mâles et des femelles de cette espèce.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre; et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On les connoît aussi sur les côtes de la mer d'Allemagne, et ils sont en grand nombre en Suède, et particulièrement en Scanie. Il s'en trouve de même en Danemarck jusqu'en Norvége, et Muller dit en avoir reçu trois de Finmarchie. L'on ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver. Comme ils nous arrivent régulièrement au printemps, et qu'ils séjournent sur nos côtes

pendant deux ou trois mois, il paroît qu'ils cherchent les climats tempérés ; et si les observateurs n'assuroient pas qu'ils viennent du côté du nord, on seroit bien fondé à présumer qu'ils arrivent au contraire des contrées du midi. Cela me fait soupçonner qu'il en est de ces oiseaux combattans comme des bécasses, que l'on a dit venir de l'est et s'en retourner à l'ouest ou au sud, tandis qu'elles ne font que descendre des montagnes dans les plaines, ou remonter de la plaine aux montagnes. Les combattans peuvent de même ne pas venir de loin, et se tenir en différens endroits de la même contrée, dans les différentes saisons ; et comme ce qu'ils ont de singulier, je veux dire leurs combats et leur plumage de guerre, ne se voient qu'au printemps, il est très-possible qu'ils passent en d'autres temps sans être remarqués, et peut-être en compagnie des maubèches ou des chevaliers, avec lesquels ils ont beaucoup de rapports et même de ressemblances.

Les combattans sont de la taille du chevalier aux pieds rouges, un peu moins

hauts sur jambes ; ils ont le bec de la même forme, mais plus court. Les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles, et se ressemblent par le plumage, qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau ; mais les mâles sont au printemps si différens les uns des autres, qu'on les prendroit chacun pour un oiseau d'espèce particulière. De plus de cent qui furent comparés devant M. Klein chez le gouverneur de Scanie, on n'en trouva pas deux qui fussent entièrement semblables ; ils différoient ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier en forme d'une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou. Ces plumes ne naissent qu'au commencement du printemps, et ne subsistent qu'autant que durent les amours ; mais, indépendamment de cette production de surcroît dans ce temps, la surabondance des molécules organiques se manifeste encore par l'éruption d'une multitude de papilles charnues et sanguinolentes qui s'élèvent sur le devant de la tête et alentour des yeux.

Cette double production suppose dans ces oiseaux une si grande énergie des puissances productrices, qu'elle leur donne, pour ainsi dire, une autre forme plus avantageuse, plus forte, plus fière, qu'ils ne perdent qu'après avoir épuisé partie de leurs forces dans les combats, et répandu ce surcroît de vie dans leurs amours. « Je ne connois pas d'oiseaux, « nous écrit M. Baillon, en qui le phy- « sique de l'amour paroisse plus puissant « que dans celui-ci ; aucun n'a les testi- « cules aussi forts par rapport à sa taille : « ceux du combattant ont chacun près « de six lignes de diamètre, et un pouce « ou plus de longueur ; le reste de l'appa- « reil des parties génitales est également « dilaté dans le temps des amours. On « peut de là concevoir quelle doit être son « ardeur guerrière, puisqu'elle est pro- « duite par son ardeur amoureuse, et « qu'elle s'exerce contre ses rivaux. J'ai « souvent suivi ces oiseaux dans nos ma- « rais (de basse Picardie), où ils arrivent « au mois d'avril avec les chevaliers, « mais en moindre nombre. Leur premier

« soin est de s'apparier, ou plutôt de se « disputer les femelles. Celles-ci, par de « petits cris, enflamment l'ardeur des « combattans. Souvent la lutte est longue, « et quelquefois sanglante. Le vaincu « prend la fuite; mais le cri de la pre- « mière femelle qu'il entend, lui fait ou- « blier sa défaite, prêt à entrer en lice de « nouveau si quelque antagoniste se pré- « sente. Cette petite guerre se renouvelle « tous les jours le matin et le soir, jus- « qu'au départ de ces oiseaux, qui a lieu « dans le courant de mai; car il ne nous « reste que quelques traîneurs, et l'on « n'a jamais trouvé de leurs nids dans nos « marais. »

Cet observateur exact et très-instruit remarque qu'ils partent de Picardie par les vents de sud et sud-est, qui les portent sur les côtes d'Angleterre, où en effet on sait qu'ils nichent en très-grand nombre, particulièrement dans le comté de Lincoln; on y en fait même une petite chasse. L'oiseleur saisit l'instant où ces oiseaux se battent pour leur jeter son filet, et on est dans l'usage de les engrais-

ser en les nourrissant avec du lait et de la mie de pain : mais on est obligé, pour les rendre tranquilles, de les tenir renfermés dans des endroits obscurs ; car aussitôt qu'ils voient la lumière, ils se battent. Ainsi l'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. Dans les volières où on les renferme, ils vont présenter le défi à tous les autres oiseaux * ; s'il est un coin de gazon verd, ils se battent à qui l'occupera ; et, comme s'ils se piquoient de gloire, ils ne se montrent jamais plus animés que quand il y a des spectateurs. La crinière des mâles est non seulement pour eux un parement de guerre, mais une sorte d'armure, un vrai plastron, qui peut parer les coups ; les plumes en sont longues, fortes et serrées : ils les hérissent d'une manière

* Il y a à la Chine des oiseaux qu'on nomme *oiseaux de combat*, et que les Chinois nourrissent, non pour chanter, mais pour donner le spectacle de petits combats qu'ils se livrent avec acharnement. Il n'y a pas pourtant d'apparence que ce soient ici nos combattans, puisque ces oiseaux chinois ne sont pas, dit-on, plus gros que des linots.

menaçante lorsqu'ils s'attaquent; et c'est sur-tout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux : elle est rousse dans les uns, grise dans d'autres, blanche dans quelques uns, et d'un beau noir violet chatoyant, coupé de taches rousses, dans les autres; la livrée blanche est la plus rare. Ce panache d'amour ou de guerre ne varie pas moins par la forme que par les couleurs durant tout le temps de son accroissement. On peut voir dans Aldrovande les huit figures qu'il donne de ces oiseaux avec leurs différentes crinières *.

Ce bel ornement tombe par une mue qui arrive à ces oiseaux vers la fin de

* Au reste, de ces huit figures que donne Aldrovande, sur des dessins que le comte d'Aremberg lui avoit envoyés de Flandre, l'une paroît être la femelle, cinq autres des mâles dans différens périodes de mue ou d'accroissement de leur crinière; et la huitième, à laquelle Aldrovande trouve lui-même quelque chose de monstrueux, ou du moins d'absolument étranger à l'espèce du combattant, paroît n'être qu'une mauvaise figure du grèbe cornu, que ce naturaliste n'a pas connu, et dont nous parlerons dans la suite.



LE COMBATTANT.
ou PAON DE MER *en Mue*.

J Pauquet S.

juin, comme si la Nature ne les avoit parés et munis que pour la saison de l'amour et des combats ; les tubercules vermeils qui couvroient leur tête, pâlissent et s'oblitèrent, et ensuite elle se recouvre de plumes. Dans cet état, on ne distingue plus guère les mâles des femelles, et tous ensemble partent alors des lieux où ils ont fait leurs nids et leur ponte. Ils nichent en troupes comme les hérons, et cette habitude commune a seule suffi pour qu'Aldrovande les ait rapprochés de ces oiseaux : mais la taille et la conformation entière des combattans est si différente, qu'ils sont très-éloignés de toutes les espèces de hérons ; et l'on doit, comme nous l'avons déja dit, les placer entre les chevaliers et les maubèches.

LES MAUBÈCHES.

Dans l'ordre des petits oiseaux de rivage, on pourroit placer les maubèches après les chevaliers et avant le bécasseau : elles sont un peu plus grosses que ce dernier, et moins grandes que les premiers ; elles ont le bec plus court ; leurs jambes sont moins hautes ; et leur taille, plus raccourcie, paroît plus épaisse que celle des chevaliers. Leurs habitudes doivent être les mêmes, celles du moins qui dépendent de la conformation et de l'habitation ; car ces oiseaux fréquentent également les bords sablonneux de la mer. Nous manquons d'autres détails sur leurs mœurs, quoique nous en connoissions quatre espèces différentes.



LA MAUBÊCHE.

J. Pauquet S.

LA MAUBÈCHE COMMUNE.

Première espèce.

Elle a dix pouces de la pointe du bec aux ongles, et un peu plus de neuf pouces jusqu'au bout de la queue. Les plumes du dos, du dessus de la tête et du cou, sont d'un brun noirâtre, et bordées de marron clair ; tout le devant de la tête, du cou et du corps, est de cette dernière couleur; les neuf premières pennes de l'aile sont d'un brun foncé en dessus, du côté extérieur ; les quatre plus près du corps sont brunes, et les intermédiaires d'un gris brun, et bordées d'un léger filet blanc. Les maubèches ont le bas de la jambe nud, et le doigt du milieu uni, jusqu'à la première articulation, par une portion de membrane, avec le doigt extérieur. Au reste, nous ne pouvons être ici de l'avis de M. Brisson, ni rapporter,

comme il le fait, à la maubèche la *rusticula sylvatica* de Gesner, *oiseau plus grand que la bécasse, et gros comme une poule ;* il est même difficile de le rapporter à aucune espèce connue : mais Gesner semble vouloir nous épargner une discussion infructueuse, en avertissant qu'il compte peu lui-même sur des notices qu'il n'a données que sur de simples dessins, qui sont en effet très-défectueux, ou, pour mieux dire, informes.

LA MAUBÈCHE TACHETÉE *.

Seconde espèce.

Cette maubèche diffère de la précédente, en ce que le cendré brun du dos et des épaules est varié d'assez grandes taches, les unes rousses, les autres d'un noirâtre tirant sur le violet. Ce caractère suffit pour la distinguer; elle est aussi un peu moins grande que la première. Le détail du reste des couleurs est bien représenté dans la planche enluminée.

* Voyez les planches enluminées, n° 365.

LA MAUBÈCHE GRISE *.

Troisième espèce.

CETTE maubèche, un peu plus grosse que la maubèche tachetée, l'est moins que la maubèche commune. Le fond de son plumage est gris ; le dos est entièrement de cette couleur ; la tête est d'un gris ondé de blanchâtre ; les plumes du dessus des ailes et celles du croupion sont grises et bordées de blanc ; les premières des grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre, et le devant du corps est blanc, avec de petits traits noirs en zigzag sur les côtés, la poitrine et le devant du cou.

* Voyez les planches enluminées, n° 366.

LE SANDERLING.

Quatrième espèce.

Nous laissons à cet oiseau le nom de *sanderling* qu'on lui donne sur les côtes d'Angleterre. C'est la plus petite espèce des maubèches ; elle n'a guère que sept pouces de longueur. Son plumage est à peu près le même que celui de la maubèche grise, excepté qu'elle a tout le devant du cou et le dessous du corps très-blancs. On voit ces petites maubèches voler en troupes et s'abattre sur les sables des rivages. On les connoît sous le nom de *curwillet* sur les côtes de Cornouailles. Willughby donne à son sanderling quatre doigts à chaque pied ; Ray, qui semble pourtant n'en parler que d'après Willughby, ne lui en donne que trois ; ce qui caractériseroit un pluvier, et non pas une maubèche.

LE BÉCASSEAU *.

Nos nomenclateurs ont compris sous le nom de *bécasseau* un genre entier de petits oiseaux de rivage, *maubèches, guignettes, cincles, alouettes de mer,* que quelques naturalistes ont désigné aussi confusément sous le nom de *tringa.* Tous ces oiseaux, à la vérité, ont dans leur petite taille une ressemblance de conformation avec la bécasse; mais ils en diffèrent par les habitudes naturelles autant que par la grandeur. Comme d'ailleurs ces petites familles subsistent séparément les unes des autres, et sont très-distinctes, nous restreignons ici le nom de *bécasseau* à la seule espèce connue vulgairement sous le nom de *cul-blanc des rivages.* Cet oiseau est gros comme la bécassine commune; mais il a le corps moins alongé. Son dos est d'un cendré roussâtre, avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes;

* Voyez les planches enluminées, n° 843.

la tête et le cou sont d'un cendré plus doux, et cette couleur se mêle par pinceaux au blanc de la poitrine, qui s'étend de la gorge à l'estomac et au ventre ; le croupion est de cette même couleur blanche ; les pennes de l'aile sont noirâtres, et agréablement tachetées de blanc en dessous ; celles de la queue sont rayées transversalement de noirâtre et de blanc. La tête est quarrée comme celle de la bécasse, et le bec est de la même forme en petit.

Le bécasseau se trouve au bord des eaux, et particulièrement sur les ruisseaux d'eau vive ; on le voit courir sur les graviers, ou raser au vol la surface de l'eau. Il jette un cri lorsqu'il part, et vole en frappant l'air par coups détachés. Il plonge quelquefois dans l'eau quand il est poursuivi. Les soubuses lui donnent souvent la chasse ; elles le surprennent lorsqu'il se repose au bord de l'eau, ou lorsqu'il cherche sa nourriture : car le bécasseau n'a pas la sauve-garde des oiseaux qui vivent en troupes, et qui communément ont une sentinelle qui veille

à la sûreté commune; il vit seul dans le petit canton qu'il s'est choisi le long de la rivière ou de la côte, et s'y tient constamment sans s'écarter bien loin. Ces mœurs solitaires et sauvages ne l'empêchent pas d'être sensible, du moins il a dans la voix une expression de sentiment assez marquée; c'est un petit sifflet fort doux et modulé sur des accens de langueur, qui, répandu sur le calme des eaux, où se mêlant à leur murmure, porte au recueillement et à la mélancolie. Il paroît que c'est le même oiseau qu'on appelle *sifflasson* sur le lac de Genève, où on le prend à l'appeau avec des joncs englués. Il est connu également sur le lac de Nantua, où on le nomme *pivette* ou *pied-verd*. On le voit aussi dans le mois de juin sur le Rhône et la Saone, et dans l'automne sur les graviers de l'Ouche en Bourgogne; il se trouve même des bécasseaux sur la Seine, et l'on remarque que ces oiseaux, solitaires durant tout l'été, lors du passage se suivent par petites troupes de cinq ou six, se font entendre en l'air dans les nuits tranquilles.

En Lorraine, ils arrivent dans le mois d'avril, et repartent dès le mois de juillet.

Ainsi le bécasseau, quoiqu'attaché au même lieu pour tout le temps de son séjour, voyage néanmoins de contrée en contrée, et même dans des saisons où la plupart des autres oiseaux sont encore fixés par le soin des nichées. Quoiqu'on le voie pendant les deux tiers de l'année sur nos côtes de basse Picardie, on n'a pu nous dire s'il y fait ses petits. On lui donne, dans ces cantons, le nom de *petit chevalier;* il s'y tient à l'embouchure des rivières, et, suivant le flot, il ramasse le menu frai de poisson et les vermisseaux sur le sable que tour-à-tour la lame d'eau couvre et découvre. Au reste, la chair du bécasseau est très-délicate, et même l'emporte pour le goût sur celle de la bécassine, suivant Belon, quoiqu'elle ait une légère odeur de musc. Comme cet oiseau secoue sans cesse la queue en marchant, les naturalistes lui ont appliqué le nom de *cincle,* dont la racine étymologique signifie *secousse* et *mouvement:* mais ce caractère ne le désigne pas plus

que la guignette et l'alouette de mer, qui ont dans la queue le même mouvement ; et un passage d'Aristote prouve clairement que le bécasseau n'est point le cincle. Ce philosophe nomme les trois plus petits oiseaux de rivage, *tringas*, *schœniclos*, *cinclos*. Nous croyons que ces trois noms représentent les trois espèces du bécasseau, de la guignette et de l'alouette de mer. « De ces trois oiseaux, dit-il, qui « vivent sur les rivages, le *cincle* et le « *schœniclos* sont les plus petits ; le *tringas* « est le plus grand et de la taille de la « grive ». Voilà la grandeur du bécasseau bien désignée, et celle du *schœniclos* et du cincle fixée au-dessous ; mais pour déterminer lequel de ces deux derniers noms doit s'appliquer proprement, ou à la guignette, ou à l'alouette de mer, ou à notre petit cincle, les indications nous manquent. Au reste, cette légère incertitude n'approche pas de la confusion où sont tombés les nomenclateurs au sujet du bécasseau : il est pour les uns une *poule d'eau*, pour d'autres une *perdrix de mer* ; quelques uns, comme nous

venons de le voir, l'appellent *cincle;* le plus grand nombre lui donnent le nom de *tringa,* mais en le pervertissant par une application générique, tandis qu'il étoit spécifique et propre dans son origine; et c'est ainsi que ce seul et même oiseau reproduit sous tous ces différens noms, a donné lieu à cette multitude de phrases dont on voit sa nomenclature chargée, et a tout autant de figures, plus ou moins méconnoissables, sous lesquelles on a voulu le représenter; confusion dont se plaint avec raison Klein, en s'écriant sur l'impossibilité de se reconnoître au milieu de ce chaos de figures fautives que prodiguent les auteurs, sans se consulter les uns les autres, et sans connoître la Nature, de manière que leurs notices, également indigestes, ne peuvent servir à les concilier.

LA GUIGNETTE *.

On pourroit dire que la guignette n'est qu'un petit bécasseau, tant il y a de ressemblance entre ces deux oiseaux pour la forme et même pour le plumage. La guignette a la gorge et le ventre blancs; la poitrine tachetée de pinceaux gris sur blanc; le dos et le croupion gris, non mouchetés de blanchâtre, mais légèrement ondés de noirâtre, avec un petit trait de cette couleur sur la côte de chaque plume, et dans le tout on apperçoit un reflet rougeâtre. La queue est un peu plus longue et plus étalée que celle du bécasseau: la guignette la secoue de même en marchant. C'est d'après cette habitude que plusieurs naturalistes lui ont appliqué le nom de *motacilla*, quoique déja donné à une multitude de petits oiseaux,

* Voyez les planches enluminées, n° 850, sous la dénomination de *petite alouette de mer.*
En allemand, *fysterlin.*

tels que la bergeronnette, la lavandière, le troglodyte, etc.

La guignette vit solitairement le long des eaux, et cherche, comme les bécasseaux, les grèves et les rives de sable. On en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges, où cet oiseau est appelé *lambiche*. Il quitte cette contrée de bonne heure, et dès le mois de juillet, après avoir élevé ses petits.

La guignette part de loin en jetant quelques cris, et on l'entend pendant la nuit crier sur les rivages d'une voix gémissante; habitude qu'apparemment elle partage avec le bécasseau, puisque, suivant la remarque de Willughby, le *pilvenckegen* de Gesner, oiseau gémissant, plus grand que la guignette, paroît être le bécasseau.

Du reste, l'une et l'autre de ces espèces se portent assez avant dans le Nord pour être parvenues aux terres froides et tempérées du nouveau continent; et en effet, un bécasseau envoyé de la Louisiane ne nous a paru différer presque en rien de celui de nos contrées.

LA PERDRIX DE MER *.

C'est très-improprement qu'on a donné le nom de *perdrix* à cet oiseau de rivage, qui n'a d'autre rapport avec la perdrix qu'une foible ressemblance dans la forme du bec. Ce bec étant en effet assez court, convexe en dessus, comprimé par les côtés, courbé vers la pointe, ressemble assez au bec des gallinacés; mais la forme du corps et la coupe des plumes éloignent cet oiseau du genre des gallinacés, et semblent le rapprocher de celui des hirondelles, dont il a la forme et les proportions, ayant, comme elles, la queue fourchue, une grande envergure, et la coupe des ailes en pointe. Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *glareola*, qui a rapport à sa manière de vivre sur les grèves des rivages de la mer; et en effet, cette perdrix de mer va, comme le cincle, la guignette et l'alouette de mer,

* Voyez les planches enluminées, nº 882.

cherchant les vermisseaux et les insectes aquatiques, dont elle fait sa nourriture. Elle fréquente aussi le bord des ruisseaux et des rivières, comme sur le Rhin, vers Strasbourg, où, suivant Gesner, on lui donne le nom allemand de *koppriegerle*. Kramer ne l'appelle *praticola* que parce qu'il en a vu un grand nombre dans de vastes prairies qui bordent un certain lac de la basse Autriche; mais par-tout, soit sur les bords des rivières et des lacs, ou sur les côtes de la mer, cet oiseau cherche les grèves ou rives sablonneuses, plutôt que celles de vase.

On connoît quatre espèces ou variétés de ces perdrix de mer, qui paroissent former une petite famille isolée au milieu de la nombreuse tribu des petits oiseaux de rivage.

LA PERDRIX DE MER GRISE.

Première espèce.

La première est la perdrix de mer, représentée dans nos planches enluminées, n° 882, et qui, avec l'espèce suivante, se voit, mais rarement, sur les rivières dans quelques unes de nos provinces, particulièrement en Lorraine, où M. Lottinger nous assure l'avoir vue. Tout son plumage est d'un gris teint de roux sur les flancs et les petites pennes de l'aile; elle a seulement la gorge blanche et encadrée d'un filet noir, le croupion blanc et les pieds rouges. Elle est à peu près de la grosseur d'un merle. *L'hirondelle de mer* d'Aldrovande, qui du reste se rapporte assez à cette espèce, paroît y former une variété, en ce que, suivant ce naturaliste, elle a les pieds très-noirs.

LA PERDRIX DE MER BRUNE.

Seconde espèce.

CETTE perdrix de mer, qui se trouve au Sénégal, et qui est de même grosseur que la nôtre, n'en diffère qu'en ce qu'elle est entièrement brune, et nous sommes fort portés à croire que cette différence du gris au brun n'est qu'un effet de l'influence du climat; en sorte que cette seconde espèce pourroit bien n'être qu'une race ou variété de la première.

LA GIAROLE.

Troisième espèce.

C'EST le nom que porte en Italie l'espèce de perdrix de mer à laquelle Aldrovande rapporte, avec raison, celle du *melampos* (ou pied noir) de Gesner; caractère par lequel ce dernier auteur prétend qu'on peut distinguer cet oiseau de tous les autres de ce genre, dont aucun n'a les pieds noirs. Le nom qu'il lui donne en allemand (*rotknillis*), est analogue au fond de son plumage roux ou rougeâtre au cou et sur la tête, où il est tacheté de blanchâtre et de brun. L'aile est cendrée, et les pennes en sont noires.

LA PERDRIX DE MER A COLLIER.

Quatrième espèce.

Le nom *riegerle* que les Allemands donnent à cet oiseau, indique qu'il est remuant et presque toujours en mouvement : en effet, dès qu'il entend quelque bruit, il s'agite, court et part en criant d'une petite voix perçante. Il se tient sur les rivages, et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles des guignettes. Mais, en supposant que la figure donnée par Gesner soit exacte dans la forme du bec, cet oiseau appartient au genre de la perdrix de mer, tant par ce caractère que par la ressemblance des couleurs : le dos est cendré, ainsi que le dessus de l'aile, dont les grandes pennes sont noirâtres; la tête est noire, avec deux lignes blanches sur les yeux; le cou est blanc,

et un cercle brun l'entoure au bas comme un collier ; le bec est noir, et les pieds sont jaunâtres. Du reste, cette perdrix de mer doit être la plus petite de toutes, étant à peine aussi grande que le cincle, qui de tous les oiseaux de rivage est le plus petit. Schwenckfeld dit que cette perdrix de mer niche sur les bords sablonneux des rivières, et qu'elle pond sept œufs oblongs. Il ajoute qu'elle court très-vîte, et y fait entendre pendant les nuits d'été un petit cri, *tul, tul*, d'une voix retentissante.

L'ALOUETTE DE MER *.

CET oiseau n'est point une alouette, quoiqu'il en ait le nom ; il ne ressemble même à l'alouette que par la taille, qui est à peu près égale, et par quelques rapports dans les couleurs du plumage sur le dos : mais il en diffère pour tout le reste, soit par la forme, soit par les habitudes ; car l'alouette de mer vit au bord des eaux sans quitter les rivages. Elle a le bas de la jambe nud, et le bec grêle, cylindrique et obtus comme les autres oiseaux *scolopaces*, et seulement plus court à proportion que celui de la petite bécassine, à laquelle cette alouette de mer ressemble assez par le port et la figure.

C'est en effet sur les bords de la mer que se tiennent de préférence ces oiseaux, quoiqu'on les trouve aussi sur les rivières. Ils volent en troupes souvent si serrées,

* Voyez les planches enluminées, n° 851.

En anglois, *stint*; en allemand, *stein-bicker*, *stein-beysser*; en hollandois, *strand-looper*.

qu'on ne manque pas d'en tuer un grand nombre d'un seul coup de fusil ; et Belon s'étonne de la grande quantité de ces alouettes aquatiques , dont il a vu les marchés garnis sur nos côtes. Selon lui, c'est un meilleur manger que n'est l'alouette elle-même ; mais ce petit gibier, bon en effet quand il est frais, prend un goût d'huile dès qu'on le garde. C'est apparemment de ces alouettes de mer que parle M. Salerne sous le nom de *guignettes*, lorsqu'il dit *qu'elles vont en troupes*, puisque la guignette vit solitaire. Si l'on tue une de ces alouettes dans la bande, les autres voltigent autour du chasseur, comme pour sauver leur compagne. Fidèles à se suivre , elles s'entr'appellent en partant , et volent de compagnie en rasant la surface des eaux. La nuit on les entend se réclamer et crier sur les grèves et dans les petites îles.

On les voit rassemblées en automne ; les couples, que le soin des nichées avoit séparées, se réunissent alors avec les nouvelles familles , qui sont ordinairement de quatre ou cinq petits. Les œufs sont

très-gros relativement à la taille de l'oiseau ; il les dépose sur le sable nud. Le bécasseau et la guignette ont la même habitude, et ne font point de nid. L'alouette de mer fait sa petite pêche le long du rivage, en marchant et secouant incessamment la queue.

Ces oiseaux voyagent comme tant d'autres, et changent de contrées ; il paroît même qu'ils ne sont que de passage sur quelques unes de nos côtes : c'est du moins ce que nous assure un bon observateur de celles de basse Picardie. Ils arrivent dans ces parages au mois de septembre par les vents d'est, et ne font que passer. Ils se laissent approcher à vingt pas ; ce qui nous fait présumer qu'on ne les chasse pas dans le pays d'où ils viennent.

Au reste, il faut que les voyages de ces oiseaux les aient portés assez avant au nord pour qu'ils aient passé d'un continent à l'autre ; car on en retrouve l'espèce bien établie dans les contrées septentrionales et méridionales de l'Amérique, à la Louisiane, aux Antilles, à la Jamaïque,

à Saint-Domingue, à Cayenne. Les deux *alouettes de mer de Saint-Domingue* que donne séparément M. Brisson, paroissent n'être que des variétés de notre espèce d'Europe : et dans l'ancien continent, l'espèce en est répandue du nord au midi; car on reconnoît l'alouette de mer au cap de Bonne-Espérance dans l'oiseau que donne Kolbe sous le nom de *bergeronnette*, et au nord, dans le *stint* d'Écosse, de Willughby et de Sibbald.

LE CINCLE *.

Aristote a donné le nom de *cinclos* à l'un des plus petits oiseaux de rivage, et nous croyons devoir adopter ce nom pour le plus petit de tous ceux qui composent cette nombreuse tribu, dans laquelle on comprend les chevaliers, les maubèches, le bécasseau, la guignette, la perdrix et l'alouette de mer. Notre cincle même paroît n'être qu'une espèce secondaire et subalterne de l'alouette de mer : un peu plus petit et moins haut sur ses jambes, il a les mêmes couleurs, avec la seule différence qu'elles sont plus marquées ; les pinceaux sur le manteau sont tracés plus nettement, et l'on voit une zone de taches de cette couleur sur la poitrine : c'est ce qui l'a fait nommer *alouette de mer à collier* par M. Brisson. Le cincle a d'ailleurs les mêmes mœurs que

* Voyez les planches enluminées, n° 852.

l'alouette de mer; on le trouve fréquemment avec elle, et ces oiseaux passent de compagnie. Il a dans la queue le même mouvement de secousse ou de tremblement; habitude qu'Aristote paroît attribuer à son cincle : mais nous n'avons pas vérifié si ce qu'il en dit de plus peut convenir au nôtre; savoir, qu'une fois pris, il devient très-aisément privé, quoiqu'il soit plein d'astuce pour éviter les piéges. Quant à la longue et obscure discussion d'Aldrovande sur le cincle, tout ce qu'on peut en conclure, ainsi que des figures multipliées et toutes défectueuses qu'il en donne, c'est que les deux oiseaux que les Italiens nomment *giarolo* et *giaroncello*, répondent à notre cincle et à notre alouette de mer.

L'IBIS *.

De toutes les superstitions qui aient jamais infecté la raison, et dégradé, avili l'espèce humaine, le culte des animaux seroit sans doute la plus honteuse, si l'on n'en considéroit pas l'origine et les premiers motifs. Comment l'homme en effet a-t-il pu s'abaisser jusqu'à l'adoration des bêtes ? Y a-t-il une preuve plus évidente de notre état de misère dans ces premiers âges où les espèces nuisibles, trop puissantes et trop nombreuses, entouroient l'homme solitaire, isolé, dénué d'armes et des arts nécessaires à l'exercice

* Ἶβις, en grec. Les Romains adoptèrent ce nom. L'ibis n'en a point dans les langues de l'Europe, comme inconnu à ces climats. Selon Albert, il se nommoit en égyptien *leheras*. On trouve dans Avicenne le mot *anschuz* pour signifier l'*ibis*; mais saint Jérôme traduit mal *janschuph* par *ibis*, puisqu'il s'agit là d'un oiseau de nuit. Quelques interprètes rendent par *ibis* le mot hébreu *tinschemet*.

de ses forces ? Ces mêmes animaux, devenus depuis ses esclaves, étoient alors ses maîtres, ou du moins des rivaux redoutables ; la crainte et l'intérêt firent donc naître des sentimens abjects et des pensées absurdes, et bientôt la superstition, recueillant les unes et les autres, fit également des dieux de tout être utile ou nuisible.

L'Égypte est l'une des contrées où ce culte des animaux s'est établi le plus anciennement, et s'est conservé, observé le plus scrupuleusement pendant un grand nombre de siècles ; et ce respect religieux qui nous est attesté par tous les monumens, semble nous indiquer que, dans cette contrée, les hommes ont lutté très-long-temps contre les espèces malfaisantes.

En effet, les crocodiles, les serpens, les sauterelles et tous les autres animaux immondes, renaissoient à chaque instant, et pulluloient sans nombre sur le vaste limon d'une terre basse, profondément humide et périodiquement abreuvée par les épanchemens du fleuve ; et ce limon

fangeux, fermentant sous les ardeurs du tropique, dut soutenir long-temps et multiplier à l'infini toutes ces générations impures, informes, qui n'ont cédé la terre à des habitans plus nobles que quand elle s'est épurée.

Des essaims de petits serpens venimeux, nous disent les premiers historiens, *et sortis de la vase échauffée des marécages, et volant en grandes troupes, eussent causé la ruine de l'Égypte, si les ibis ne fussent venus à leur rencontre pour les combattre et les détruire.* N'y a-t-il pas toute apparence que ce service, aussi grand qu'inattendu, fut le fondement de la superstition, qui supposa dans ces oiseaux tutélaires quelque chose de divin ? Les prêtres accréditèrent cette opinion du peuple ; ils assurèrent que les dieux, s'ils daignoient se manifester sous une forme sensible, prendroient la figure de l'ibis. Déja, dans la grande métamorphose, leur dieu bienfaisant, *Thoth* ou Mercure, inventeur des arts et des lois, avoit subi cette transformation, et Ovide, fidèle à cette antique mythologie, dans le combat des dieux et

des géans, cache Mercure sous les ailes d'un ibis, etc. Mais, mettant toutes ces fables à part, il nous restera l'histoire des combats de ces oiseaux contre les serpens. Hérodote assure être allé sur les lieux pour en être témoin. « Non loin de *Butus*, « dit-il, aux confins de l'Arabie, où les « montagnes s'ouvrent sur la vaste plaine « de l'Égypte, j'ai vu les champs cou- « verts d'une incroyable quantité d'osse- « mens entassés, et des dépouilles de rep- « tiles que les ibis y viennent attaquer et « détruire au moment qu'ils sont près « d'envahir l'Égypte ». Cicéron cite ce même fait, en adoptant le récit d'Hérodote, et Pline semble le confirmer lorsqu'il représente les Égyptiens invoquant religieusement leurs ibis à l'arrivée des serpens.

On lit aussi dans l'historien Josèphe, que Moïse allant en guerre contre les Éthiopiens, emporta dans des cages de *papyrus* un grand nombre d'ibis pour les opposer aux serpens. Ce fait, qui n'est pas fort vraisemblable, s'explique aisément par un autre fait rapporté dans la

Description de l'Egypte, par M. de Maillet. « Un oiseau, dit-il, qu'on nomme *chapon* « *de Pharaon* (et qu'on reconnoît pour l'i- « bis), suit pendant plus de cent lieues « les caravanes qui vont à la Mecque, « pour se repaître des voiries que la ca- « ravane laisse après elle ; et en tout autre « temps il ne paroît aucun de ces oiseaux « sur cette route ». L'on doit donc penser que les ibis suivirent ainsi le peuple hébreu dans sa course en Égypte ; et c'est ce fait que Josèphe nous a transmis en le défigurant, et en attribuant à la prudence d'un chef merveilleux ce qui n'étoit qu'un effet de l'instinct de ces oiseaux; et cette armée contre les Éthiopiens, et les cages de *papyrus*, ne sont là que pour embellir la narration, et agrandir l'idée qu'on devoit avoir du génie d'un tel commandant.

Il étoit défendu, sous peine de la vie, aux Égyptiens, de tuer les ibis ; et ce peuple, aussi triste que vain, fut inventeur de l'art lugubre des momies, par lequel il vouloit, pour ainsi dire, éterniser la mort, malgré la Nature bienfai-

sante, qui travaille sans cesse à en effacer les images; et non seulement les Égyptiens employoient cet art des embaumemens pour conserver les cadavres humains, mais ils préparoient avec autant de soin les corps de leurs animaux sacrés. Plusieurs puits des momies dans la plaine de *Saccara* s'appellent *puits des oiseaux*, parce qu'on n'y trouve en effet que des oiseaux embaumés, et sur-tout des ibis renfermés dans de longs pots de terre cuite, dont l'orifice est bouché d'un ciment. Nous avons fait venir plusieurs de ces pots, et, après les avoir cassés, nous avons trouvé dans tous une espèce de poupée formée par les langes qui servent d'enveloppes au corps de l'oiseau, dont la plus grande partie tombe en poussière noire en développant son *suaire*; on y reconnoît néanmoins tous les os d'un oiseau, avec des plumes empâtées dans quelques morceaux qui restent solides. Ces débris nous ont indiqué la grandeur de l'oiseau, qui est à peu près égale à celle du courlis; le bec, qui s'est trouvé conservé dans deux de ces momies, nous

en a fait reconnoître le genre. Ce bec a l'épaisseur de celui de la cigogne, et par sa courbure il ressemble au bec du courlis, sans néanmoins en avoir les cannelures; et comme la courbure en est égale sur toute sa longueur, il paroît, par ces caractères, qu'on doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis. En effet, il tient de si près à ces deux genres d'oiseaux, que les naturalistes modernes l'ont rangé avec les derniers, et que les anciens l'avoient placé avec le premier. Hérodote avoit très-bien caractérisé l'ibis, en disant qu'il a *le bec fort arqué, et la jambe haute comme la grue.* Il en distingue deux espèces: « la première, dit-il, a le plu-« mage tout noir; la seconde, qui se ren-« contre à chaque pas, est toute blanche, « à l'exception des plumes de l'aile et de « la queue, qui sont très-noires, et du « dénuement du cou et de la tête, qui « ne sont couverts que de la peau. »

Mais ici il faut dissiper un nuage jeté sur ce passage d'Hérodote par l'ignorance des traducteurs; ce qui donne un air fabuleux et même absurde à son

récit. Au lieu de rendre τῶν δ'ἐν ποσὶ μᾶλλον εἱλευμένων τοῖσι ἀνθρώποισι, à la lettre *quæ pedibus hominum obversantur sæpius* (celles qu'on rencontre à chaque pas), on a traduit, *hæ quidem habent pedes veluti hominis* (ces ibis ont les pieds faits comme ceux de l'homme). Les naturalistes ne comprenant pas ce que pouvoit signifier cette comparaison disparate, firent, pour l'expliquer ou la pallier, d'inutiles efforts. Ils imaginèrent qu'Hérodote, décrivant l'ibis blanc, avoit eu en vue la cigogne, et avoit pu abusivement caractériser ainsi ses pieds, par la foible ressemblance que l'on peut trouver des ongles applatis de la cigogne à ceux de l'homme. Cette interprétation satisfaisoit peu, et l'ibis aux pieds humains auroit dû dès-lors être relégué dans les fables : cependant il fut admis comme un être réel sous cette absurde image, et l'on ne peut qu'être étonné de la trouver encore aujourd'hui exprimée toute entière, sans discussion et sans adoucissement, dans les Mémoires d'une savante académie, tandis que cette chimère n'est, comme

l'on voit, que le fruit d'une méprise du traducteur de ce premier historien grec, que sa candeur à prévenir de l'incertitude de ses récits, quand il ne les fait que sur des rapports étrangers, eût dû faire plus respecter dans les sujets où il parle d'après lui-même.

Aristote, en distinguant, comme Hérodote, les deux espèces d'ibis, ajoute que la blanche est répandue dans toute l'Égypte, excepté vers Peluse, où l'on ne voit au contraire que des ibis noirs qui ne se trouvent pas dans tout le reste du pays. Pline répète cette observation particulière; mais du reste, tous les anciens, en distinguant les deux ibis par la couleur, semblent leur donner en commun tous les autres caractères, figure, habitudes, instinct, et leur domicile de préférence en Égypte, à l'exclusion de toute autre contrée. On ne pouvoit même, suivant l'opinion commune, les transporter hors de leur pays, sans les voir consumés de regrets. Cet oiseau, si fidèle à sa terre natale, en étoit devenu l'emblême; la figure de l'ibis, dans les hiéroglyphes,

désigne presque toujours l'Égypte, et il est peu d'images ou de caractères qui soient plus répétés dans tous les monumens. On voit ces figures d'ibis sur la plupart des obélisques, sur la base de la statue du Nil, au Belvédère à Rome, de même qu'au jardin des Tuileries à Paris. Dans la médaille d'Adrien, où l'Égypte paroît prosternée, l'ibis est à ses côtés. On a figuré cet oiseau avec l'éléphant, sur les médailles de Q. Marius, pour désigner l'Égypte et la Libye, théâtres de ses exploits, etc.

D'après le respect populaire et très-ancien pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables : on a dit que les ibis se fécondoient et engendroient par le bec. Solin paroît n'en pas douter ; mais Aristote se moque avec raison de cette idée de pureté virginale dans cet oiseau sacré. Pierius parle d'une merveille d'un genre bien opposé ; il dit que, selon les anciens, le basilic naissoit d'un œuf d'ibis, formé, dans cet oiseau, des venins de tous les serpens qu'il dévore. Ces mêmes anciens

ont encore écrit que le crocodile et les serpens, touchés d'une plume d'ibis, demeuroient immobiles comme par enchantement, et que souvent même ils mouroient sur-le-champ. Zoroastre, Démocrite et Philé ont avancé ces faits ; d'autres auteurs ont dit que la vie de cet oiseau divin étoit excessivement longue : les prêtres d'Hermopolis prétendoient même qu'il pouvoit être immortel ; et, pour le prouver, ils montrèrent à Appion un ibis si vieux, disoient-ils, qu'il ne pouvoit plus mourir.

Ce n'est là qu'une partie des fictions enfantées dans la religieuse Égypte, au sujet de cet ibis ; la superstition porte tout à l'excès. Mais si l'on considère le motif de sagesse que put avoir le législateur en consacrant le culte des animaux utiles, on sentira qu'en Égypte il étoit fondé sur la nécessité de conserver et de multiplier ceux qui pouvoient s'opposer aux espèces nuisibles. Cicéron remarque judicieusement que les Égyptiens n'eurent d'animaux sacrés que ceux desquels il leur importoit que la vie fût respectée, à cause

de la grande utilité qu'ils en tiroient*; jugement sage et bien différent de celui de l'impétueux Juvénal, qui compte parmi les crimes de l'Égypte sa vénération pour l'ibis, et déclame contre ce culte, que la superstition exagéra sans doute, mais que la sagesse dut maintenir, puisque telle est en général la foiblesse de l'homme, que les législateurs les plus profonds ont cru devoir en faire le fondement de leurs lois.

En nous occupant maintenant de l'histoire naturelle et des habitudes réelles de l'ibis, nous lui reconnoîtrons non seulement un appétit véhément de la chair des serpens, mais encore une forte antipathie contre tous les reptiles; il leur fait la plus cruelle guerre. Belon assure qu'il

* Il paroît difficile d'abord d'appliquer cette raison au culte du crocodile; mais, outre qu'il n'étoit adoré que dans une seule ville du nome Arsinoïte, et que l'ichneumon, son antagoniste, l'étoit dans toute l'Égypte, cette ville des crocodiles ne les adoroit que par crainte, et pour les tenir éloignés, par un culte à la vérité insensé, d'un lieu où naturellement le fleuve ne les avoit point portés.

va toujours les tuant, quoique rassasié. Diodore de Sicile dit que jour et nuit l'ibis se promène sur la rive des eaux, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, et détruisant en passant les scarabées et les sauterelles. Accoutumés au respect qu'on leur marquoit en Égypte, ces oiseaux venoient sans crainte au milieu des villes. Strabon rapporte qu'ils remplissoient les rues et les carrefours d'Alexandrie jusqu'à l'importunité et à l'incommodité, consommant, à la vérité, les immondices; mais attaquant aussi ce qu'on mettoit en réserve, et souillant tout de leur fiente; inconvéniens qui pouvoient en effet choquer un Grec délicat et poli, mais que des Égyptiens grossièrement religieux souffroient avec plaisir.

Ces oiseaux posent leur nid sur les palmiers, et le placent dans l'épaisseur des feuilles piquantes, pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats leurs ennemis. Il paroît que la ponte est de quatre œufs; c'est du moins ce que l'on peut inférer de l'explication de la Table Isiaque par Pignorius. Il est dit que l'ibis marque sa

ponte par les mêmes nombres que la lune marque ses temps, *ad lunæ rationem ova fingit;* ce qui ne paroît pouvoir s'entendre autrement qu'en disant, avec le docteur Shaw, que l'ibis fait autant d'œufs qu'il y a de phases de la lune, c'est-à-dire, quatre. Élien, expliquant pourquoi cet oiseau est consacré à la lune, indique la durée de l'incubation, en disant qu'il met autant de jours à faire éclore ses petits[1] que l'astre d'Isis en met à parcourir le cercle de ses phases[2].

Pline et Galien attribuent à l'ibis l'invention du clystère, comme celle de la saignée à l'hippopotame; *et ce ne sont point*, ajoute le premier, *les seules choses*

[1] Plutarque nous assure que le petit ibis, venant de naître, pèse deux drachmes.

[2] Clément Alexandrin, décrivant les repas religieux des Égyptiens, dit qu'entre autres objets on portoit alentour des convives un ibis, cet oiseau, par le blanc et le noir de son plumage, étant l'emblême de la lune obscure et lumineuse; et suivant Plutarque, on trouvoit dans la manière dont le blanc étoit tranché avec le noir dans ce plumage, une figure du croissant de l'astre des nuits.

où l'homme ne fut que le disciple de l'industrie des animaux. Selon Plutarque, l'ibis ne se sert pour cela que d'eau salée ; et M. Perrault, dans sa description anatomique de cet oiseau, prétend avoir remarqué le trou du bec par lequel l'eau peut être lancée.

Nous avons dit que les anciens distinguoient deux espèces d'ibis, l'une blanche et l'autre noire : nous n'avons vu que la blanche, et nous l'avons fait représenter dans nos planches enluminées ; et à l'égard de l'ibis noir, quoique M. Perrault prétende qu'il a été apporté en Europe plus souvent que l'ibis blanc, cependant aucun naturaliste ne l'a vu depuis Belon, et nous n'en savons que ce qu'en a dit cet observateur.

L'IBIS BLANC *.

Cet oiseau est un peu plus grand que le courlis, et l'est un peu moins que la cigogne : sa longueur, de la pointe du bec au bout des ongles, est d'environ trois pieds et demi. Hérodote en donne la description, en disant que cet oiseau a les jambes hautes et nues ; la face et le front également dénués de plumes ; le bec arqué ; les pennes de la queue et des ailes, noires, et le reste du plumage blanc. Nous ajouterons à ces caractères quelques autres traits dont Hérodote n'a pas fait mention. Le bec est arrondi et terminé en pointe mousse ; le cou est d'une grosseur égale dans toute sa longueur, et il n'est pas garni de plumes pendantes comme le cou de la cigogne.

M. Perrault ayant décrit et disséqué un

* Voyez les planches enluminées, n° 389.



L'IBIS BLANC.

J. Pauquet. S.

de ces oiseaux, qui avoit vécu à la ménagerie de Versailles, en fit la comparaison avec la cigogne, et il trouva que celle-ci étoit plus grande, mais que l'ibis avoit à proportion le bec et les pieds plus longs. Dans la cigogne, les pieds n'avoient que quatre parties de la longueur totale de l'oiseau, et dans l'ibis ils en avoient cinq; et il observa la même différence proportionnelle entre leurs becs et leurs cous. Les ailes lui parurent fort grandes; les pennes en étoient noires; et du reste, tout le plumage étoit d'un blanc un peu roussâtre, et n'étoit diversifié que par quelques taches pourprées et rougeâtres sous les ailes. Le haut de la tête, le tour des yeux et le dessous de la gorge, étoient dénués de plumes et couverts d'une peau rouge et ridée. Le bec, à la racine, étoit gros, arrondi; il avoit un pouce et demi de diamètre, et il étoit courbé dans toute sa longueur: il étoit d'un jaune clair à l'origine, et d'un orangé foncé vers l'extrémité. Les côtés de ce bec sont tranchans et assez durs pour couper les serpens, et c'est probablement de cette manière que

cet oiseau les détruit ; car son bec ayant la pointe mousse et comme tronquée, ne les perceroit que difficilement.

Le bas des jambes étoit rouge, et cette partie, à laquelle Belon ne donne pas un pouce de longueur dans sa figure de l'ibis noir, en avoit plus de quatre dans cet ibis blanc ; elle étoit, ainsi que le pied, toute garnie d'écailles hexagones ; les écailles qui recouvrent les doigts étoient coupées en tables ; les ongles étoient pointus, étroits et noirâtres ; des rudimens de membrane bordoient des deux côtés le doigt du milieu, et ne se trouvoient que du côté intérieur dans les deux autres doigts.

Quoique l'ibis ne soit point granivore, son ventricule est une espèce de gésier, dont la membrane interne est rude et ridée. On a vu plus d'une fois ces conformations disparates dans l'organisation des oiseaux ; par exemple, on a remarqué dans le casoar, qui ne mange point de chair, un ventricule membraneux comme celui de l'aigle *.

* Une particularité intéressante de cette descrip-

M. Perrault trouva aux intestins quatre pieds huit pouces de longueur; le cœur étoit médiocre, et non pas excessivement grand, comme l'a prétendu Mérula. La langue, très-courte, cachée au fond du bec, n'étoit qu'un petit cartilage recouvert d'une membrane charnue; ce qui a fait croire à Solin que cet oiseau n'avoit point de langue. Le globe de l'œil étoit petit, n'ayant que six lignes de diamètre. « Cet ibis blanc, dit M. Perrault, et un « autre qu'on nourrissoit encore à la mé- « nagerie de Versailles, et qui avoient « tous deux été apportés d'Égypte, étoient « les seuls oiseaux de cette espèce que l'on

tion concerne la route du chyle dans les intestins des oiseaux. On fit des injections dans la veine mésentérique d'une des cigognes que l'on disséquoit avec l'ibis, et la liqueur passa dans la cavité des intestins; de même ayant rempli de lait une portion de l'intestin, et l'ayant lié par les deux bouts, la liqueur comprimée passa dans la veine mésentérique. Peut-être, ajoute l'anatomiste, cette voie est-elle commune à tout le genre des oiseaux; et comme on ne leur a point trouvé de veine lactée, on peut soupçonner, avec raison, que c'est-là la route du chyle, pour passer des intestins dans le mésentère.

« eût jamais vus en France ». Selon lui, toutes les descriptions des auteurs modernes n'ont été prises que sur celles des anciens. Cette remarque me paroît assez juste : car Belon n'a ni décrit ni même reconnu l'ibis blanc en Égypte ; ce qui ne seroit pas vraisemblable si l'on ne supposoit pas qu'il l'a pris pour une cigogne: mais cet observateur est à son tour le seul des modernes qui nous ait dépeint l'ibis noir.

L'IBIS NOIR.

Cet oiseau, dit Belon, *est un peu moins gros qu'un courlis.* Il est donc moins grand que l'ibis blanc, et il doit être aussi moins haut de jambes : cependant nous avons remarqué que les anciens ont dit les deux ibis semblables en tout, à la couleur près. Celui-ci est entièrement noir, et Belon semble indiquer qu'il a le front et la face en peau nue, en disant que sa tête est faite comme celle d'un *cormoran.* Néanmoins Hérodote, qui paroît avoir voulu rendre ses deux descriptions très-exactes, ne donne point à l'ibis noir ce caractère de la tête et du cou dénués de plumes. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'on a dit des autres caractères et des habitudes de ces deux oiseaux, leur a également été attribué en commun, sans exception ni différence.

LE COURLIS *.

Première espèce.

Les noms composés de sons imitatifs de la voix, du chant, des cris des animaux, sont, pour ainsi dire, les noms de la Nature; ce sont aussi ceux que l'homme a imposés les premiers. Les langues sauvages nous offrent mille exemples de ces noms donnés par instinct, et le goût, qui n'est qu'un instinct plus exquis, les a conservés plus ou moins dans les idiomes

* Voyez les planches enluminées, n° 818.

En latin, *numenius, arquata, falcinellus:* en italien, *arcase, torquato;* en anglois, *curlew, water-curlew;* en allemand, *brach-vogel, wind-vogel, wetter-vogel.* Dans nos provinces, on lui donne différens noms : en Poitou, *turlu* ou *corbigeau;* en Bretagne, *corbichet;* en Picardie, *turlui* ou *courleru;* en Bourgogne, *curlu, turlu;* en basse Normandie, *corlui* (tous noms pris de sa voix, car il se nomme lui-même); en quelques endroits, *bécasse de mer.*



LE COURLIS.

J.Pauquet S.

des peuples policés, et sur-tout dans la langue grecque, plus pittoresque qu'aucune autre, puisqu'elle peint même en dénommant. La courte description qu'Aristote fait du courlis, n'auroit pas suffi sans son nom *elorios*, pour le reconnoître et le distinguer des autres oiseaux. Les noms françois *courlis*, *curlis*, *turlis*, sont des mots imitatifs de sa voix; et, dans d'autres langues, ceux de *curlew*, *caroli*, *tarlino*, etc., s'y rapportent de même: mais les dénominations d'*arquata* et de *falcinellus* sont prises de la courbure de son bec, arqué en forme de faux. Il en est de même du nom *numenius*, dont l'origine est dans le mot *néoménie*, temps du croissant de la lune. Ce nom a été appliqué au courlis, parce que son bec est à peu près en forme de croissant. Les Grecs modernes l'ont appelé *macrimiti* ou long nez, parce qu'il a le bec très-long relativement à la grandeur de son corps. Ce bec est assez grêle, sillonné de rainures, également courbé dans toute sa longueur, et terminé en pointe mousse; il est foible et d'une substance tendre, et ne paroît

propre qu'à tirer les vers de la terre molle. Par ce caractère, les courlis pourroient être placés à la tête de la nombreuse tribu d'oiseaux à long bec effilé, tels que les bécasses, les barges, les chevaliers, etc., qui sont autant oiseaux de marais que de rivage, et qui, n'étant point armés d'un bec propre à saisir ou percer les poissons, sont obligés de s'en tenir aux vers et aux insectes, qu'ils fouillent dans la vase et dans les terres humides et limoneuses.

Le courlis a le cou et les pieds longs; les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane. Il est à peu près de la grosseur d'un chapon. Sa longueur totale est d'environ deux pieds; celle de son bec, de cinq à six pouces; et son envergure, de plus de trois pieds. Tout son plumage est un mélange de gris blanc, à l'exception du ventre et du croupion, qui sont entièrement blancs; le brun est tracé par pinceaux sur toutes les parties supérieures, et chaque plume est frangée de gris blanc ou de roussâtre; les grandes pennes de l'aile sont d'un brun noirâtre;

les plumes du dos ont le lustre de la soie ; celles du cou sont duvetées, et celles de la queue, qui dépasse à peine les ailes pliées, sont, comme les moyennes de l'aile, coupées de blanc et de brun noirâtre. Il y a peu de différence entre le mâle et la femelle, qui est seulement un peu plus petite ; et dès-lors la description particulière que Linnæus a donnée de cette femelle, est superflue.

Quelques naturalistes ont dit que quoique la chair du courlis sente le marais, elle ne laisse pas d'être fort estimée, et mise par quelques uns au premier rang entre les oiseaux d'eau. Le courlis se nourrit de vers de terre, d'insectes, de menus coquillages qu'il ramasse sur les sables et les vases de la mer, ou sur les marais et dans les prairies humides. Il a la langue très-courte et cachée au fond du bec. On lui trouve de petites pierres et quelquefois des graines dans le ventricule, qui est musculeux comme celui des granivores. Au-dessus de ce gésier, l'œsophage s'enfle en manière de poche tapissée de papilles glanduleuses ; il se

trouve deux cœcums de trois ou quatre doigts de longueur dans les intestins.

Ces oiseaux courent très-vîte et volent en troupes *. Ils sont de passage en France, et s'arrêtent à peine dans nos provinces intérieures ; mais ils séjournent dans nos contrées maritimes, comme en Poitou, en Aunis, et en Bretagne le long de la Loire, où ils nichent. On assure qu'en Angleterre ils n'habitent les côtes de la mer qu'en hiver, et qu'en été ils vont nicher dans l'intérieur du pays vers les montagnes. En Allemagne, ils n'arrivent que

* C'est apparemment d'après la vîtesse de sa course que Hesychius donne au courlis le nom de *trochilus*, appliqué d'ailleurs, et avec plus de justesse, à un petit oiseau, qui est le troglodyte. Ce nom de *trochilus* se trouve, à la vérité, donné à un oiseau aquatique dans un passage de Cléarque dans *Athénée* : mais ce qui manifeste l'erreur de Hesychius, c'est que, dans ce même passage, le courlis (*elorios*) est nommé comme différent du *trochilus* ; et ce *trochilus* de Cléarque, habitant les rives des eaux, sera ou le *coureur*, ou quelqu'un de ces petits oiseaux, *guignettes*, *cincles* ou *pluviers à collier*, qui se tiennent sans cesse sur les rivages, et qu'on y voit courir avec célérité.

dans la saison des pluies et par de certains vents ; car les noms qu'on leur donne dans les différens dialectes de la langue allemande, ont tous rapport aux vents, aux pluies ou aux orages. On en voit dans l'automne en Silésie, et ils se portent en été jusqu'à la mer Baltique et au golfe de Bothnie. On les trouve également en Italie et en Grèce, et il paroît que leurs migrations s'étendent au-delà de la mer Méditerranée ; car ils passent à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne. D'ailleurs les voyageurs ont rencontré des courlis dans presque toutes les parties du monde ; et quoique leurs notices se rapportent pour la plupart aux différentes espèces étrangères de cette famille assez nombreuse, néanmoins il paroît que l'espèce d'Europe se retrouve au Sénégal et à Madagascar ; car l'oiseau représenté n° 198 de nos planches enluminées est si semblable à notre courlis, que nous croyons devoir le rapporter à la même espèce. Il ne diffère en effet du courlis d'Europe que par un peu plus de longueur dans le bec, et de netteté dans les

couleurs; différences légères qui ne font tout au plus qu'une variété, qu'on peut attribuer à la seule influence du climat. On rencontre quelquefois des courlis blancs, comme l'on trouve des bécasses blanches, des merles, des moineaux blancs; mais ces variétés, purement individuelles, sont des dégénérations accidentelles qui ne doivent pas être regardées comme des races constantes.



LE CORLIEU ou PETIT COURLIS

J. Pauquet S.

LE CORLIEU*,

OU

PETIT COURLIS.

Seconde espèce.

Le corlieu est moitié moins grand que le courlis, auquel il ressemble par la forme, par le fond des couleurs, et même en leur distribution ; il a aussi le même genre de vie et les mêmes habitudes. Cependant ces deux espèces sont très-distinctes ; elles subsistent dans les mêmes lieux sans se mêler ensemble, et restent à la distance que met entre elles

* Voyez les planches enluminées, n° 842.

En italien, *tarangolo* ou *taraniolo ;* en anglois, *wimbrel ;* en allemand, *regen-vogel, wind-vogel* (noms déja donnés au courlis), et dans quelques cantons, *brach-hun, brach-vogel.*

l'intervalle de grandeur trop considérable pour qu'elles puissent se réunir. L'espèce du corlieu paroît être plus particulièrement attachée à l'Angleterre, où, suivant les auteurs de la *Zoologie britannique*, elle est plus commune que celle du grand courlis. Il paroît, au contraire, qu'elle est fort rare dans nos provinces. Belon ne l'a pas connue, et il y a toute apparence qu'elle n'est pas plus fréquente en Italie qu'en France; car Aldrovande n'en a parlé que confusément d'après Gesner, et il répète le double emploi qu'a fait ce naturaliste, en donnant deux fois parmi les poules d'eau ce petit courlis, sous les dénominations de *phœopus* et de *gallinula*; car l'on reconnoît le corlieu ou petit courlis aux noms de *regen-vogel* et de *tarangolo*, aussi-bien que la plupart des traits de la description qu'il en donne. Willughby s'est apperçu le premier de cette méprise de Gesner, et il a reconnu le même oiseau dans trois notices répétées par cet auteur. Au reste, Gesner s'est encore trompé en rapportant à ce petit courlis les noms de *wind-vogel* et de *wetter-vogel*, qui appar-

tiennent au grand courlis *; et quant à l'oiseau que M. Edwards a donné sous le nom de *petit ibis* (*Glan.* pl. 356), c'est certainement un petit courlis, mais dont le plumage étoit, comme l'observe ce naturaliste lui-même, dans un état de mue, et dont la description ne pourroit par conséquent établir distinctement l'espèce de cet oiseau.

* L'oiseau nommé *toréa* aux îles de la Société, et qui est appelé dans le Voyage de Cook *petit corlieu*, ne paroît pas être de la famille des courlis. Il est dit que le *toréa* se trouve *autour des vaisseaux;* et nous ne savons pas qu'aucun courlis s'avance en mer ni quitte le rivage.

LE COURLIS VERD *,

OU

COURLIS D'ITALIE.

Troisième espèce.

CET oiseau est connu sous le nom de *courlis d'Italie ;* mais on peut aussi le désigner par sa couleur. Il est plus grand que ne le dit M. Brisson, et qu'il n'est représenté dans nos planches enluminées ; car Aldrovande assure qu'il approche de la taille du héron, dont quelquefois même les Italiens lui donnent le nom. Celui de *falcinello,* que ce naturaliste et Gesner paroissent lui appliquer exclusivement, peut convenir aussi bien à tous les autres courlis, qui ont également le bec courbé en forme de faux. Celui-ci a la tête, le cou,

* Voyez les planches enluminées, n° 819, sous le nom de *courlis d'Italie.*

le devant du corps et les côtés du dos, d'un beau marron foncé; le dessus du dos, des ailes et de la queue, d'un verd bronzé ou doré, suivant les reflets de lumière; le bec est noirâtre, ainsi que les pieds et la partie nue de la jambe. Gesner n'a décrit qu'un oiseau jeune qui n'avoit encore ni sa taille ni ses couleurs. Ce courlis, commun en Italie, se trouve aussi en Allemagne *; et le courlis du Danube de Marsigli, cité par M. Brisson, n'est, selon toute apparence, qu'une variété dans cette espèce.

* Il y porte, suivant Gesner, les noms de *weltscher vogel, sichler, sagiser.*

LE COURLIS BRUN.

Quatrième espèce.

M. Sonnerat a trouvé ce courlis aux Philippines, dans l'île de Luçon. Il est de la taille du grand courlis d'Europe ; tout son plumage est d'un brun roux ; ses yeux sont entourés d'une peau verdâtre ; l'iris est d'un rouge de feu ; son bec est verdâtre, et ses pieds sont d'un rouge de laque.

LE COURLIS TACHETÉ.

Cinquième espèce.

Ce courlis, qui se trouve aussi à l'île de Luçon, auroit, comme le précédent, beaucoup de rapport avec notre grand courlis, s'il n'étoit pas d'un tiers plus petit : il diffère encore en ce qu'il a le sommet de la tête noir, et les couleurs différemment distribuées; elles sont jetées sur le dos par mouchetures au bord des plumes, et sur le ventre, par ondes ou hachures transversales.

LE COURLIS A TÊTE NUE *.

Sixième espèce.

L'ESPÈCE de ce courlis est nouvelle et très-singulière : sa tête entière est nue, et le sommet en est relevé par une sorte de bourrelet, couché et roulé en arrière de cinq lignes d'épaisseur, et recouvert d'une peau très-rouge, très-mince, et sous laquelle on sent immédiatement la protubérance osseuse qui forme le bourrelet; le bec est du même rouge que ce couronnement de la tête; le haut du cou et le devant de la gorge sont aussi dénués de plumes, et la peau est sans doute vermeille dans l'oiseau vivant; mais nous ne l'avons vue que livide sur l'individu mort que nous décrivons, et qui nous a été apporté du cap de Bonne-Espérance par M. de la Ferté. Il a toute la forme du

* Voyez les planches enluminées, n° 867.

courlis d'Europe ; sa taille est seulement plus forte et plus épaisse. Son plumage, sur un fond noir, offre, dans les pennes de l'aile, des reflets de verd et de pourpre changeans ; les petites couvertures sont d'un violet pourpré assez fort de teinte, mais plus léger sur le dos, le cou et le dessous du corps ; les pieds et la partie nue de la jambe, sur la longueur d'un pouce, sont rouges comme le bec, qui est long de quatre pouces neuf lignes. Ce courlis, mesuré de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, a deux pieds un pouce, et un pied et demi de hauteur dans son attitude naturelle.

LE COURLIS HUPPÉ *.

Septième espèce.

La huppe distingue ce courlis de tous les autres, qui généralement ont la tête plus ou moins lisse ou recouverte de petites plumes fort courtes : celui-ci, au contraire, porte une belle touffe de longues plumes, partie blanches et partie vertes, qui se jettent en arrière en panache ; le devant de la tête et le tour du haut du cou sont verds ; le reste du cou, le dos et le devant du corps, sont d'un beau roux marron ; les ailes sont blanches ; le bec et les pieds sont jaunâtres. Un large espace de peau nue environne les yeux ; le cou, bien garni de plumes, paroît moins long et moins grêle que dans les autres courlis. Ce bel oiseau

* Voyez les planches enluminées, nº 841.

huppé se trouve à Madagascar. Les sept espèces de courlis que nous venons de décrire, appartiennent toutes à l'ancien continent, et nous en connoissons aussi huit autres dans le nouveau.

COURLIS DU NOUVEAU CONTINENT.

LE COURLIS ROUGE *.

Première espèce.

Les terres basses et les plages de vase qui avoisinent les mers et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, sont peuplées de plusieurs espèces de courlis. La plus belle de ces espèces et la plus commune à la Guiane, est celle du courlis rouge : tout son plumage est écarlate, à l'exception de la pointe des premières pennes de l'aile, qui est noire; les pieds,

* Voyez les planches enluminées, n° 81, ce courlis adulte; n° 80, le même à l'âge de deux ans.

la partie nue des jambes et le bec sont rouges ou rougeâtres*, ainsi que la peau nue qui couvre le devant de la tête, depuis l'origine du bec jusqu'au-delà des yeux. Ce courlis est aussi grand, mais un peu moins gros que le courlis d'Europe; ses jambes sont plus hautes, et son bec, plus long, est aussi plus robuste et beaucoup plus épais vers la tête. Le plumage de la femelle est d'un rouge moins vif que celui du mâle; mais l'un et l'autre ne prennent qu'avec l'âge cette belle couleur. Leurs petits naissent couverts d'un duvet noirâtre; ils deviennent ensuite cendrés, puis blancs lorsqu'ils commencent à voler, et ce n'est que dans la seconde ou la troisième année que ce beau rouge paroît par nuances successives, et prend plus d'éclat à mesure qu'ils avancent en âge.

Ces oiseaux se tiennent en troupes, soit en volant, soit en se posant sur les arbres, où, par leur nombre et leur couleur de feu, ils offrent le plus beau coup d'œil.

* Cette couleur du bec peut varier : Marcgrave le dit blanc cendré; Clusius, jaune d'ocre.

Leur vol est soutenu et même assez rapide ; mais ils ne se mettent en mouvement que le matin et le soir : par la chaleur du jour, ils entrent dans les criques et s'y tiennent au frais sous les palétuviers, jusque vers les trois ou quatre heures, qu'ils retournent sur les vases, d'où ils reviennent aux criques pour passer la nuit. On ne voit guère un de ces courlis seul ; ou si quelqu'un s'est détaché de la troupe, il ne tarde pas à la rejoindre : mais ces attroupemens sont distingués par âges, et les vieux tiennent assez constamment leurs bandes séparées de celles des jeunes. Les couvées commencent en janvier, et finissent en mai. Ils déposent leurs œufs sur les grandes herbes qui croissent sous les palétuviers, ou dans les broussailles sur quelques bûchettes rassemblées, et ces œufs sont verdâtres. On prend aisément les petits à la main, lors même que la mère les conduit à terre pour chercher les insectes et les petits crabes dont ils font leur première nourriture ; ils ne sont point farouches et s'habituent aisément à vivre à la maison. « J'en ai élevé un, dit

« M. de la Borde, que j'ai gardé pendant
« plus de deux ans. Il prenoit de ma main
« ses alimens avec beaucoup de familia-
« rité, et ne manquoit jamais l'heure du
« déjeûner ni du dîner. Il mangeoit du
« pain, de la viande crue, cuite ou salée,
« du poisson; tout l'accommodoit : il
« donnoit cependant la préférence aux
« entrailles de poissons et de volailles,
« et, pour les recueillir, il avoit soin de
« faire souvent un tour à la cuisine; hors
« de là, il étoit continuellement occupé
« autour de la maison à chercher des
« vers de terre, ou, dans un jardin, à
« suivre le labour du nègre jardinier. Le
« soir, il se retiroit de lui-même dans un
« poulailler où couchoient une centaine
« de volailles. Il se juchoit sur la plus
« haute barre, chassoit à grands coups
« de bec toutes les poules qui vouloient
« s'y placer, et s'amusoit souvent pen-
« dant la nuit à les inquiéter. Il s'éveilloit
« du grand matin, et commençoit par
« faire trois ou quatre tours au vol autour
« de la maison; quelquefois il alloit jus-
« qu'au bord de la mer, mais sans s'y

« arrêter. Je ne lui ai entendu d'autre cri « qu'un petit croassement qui paroissoit « une expression de peur à la vue d'un « chien ou d'un autre animal. Il avoit « pour les chats beaucoup d'antipathie « sans les craindre ; il fondoit sur eux « avec intrépidité et à grands coups de « bec. Il a fini par être tué tout près de la « maison, sur une mare, par un chasseur « qui le prit pour un courlis sauvage. »

Ce récit de M. de la Borde s'accorde assez avec le témoignage de Laet, qui ajoute qu'on a vu quelques uns de ces oiseaux s'unir et produire en domesticité. Nous présumons donc qu'il seroit aussi facile qu'agréable d'élever et de multiplier cette belle espèce, qui feroit l'ornement des basses-cours *, et peut-être ajouteroit aux délices de la table ; car la chair de cet oiseau, déja bonne à manger, pourroit encore se perfectionner, et perdre, avec une nourriture nouvelle, le

* En même temps que nous écrivons ceci, il y a un courlis rouge vivant à la ménagerie de S. A. S. monseigneur le prince de Condé, à Chantilly.

petit goût de marais qu'on lui trouve *, outre que, s'accommodant de toutes sortes d'alimens et de tous les débris de la cuisine, il ne coûteroit rien à nourrir. Au reste, nous ignorons si, comme le dit Marcgrave, ce courlis trempe dans l'eau tout ce qu'on lui donne avant de le manger.

Dans l'état sauvage, ces oiseaux vivent de petits poissons, de coquillages, d'insectes, qu'ils recueillent sur la vase quand la marée se retire. Jamais ils ne s'écartent beaucoup des côtes de la mer, ni ne se portent sur les fleuves loin de leur embouchure; ils ne font qu'aller et venir dans le même canton où on les voit toute l'année. L'espèce en est néanmoins répandue dans la plupart des contrées les plus chaudes de l'Amérique; on les trouve également aux embouchures de Rio-Janéiro, du Maragnon, etc., aux

* On le mange en ragoûts et on en fait d'assez bons civets; mais il faut auparavant le rôtir à moitié pour lui enlever une partie de son huile, qui a un goût de marée. (*Note donnée par un colon de Cayenne.*)

îles de Bahama et aux Antilles. Les Indiens du Bresil, qui aiment à se parer de leurs belles plumes, donnent à ces courlis le nom de *guarà ;* celui de *flammant* qu'on leur a donné à Cayenne, se rapporte au beau rouge de flamme de leur plumage, et c'est mal-à-propos que, dans cette colonie, l'on applique ce nom de *flammant* indifféremment à tous les courlis. C'est aussi sans fondement que le voyageur Cauche rapporte au courlis rouge du Bresil son courlis violet de Madagascar, à moins qu'il n'ait entendu faire seulement comparaison de figure entre ces deux oiseaux ; car la couleur violette qu'il attribue au sien, est bien différente du brillant écarlate de notre courlis rouge. Tout ce que nous pouvons inférer de sa notice, c'est qu'il se trouve à Madagascar une espèce de courlis à plumage violet, qu'aucune autre relation ne nous fait d'ailleurs connoître.

LE COURLIS BLANC *.

Seconde espèce.

On pourroit prendre ce courlis pour le courlis rouge portant encore sa première couleur ; mais Catesby, qui a connu l'un et l'autre, donne celui-ci comme étant d'espèce différente. Il est en effet un peu plus grand que le courlis rouge ; il a les pieds, le bec, le tour des yeux et le devant de la tête, d'un rouge pâle ; tout le plumage blanc, à l'exception des quatre premières pennes de l'aile, qui sont d'un verd obscur à leur extrémité. Ces oiseaux arrivent à la Caroline en grand nombre vers le milieu de septembre, qui est la saison des pluies : ils fréquentent les terres basses et marécageuses ; ils y demeurent environ six semaines, et disparoissent ensuite jusqu'à l'année suivante. Appa-

* Voyez les planches enluminées, n° 915.

remment ils se retirent vers le sud pour nicher dans un climat plus chaud. Catesby dit avoir trouvé des grappes d'œufs dans plusieurs femelles, peu de temps avant leur départ de la Caroline. Elles ne diffèrent pas des mâles par les couleurs, et tous deux ont la chair et la graisse jaunes comme du safran.

LE COURLIS BRUN A FRONT ROUGE.

Troisième espèce.

Ces courlis bruns arrivent à la Caroline avec les courlis blancs de l'espèce précédente, et mêlés dans leurs bandes. Ils sont de même grandeur, mais en plus petit nombre, *y ayant bien*, dit Catesby, *vingt courlis blancs pour un brun*. Ceux-ci sont en effet tout bruns sur le dos, les ailes et la queue, et sont d'un gris brun sur la tête et le cou, et tout blancs sur le croupion et le ventre; ils ont le devant de la tête dégarni de plumes, et couvert d'une peau d'un rouge pâle; le bec et les pieds sont de cette même couleur. Ils ont, comme les courlis blancs, la chair et la graisse jaunes. Ces deux espèces d'oiseaux arrivent et repartent ensemble; ils passent en hiver de la Caroline à des contrées plus méridionales, comme à la Guiane, où ils sont nommés *flammans gris*.

LE COURLIS DES BOIS *.

Quatrième espèce.

Cet oiseau, que les colons de Cayenne ont appelé *flammant des bois*, vit en effet dans les forêts le long des ruisseaux et des rivières, et il se tient loin des côtes de la mer, que les autres courlis ne quittent guère; il a aussi des mœurs différentes, et ne va point en troupes, mais seulement accompagné de sa femelle. Il se pose pour pêcher sur les bois qui flottent dans l'eau. Il n'est pas plus grand que le courlis verd d'Europe; mais son cri est beaucoup plus fort. Tout son plumage porte une teinte de verd très-foncé, sur un fond brun sombre, qui de loin paroît noir, et qui de près offre de riches reflets bleuâtres ou verdâtres; les ailes et le haut du cou ont la couleur et l'éclat de

* Voyez les planches enluminées, n° 820.

l'acier poli; on voit des reflets bronzés sur le dos, et d'un lustre pourpré sur le ventre et le bas du cou; les joues sont dénuées de plumes. M. Brisson n'a pas fait mention de cette espèce, quoique Barrère l'ait indiquée deux fois sous les noms d'*arquata viridis sylvatica* et de *flammant de bois.*

LE GOUARONA.

Cinquième espèce.

Guara est, comme nous l'avons vu, le nom de *courlis rouge* chez les Brasiliens : ils nomment *guarana* ou *gouarona* celui-ci, dont le plumage est d'un brun marron, avec des reflets verds au croupion, aux épaules et au côté extérieur des pennes de l'aile ; la tête et le cou sont variés de petites lignes longitudinales blanchâtres, sur un fond brun. Cet oiseau a deux pieds de longueur, du bec aux ongles *; il a beaucoup de rapports avec le courlis verd d'Europe, et paroît être le représentant de cette espèce en Amérique. Sa chair est assez bonne, au rapport de Marcgrave, qui dit en avoir mangé souvent. On le trouve à la Guiane aussi-bien qu'au Bresil.

* Marcgrave dit qu'il est *magnitudine iacu :* or l'yacou est à peine aussi gros qu'une poule ordinaire, taille qui convient tout-à-fait à un courlis.

L'ACALOT.

Sixième espèce.

Nous abrégeons ainsi le nom d'*accacalotl* que porte ce courlis au Mexique, où il est indigène. Il a, comme la plupart des autres, le front dénué de plumes et couvert d'une peau rougeâtre; son bec est bleu; le cou et le derrière de la tête sont revêtus de plumes brunes, mêlées de blanc et de verd; ses ailes brillent de reflets verds et pourpres, et c'est apparemment d'après ces caractères que M. Brisson a cru devoir l'appeler *courlis varié*: mais il est aisé de voir par le nom de *corbeau aquatique* que lui donnent Fernandès et Nieremberg, que ces couleurs portent sur un fond sombre et approchant du noir. M. Adanson, en observant que cet oiseau diffère du courlis d'Europe en ce qu'il a le front chauve, l'assimile par ce

trait à l'ibis, au *guara*, au *curicaca*, dont il forme un genre particulier : mais le caractère par lequel il sépare ces oiseaux des courlis, savoir, la nudité du devant de la tête, ne nous paroît pas suffisant, vu qu'en tout le reste la forme de ces oiseaux est semblable, et que cette différence elle-même se nuance entre eux par degrés ; en sorte qu'il y a des espèces, comme celle du courlis verd, qui n'ont que le tour des yeux nud, tandis que d'autres, comme celui-ci, ont une grande partie du front nue. Nous avons cru devoir séparer le *curicaca* du courlis, à cause de sa grandeur et de quelques autres différences essentielles, particulièrement de celle de la forme du bec. Du reste, nous ne voyons pas ce qui a pu engager ce savant naturaliste à placer ces oiseaux dans la famille des *vanneaux*.

LE MATUITUI DES RIVAGES.

Septième espèce.

Si cet oiseau nous étoit mieux connu, nous le séparerions peut-être, comme le *curicaca*, de la famille des courlis, vu que Marcgrave et Pison le disent semblable en petit au curicaca, lequel s'éloigne du courlis par le caractère du bec autant que par la taille; mais avant de savoir si ce caractère du bec convient également au matuitui, nous ne pouvons que l'indiquer ici, en observant néanmoins que le nom de *petit courlis* que lui donne M. Brisson, paroît mal appliqué, puisque cet oiseau est à peu près de la grosseur d'une poule, c'est-à-dire, de la première grandeur dans le genre des courlis. Au reste, ce matuiti des rivages est différent d'un autre petit matuiti dont parle ailleurs Marcgrave, qui n'est guère plus gros qu'une alouette, et qui paroît être un petit pluvier à collier.

LE GRAND COURLIS DE CAYENNE *.

Huitième espèce.

Il est plus gros que le courlis d'Europe, et il nous a paru le plus grand des courlis. Il a tout le manteau, les grandes pennes de l'aile et le devant du corps, d'un brun ondé de gris et lustré de verd; le cou est blanc roussâtre, et les grandes couvertures de l'aile sont blanches. Cette description suffit pour le distinguer de tous les autres courlis.

* Voyez les planches enluminées, n° 976, sous la dénomination de *courlis à cou blanc de Cayenne.*



LE VANNEAU.

J Pauquet S.

LE VANNEAU[1].

Première espèce.

Le vanneau paroît avoir tiré son nom, dans notre langue et en latin moderne, du bruit que font ses ailes en volant, qui est assez semblable au bruit d'un van qu'on agite pour purger le blé. Son nom anglois *lapwing* a le même rapport au battement fréquent et bruyant de ses ailes. Les Grecs, outre les noms d'*aex* et d'*aega* [2] relatifs à son cri, lui avoient donné celui de *paon sauvage* (ταὼς ἄγριος), à cause de son aigrette et de ses jolies

[1] Voyez les planches enluminées, n° 242.

En latin moderne, *capella, vanellus;* en italien, *paonzello, pavonzino;* en allemand, *kywit,* et vulgairement *himmel-geisz* (chèvre volante, chèvre du ciel); en anglois, *lapwing* et *bastard plover;* en plusieurs de nos provinces, *dix-huit, pivite, kivite.*

[2] *Aex* en grec signifie *chèvre,* et semble avoir rapport au bêlement ou chévrotement auquel on peut comparer la voix du vanneau, d'où viennent

couleurs. Cependant cette aigrette du vanneau est bien différente de celle du paon ; elle ne consiste qu'en quelques longs brins effilés très-déliés , et les couleurs de son corps, dont le dessous est blanc, n'offrent, sur un fond assez sombre, leurs reflets brillans et dorés qu'à l'œil qui les recherche de près. On a aussi donné au vanneau le nom de *dix-huit*, parce que ces deux syllabes, prononcées foiblement, expriment assez bien son cri, que, dans plusieurs langues, on a cherché à rendre également par des sons imitatifs *. Il donne en par-

aussi les noms de *capra , capella cœlestis,* que lui donnent divers auteurs.

Aristote nomme l'*aex* avec le *penelops* et le *vulpanser,* oiseaux du genre des canards et palmipèdes : on croiroit donc légitimement l'oiseau *aex* de cette classe, si Belon n'assuroit positivement avoir retrouvé ce même nom d'*aex*, donné encore aujourd'hui au vanneau dans la Grèce.

* *Gyfytz , giwitz , kiwitz , czieik , etc.*, tous noms qui, suivant les dialectes, se prononcent avec le même accent. En suivant cette analogie, on ne peut guère douter que l'oiseau nommé *bigitz* dans Tragus, qui le compte au nombre de ceux qu'on mange en Allemagne, ne soit encore le vanneau.

tant un ou deux coups de voix, et se fait aussi entendre par reprises dans son vol, même durant la nuit. Il a les ailes très-fortes, et il s'en sert beaucoup, vole long-temps de suite et s'élève très-haut. Posé à terre, il s'élance, bondit, et parcourt le terrain par petits vols coupés.

Cet oiseau est fort gai ; il est sans cesse en mouvement, folâtre et se joue de mille façons en l'air : il s'y tient par instans dans toutes les situations, même le ventre en haut ou sur le côté, et les ailes dirigées perpendiculairement, et aucun oiseau ne caracole et ne voltige plus lestement.

Les vanneaux arrivent dans nos prairies en grandes troupes au commencement de mars, ou même dès la fin de février, après le dernier dégel, et par le vent de sud. On les voit alors se jeter dans les blés verds, et couvrir le matin les prairies marécageuses pour y chercher les vers, qu'ils font sortir de terre par une singulière adresse. Le vanneau qui rencontre un de ces petits tas de terre en boulettes ou chapelets que le ver a rejetés en se vidant,

le débarrasse d'abord légèrement, et, ayant mis le trou à découvert, il frappe à côté la terre de son pied, et reste l'œil attentif et le corps immobile : cette légère commotion suffit pour faire sortir le ver, qui, dès qu'il se montre, est enlevé d'un coup de bec. Le soir venu, ces oiseaux ont un autre manége ; ils courent dans l'herbe, et sentent sous leurs pieds les vers qui sortent à la fraîcheur : ils en font ainsi une ample pâture, et vont ensuite se laver le bec et les pieds dans les petites mares ou dans les ruisseaux.

Ces oiseaux se laissent difficilement approcher, et semblent distinguer de très-loin le chasseur. On peut les joindre de plus près lorsqu'il fait un grand vent ; car alors ils ont peine à prendre leur essor. Quand ils sont attroupés et prêts à s'élever ensemble, tous agitent leurs ailes par un mouvement égal ; et comme elles sont doublées de blanc et qu'ils sont fort près les uns des autres, le terrain couvert par leur multitude, et que l'on voyoit noir, paroît blanc tout d'un coup. Mais cette grande société que forment les vanneaux

à leur arrivée, tend à se rompre dès que les premières chaleurs du printemps se font sentir, et deux à trois jours suffisent pour les séparer. Le signal est donné par des combats que les mâles se livrent entre eux; les femelles semblent fuir, et sortent les premières du milieu de la troupe, comme si ces querelles ne les intéressoient pas, mais en effet pour attirer après elles ces combattans, et leur faire contracter une société plus intime et plus douce, dans laquelle chaque couple sait se suffire durant les trois mois que durent les amours et le soin de la nichée.

La ponte se fait en avril; elle est de trois ou quatre œufs oblongs, d'un verd sombre, fort tachetés de noir. La femelle les dépose dans les marais, sur les petites buttes ou mottes de terre élevées au-dessus du niveau du terrain; précaution qu'elle semble prendre pour les mettre à l'abri de la crue des eaux, mais qui néanmoins lui ôte les moyens de cacher son nid, et le laisse entièrement à découvert. Pour en former l'emplacement, elle se contente de tondre à fleur de terre un

petit rond dans l'herbe, qui bientôt se flétrit alentour par la chaleur de la couveuse. Si on trouve l'herbe fraîche, on juge que les œufs n'ont point encore été couvés. On dit ces œufs bons à manger, et dans plusieurs provinces on les ramasse à milliers pour les porter dans les marchés. Mais n'est-ce point offenser, appauvrir la Nature, que de détruire ainsi ses tendres germes dans les espèces que nous ne pouvons d'ailleurs multiplier? Les œufs de poule et des autres oiseaux domestiques sont à nous par les soins que nous prenons pour leur multiplication; mais ceux des oiseaux libres n'appartiennent qu'à la mère commune de tous les êtres.

Le temps de l'incubation du vanneau, comme de la plupart des autres oiseaux, est de vingt jours. La femelle couve assidument; si quelque objet inquiétant la force à se lever de son nid, elle piette un certain espace en se traînant dans l'herbe, et ne s'envole que lorsqu'elle se trouve assez éloignée de ses œufs pour que son départ n'en indique pas la place. Les vieilles femelles à qui on a enlevé

leurs œufs, ne s'exposent plus à nicher à découvert dans les marais ; elles se retirent dans les blés qui montent en tuyau, et y font plus tranquillement une seconde ponte : les jeunes, moins expérimentées, s'exposent, après une première perte, à une seconde, et font quelquefois jusqu'à trois pontes successives dans les mêmes lieux ; mais les dernières ne sont plus que de deux œufs, ou même d'un seul.

Les petits vanneaux, deux ou trois jours après leur naissance, courent dans l'herbe et suivent leurs père et mère ; ceux-ci, à force de sollicitude, trahissent souvent leur petite famille, et la décèlent en passant et repassant sur la tête du chasseur avec des cris inquiets, qui redoublent à mesure qu'on approche de l'endroit où les petits se sont tapis à terre au premier signe d'alarme. Se sentant pressés, ils partent en courant, et il est difficile de les prendre sans chiens ; car ils sont aussi alertes que les perdreaux. Ils sont alors couverts d'un duvet noirâtre, voilé sous de longs poils blancs ; mais, dès le mois de juillet, ils entrent

dans la mue, qui donne à leur plumage ses belles couleurs.

Dès-lors la grande société commence à se renouer; tous les vanneaux d'un marais, jeunes et vieux, se rassemblent; ils se joignent aux bandes des marais voisins, et forment en peu de jours des troupes de cinq ou six cents. On les voit planer dans l'air ou errer dans les prairies, et se répandre après les pluies dans les terres labourées.

Ces oiseaux passent pour inconstans; et en effet ils ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton: mais cette inconstance est fondée sur un besoin réel; un canton épuisé de vers en un jour, le lendemain la troupe est forcée de se transporter ailleurs. Au mois d'octobre, les vanneaux sont très-gras; c'est le temps où ils trouvent la plus ample pâture, parce que, dans cette saison humide, les vers sortent de terre à milliers: mais les vents froids qui soufflent vers la fin de ce mois, en les faisant rentrer en terre, obligent les vanneaux de s'éloigner; c'est même la cause de la

disparition de tous les oiseaux vermivores ou mangeurs de vers, et de leur départ de nos contrées, ainsi que de toutes celles du Nord aux approches du froid; ils vont chercher leur nourriture dans le Midi, où commence alors la saison des pluies : mais, par une semblable nécessité, ils sont forcés de quitter au printemps ces terres du Midi, l'excès de la chaleur et de la sécheresse y causant en été le même effet que l'excès du froid de nos hivers, par rapport à la disparition des vers, qui ne se montrent à la surface de la terre que lorsqu'elle est en même temps humide et tempérée *.

* M. Baillon, à qui nous sommes redevables des meilleurs détails de cette histoire du vanneau, nous confirme dans cette idée, sur la cause du retour des oiseaux du midi au nord, par une observation qu'il a faite lui-même aux Antilles : « La terre, « dit-il, est durant six mois de l'année d'une dureté « comme d'une sécheresse extrême aux Antilles; « elle ne reçoit pas dans tout ce temps une seule « goutte d'eau; j'y ai vu dans les vallées des gerçures « de quatre pouces de largeur et de plusieurs pieds de « profondeur; il est impossible qu'aucun ver séjourne

Et cet ordre du départ et du retour des oiseaux qui vivent de vers, est le même dans tout notre hémisphère ; nous en avons une preuve particulière pour l'espèce du vanneau : au Kamtschatka, le mois d'octobre s'appelle *le mois des vanneaux ;* et c'est alors le temps de leur départ de cette contrée comme des nôtres.

Belon dit que le vanneau est *connu en toute terre.* Effectivement l'espèce en est très-répandue. Nous venons de dire que ces oiseaux se sont portés jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie; on les trouve également dans les contrées intérieures de cette vaste région, et on en voit par

« alors à la superficie : aussi pendant ce temps de « sécheresse on n'apperçoit dans ces îles aucun « oiseau vermivore ; mais dès les premiers jours « de la saison des pluies, on voit ces oiseaux arriver « par essaims, que j'ai jugé venir des terres basses « et noyées des côtes orientales de la Floride, des « îles Caïques, des îles Turques, et d'une foule « d'autres îlots inhabités, situés au nord et au « nord-ouest des Antilles. Tous ces lieux humides « sont le berceau des oiseaux d'eau de ces îles, et « peut-être d'une partie du grand continent de l'A- « mérique. »

toute l'Europe. A la fin de l'hiver, ils paroissent à milliers dans nos provinces de Brie et de Champagne ; on en fait des chasses abondantes ; il s'en prend des volées au filet à miroir. On le tend pour cela dans une prairie ; on place entre les nappes quelques vanneaux empaillés, et un ou deux de ces oiseaux vivans pour servir d'appelans, ou bien l'oiseleur, caché dans sa loge, imite leur cri de réclame avec un appeau de fine écorce : à ce cri perfide, la troupe entière s'abat et donne dans les filets. Olina place dans le courant de novembre les grandes captures de vanneaux, et il paroît à sa narration qu'on voit ces oiseaux attroupés tout l'hiver en Italie.

Le vanneau est un gibier assez estimé ; cependant ceux qui ont tiré la ligne délicate de l'abstinence pieuse, l'ont, comme par faveur, admis parmi les mets de la mortification. Le vanneau a le ventricule très-musculeux, doublé d'une membrane sans adhérence, recouvert par le foie, et contenant pour l'ordinaire quelques petits cailloux ; le tube intestinal est d'en-

viron deux pieds de longueur ; il y a deux cœcums dirigés en avant, chacun de plus de deux pouces de long ; une vésicule du fiel adhérente au foie et au duodenum ; le foie est grand et coupé en deux lobes ; l'œsophage, long d'environ six pouces, est dilaté en poche avant son insertion ; le palais est hérissé de petites pointes charnues qui se couchent en arrière ; la langue, étroite, arrondie par le bout, a dix lignes de long. Willughby observe que les oreilles sont placées dans le vanneau plus bas que dans les autres oiseaux.

Il n'y a pas de différence de grandeur entre le mâle et la femelle ; mais il y en a quelques unes dans les couleurs du plumage, quoiqu'Aldrovande dise n'y en avoir point remarqué : ces différences reviennent, en général, à ce que les couleurs de la femelle sont plus foibles, et que les parties noires sont mélangées de gris ; sa huppe est aussi plus petite que celle du mâle, dont la tête paroît être un peu plus grosse et plus arrondie. La plume de ces oiseaux est épaisse, et son duvet

bien fourni; ce duvet est noir près du corps; le dessous et le bord des ailes, vers l'épaule, sont blancs, ainsi que le ventre, les deux plumes extérieures de la queue, et la première moitié des autres; il y a un point blanc de chaque côté du bec, et un trait de même couleur sur l'œil en façon de sourcil. Tout le reste du plumage est d'un fond noir, mais enrichi de beaux reflets d'un luisant métallique, changeant en verd et en rouge doré, particulièrement sur la tête et les ailes. Le noir sur la gorge et le devant du cou est mêlé de blanc par taches : mais ce noir forme seul sur la poitrine un large plastron arrondi; il est, ainsi que le noir des pennes de l'aile, lustré de verd bronzé. Les couvertures de la queue sont rousses. Mais comme il se trouve assez fréquemment de la diversité dans le plumage d'un individu à un autre, un plus grand détail dans la description deviendroit superflu : nous observerons seulement que la huppe n'est point implantée sur le front, mais à l'occiput, ce qui lui donne plus de grace; elle est composée de cinq

ou six brins délicats, effilés, d'un beau noir, dont les deux supérieurs couvrent les autres, et sont beaucoup plus longs. Le bec noir, assez petit et court, n'ayant pas plus de douze ou treize lignes, est renflé vers le bout; les pieds sont hauts et minces et d'un rouge brun, ainsi que le bas des jambes, qui est dénué de plumes sur sept ou huit lignes de hauteur; le doigt extérieur et celui du milieu sont joints à l'origine par une petite membrane; celui de derrière est très-court, et ne pose point à terre; la queue ne dépasse pas l'aile pliée. La longueur totale de l'oiseau est de onze ou douze pouces, et sa grosseur approche de celle du pigeon commun.

On peut garder les vanneaux en domesticité; il faut, dit Olina, les nourrir de cœur de bœuf dépecé en filets. Quelquefois on en met dans les jardins, où ils servent à détruire les insectes; ils y restent volontiers, et ne cherchent point à s'enfuir. Mais, comme le remarque Klein, cette facilité qu'on trouve à captiver cet oiseau, vient plutôt de stupidité que

de sensibilité; et d'après le maintien et la physionomie de ces oiseaux, tant vanneaux que pluviers, cet observateur prétend qu'on peut prononcer qu'ils n'ont qu'un instinct fort obtus.

Gesner parle de vanneaux blancs et de vanneaux bruns tachetés et sans aigrette; mais il n'en dit pas assez pour faire juger si les premiers ne sont pas simplement des variétés accidentelles. Il nous paroît se tromper sur les seconds, et prendre le pluvier pour le vanneau : il semble s'en douter lui-même; car il avoue ailleurs qu'il connoissoit peu le pluvier, qui est très-rare en Suisse, et n'y paroît presque jamais, tandis que les vanneaux y viennent en très-grand nombre : il y a même une espèce à laquelle on a donné le nom de *vanneau suisse*.

LE VANNEAU SUISSE [1].

Seconde espèce.

Ce vanneau est à peu près de la taille du vanneau commun; il a tout le dessus du corps varié transversalement d'ondes de blanc et de brun; le devant du corps est noir ou noirâtre; le ventre est blanc; les grandes pennes de l'aile sont noires, et la queue est traversée de bandes comme le dos. La dénomination de *vanneau suisse* pourroit donc venir de cet habillement mi-parti. Cette étymologie est peut-être aussi plausible que celle de *vanneau de Suisse;* car cet oiseau ne se trouve point exclusivement en Suisse [2], et paroît dans nos contrées: mais il est vrai qu'il y est beaucoup plus rare que

[1] Voyez les planches enluminées, n° 853.

[2] Il y a même une raison très-légitime de douter que cet oiseau s'y trouve absolument; c'est que Gesner, cet observateur si savant, n'en fait aucune mention, et qu'il n'auroit certainement pas manqué de connoître un oiseau de son pays.

l'autre, et qu'on ne l'y voit jamais en troupes nombreuses.

M. Brisson fait de l'oiseau *ginochiella* d'Aldrovande une troisième espèce sous la dénomination de *grand vanneau*, qui convient bien peu au *ginochiella*, puisque dans la figure qu'en donne Aldrovande, et qu'il dit de grandeur naturelle, cet oiseau est représenté moins grand que le vanneau commun. Au reste, il est très-difficile de prononcer sur la réalité d'une espèce à la vue d'une figure imparfaite, d'autant que si les pieds et le bec ne sont pas mal représentés, cet oiseau n'est point un vanneau. On pourroit y rapporter plutôt le grand pluvier ou courlis de terre, dont nous parlerons à la suite de l'article des pluviers, si la différence de la taille ne s'y opposoit pas encore. Aldrovande, dans la courte notice qu'il a jointe à sa figure, dit que le bec a la pointe aiguë; ce qui ne caractérise pas plus un pluvier qu'un vanneau. Ainsi, sans établir l'espèce de cet oiseau, nous nous contenterons d'en avoir placé ici la notice, à laquelle, depuis Aldrovande, personne n'a rien ajouté.

LE VANNEAU ARMÉ DU SÉNÉGAL*.

Troisième espèce.

Ce vanneau du Sénégal est de la grosseur du nôtre ; mais il a les pieds fort hauts, et la partie nue de la jambe longue de vingt lignes : cette partie est, comme les pieds, de couleur verdâtre. Le bec est long de seize lignes, et surmonté, près du front, d'une bandelette étroite de membrane jaune très-mince, retombante et coupée en pointe de chaque côté. Il a le devant du corps d'un gris brun clair ; le dessus de même couleur, mais plus foncé ; les grandes pennes de l'aile noires ; les plus près du corps d'un blanc sale ; la queue est blanche dans sa première moitié, ensuite noire, et enfin blanche à la pointe. Cet oiseau est armé, au pli de l'aile,

* Voyez les planches enluminées, n° 362.

d'un petit éperon corné, long de deux lignes, et terminé en pointe aiguë.

On reconnoît cette espèce dans une notice de M. Adanson, à l'habitude que nous avons remarquée dans la famille des vanneaux, qui est de crier beaucoup, et de poursuivre les gens avec clameurs, pour peu qu'on approche de l'endroit où ils se tiennent: aussi les Français du Sénégal ont-ils appelé *criards* ces vanneaux armés, que les Nègres nomment *net-net.* « Dès qu'ils voient un homme, dit M. Adan-« son, ils se mettent à crier à toute force, « et à voltiger autour de lui, comme pour « avertir les autres oiseaux, qui, dès « qu'ils les entendent, prennent leur vol « pour s'échapper. Ces oiseaux sont les « fléaux des chasseurs ». Cependant le naturel de nos vanneaux est paisible, et l'on n'observe pas qu'ils aient querelle avec aucun oiseau: mais l'ergot aux ailes dont la Nature a pourvu ceux-ci, les rend apparemment plus guerriers; et l'on assure qu'ils se servent de cet éperon comme d'une arme offensive contre les autres oiseaux.

LE VANNEAU ARMÉ DES INDES *.

Quatrième espèce.

Une seconde espèce de vanneau armé nous est venue de Goa, et n'est pas encore connue des naturalistes. Ce vanneau des Indes est de la grandeur de celui d'Europe, mais il a le corps plus mince et plus haut monté; il porte un petit ergot au pli de chaque aile, et dans son plumage on reconnoît la livrée commune des vanneaux : les grandes pennes de l'aile sont noires; la queue, mi-partie de blanc et de noir, est roussâtre à la pointe; une teinte pourprée couvre les épaules; le dessous du corps est blanc; la gorge et le devant du cou sont noirs; le sommet de la tête et le dessus du cou noirs aussi,

* Voyez les planches enluminées, n° 807, sous le nom de *vanneau de Goa*.

avec une ligne blanche sur les côtés du cou ; le dos est brun. L'œil paroît entouré d'une portion de cette membrane excroissante qu'on remarque plus ou moins dans la plupart des vanneaux et des pluviers armés, comme si ces deux excroissances de l'ergot et du casque membraneux avoient dans leur production, quelque rapport secret et quelque cause simultanée.

LE VANNEAU ARMÉ DE LA LOUISIANE *.

Cinquième espèce.

CELUI-CI est un peu moins grand que le vanneau armé du Sénégal ; mais il a les jambes et les pieds à proportion aussi longs, et son arme est plus forte et longue de quatre lignes. Il a la tête coiffée, de chaque côté, d'une double bandelette jaune posée latéralement, et qui, entourant l'œil, se taille en arrière en petite échancrure, et se plonge en avant sur la racine du bec en deux lambeaux alongés ; le sommet de la tête est noir ; les grandes pennes de l'aile le sont aussi ; la queue de même avec la pointe blanche ; le reste du plumage, sur un fond gris, est

* Voyez les planches enluminées, n° 835.

teint de brun roussâtre ou rougeâtre sur le dos, et rougeâtre clair ou couleur de chair sur la gorge et le devant du cou; le bec et les pieds sont d'un jaune verdâtre.

Nous regarderons comme variété de cette espèce la huitième de M. Brisson, qu'il a donnée sous le nom de *vanneau armé de Saint-Domingue*. Les proportions sont à très-peu près les mêmes; et les différences ne paroissent pas excéder celles que l'âge ou le sexe mettent dans des oiseaux de même espèce.

LE VANNEAU ARMÉ DE CAYENNE*.

Sixième espèce.

Ce vanneau est au moins de la grandeur du nôtre, mais il est plus haut monté; il est aussi armé d'un ergot à l'épaule : du reste, il ressemble tout-à-fait à notre vanneau par la teinte et les masses des couleurs; il a l'épaule couverte d'une plaque d'un gris bleuâtre; un mélange de cette couleur et de teintes vertes et pourprées est étendu sur le dos; le cou est gris, mais un large plastron noir s'arrondit sur la poitrine; le front et la gorge sont noirs; la queue est mi-partie de noir et de blanc comme dans le vanneau d'Europe; et pour compléter les rapports, celui de Cayenne porte à l'oc-

* Voyez les planches enluminées, nº 836.

ciput une petite aigrette de cinq ou six brins assez courts.

Il paroît qu'il se trouve aussi au Chili une espèce de vanneau armé; et si la notice qu'en donne Frézier n'a rien d'exagéré, cette espèce est plus fortement armée qu'aucune des précédentes, puisque les ergots ou éperons ont un pouce de longueur. C'est encore une espèce criarde comme celle du Sénégal. « Dès que ces « oiseaux voient un homme, dit M. Fré-« zier, ils se mettent à voltiger autour « de lui, et à crier, comme pour avertir « les autres oiseaux, qui, à ce signal, « prennent de tous côtés leur vol. »

LE VANNEAU-PLUVIER *.

C'EST cet oiseau que Belon nomme *pluvier gris*, et qui ressemble effectivement autant et peut-être plus au pluvier qu'au vanneau. Il porte, à la vérité, comme le dernier, ce petit doigt postérieur dont le pluvier est dépourvu, différence par laquelle les naturalistes ont séparé ces oiseaux : mais on doit observer que ce doigt est plus petit que dans le vanneau, qu'il est à peine apparent, et que, de plus, cet oiseau ne porte dans son plumage aucune livrée de celui du vanneau. Ce sera donc, si l'on veut, un vanneau, parce qu'il a un quatrième doigt; ou bien ce sera un pluvier, parce qu'il n'a point d'aigrette, et aussi parce qu'il a les couleurs et les mœurs des pluviers. Klein refuse même, avec quelque raison, d'ad-

* Voyez les planches enluminées, n° 854, sous la dénomination de *vanneau gris*.

mettre comme caractère générique, cette différence légère dans les doigts, qu'il ne regarde que comme une anomalie ; et alléguant pour exemple cette espèce même, il dit que le faux doigt, ou plutôt l'onglet postérieur qui se distingue à peine, ne lui semble pas l'éloigner suffisamment du pluvier, et qu'en général ces deux genres du pluvier et du vanneau se rapprochent dans leurs espèces, de manière à ne composer qu'une grande famille ; ce qui nous paroît juste et très-vrai. Aussi les naturalistes indécis ont-ils appelé l'oiseau dont nous parlons, tantôt *vanneau* et tantôt *pluvier*. C'est pour terminer le différent et rapprocher ces analogies, que nous l'avons appelé *vanneau-pluvier*. Les oiseleurs l'ont nommé *pluvier de mer :* dénomination impropre, puisqu'il va de compagnie avec les pluviers ordinaires, et que Belon le prend pour l'appelant ou le roi de leurs bandes ; car les chasseurs disent que cet appelant est plus grand et a la voix plus forte que les autres. Il est en effet un peu plus gros que le pluvier doré ; il a le bec à proportion

plus long et plus fort; tout son plumage est gris cendré clair, et presque blanc sous le corps, mêlé de taches brunâtres au-dessus du corps et sur les côtés; les pennes de l'aile sont noirâtres; la queue est courte, et n'excède pas l'aile pliée.

Aldrovande conjecture, avec assez de vraisemblance, qu'Aristote a fait mention de cet oiseau sous le nom de *pardalis*: sur quoi il faut remarquer que ce philosophe ne paroît pas parler du *pardalis* comme d'un oiseau qu'il connoissoit par lui-même; car voici ses termes : « Le *par-* « *dalis* est, dit-on, un oiseau (*avicula* « *quœdam perhibetur*) qui ordinairement « vole en troupes; on n'en rencontre pas « un isolé des autres. Son plumage est « cendré; sa grandeur, celle du *molliceps;* « il vole et court également bien; sa voix « n'est point forte, mais son cri est fré- « quent ». Ajoutez que le nom *pardalis* marque un plumage tacheté: tout le reste des traits se rapporte également bien à un oiseau de la famille du pluvier ou du vanneau.

Willughby nous assure que cet oiseau

se voit fréquemment dans les terres de l'État de Venise, où on le nomme *squatarola*. Marsigli le compte parmi les oiseaux des rives du Danube ; Schwenckfeld, entre ceux de Silésie ; Rzaczynski, au nombre de ceux de Pologne ; et Sibbald le nomme dans la liste des oiseaux de l'Écosse : d'où l'on voit que cette espèce, comme toute la famille des vanneaux, est extrêmement répandue. Est-ce une particularité de son histoire naturelle que Linnæus a voulu marquer, lorsqu'il l'a nommé, dans une de ses éditions, *tringa augusti mensis*, et se trouve-t-il au mois d'août en Suède? Du reste, le doigt postérieur de ce vanneau-pluvier est si petit et si peu apparent, que nous ne ferons pas difficulté de lui rapporter, avec M. Brisson, le vanneau brun de Schwenckfeld, quoiqu'il dise expressément qu'il n'a point de doigt postérieur.

Nous rapporterons encore à cette espèce, comme très-voisine, celle du vanneau varié de M. Brisson. Aldrovande ne donne sur cet oiseau qu'une figure sans notice; mais son titre seul indique qu'il a

connu la grande ressemblance qui est entre ces deux oiseaux : toutes leurs proportions sont à très-peu près les mêmes; le fond du plumage ne diffère que de quelques teintes; seulement il est encore plus tigré dans ce vanneau varié, que nous regardons comme une seconde race dans l'espèce du vanneau-pluvier. L'un et l'autre, suivant M. Brisson, fréquentent les bords de la mer; mais il est clair, par les témoignages que nous venons de citer, que ces oiseaux se trouvent aussi dans des pays éloignés de la mer, et même fort avant dans l'intérieur des terres en différentes contrées.

LES PLUVIERS.

L'INSTINCT social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celles où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé, que dans les autres animaux. Non seulement leurs attroupemens sont plus nombreux, et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union des volontés qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble ; ce qui les met à portée de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence pour connoître les premières lois de la société, qui, dans toute espèce

d'êtres, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit entre les individus l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix, et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme, et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux formées par un pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous avons vu les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont, même dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que

seconder, sans contraindre leur nature; enfin nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper à l'arrière-saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoiqu'alentour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle, au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes : en les désunissant il les a dispersés. La marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire, à la cime des montagnes; le castor, encore plus aimant, plus uni, et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts. L'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein *; il a gêné celle même de l'élé-

* Les chevaux redevenus sauvages dans les plaines.

phant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus: il en diminue le nombre; mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne

de Buenos-Ayres, vont par grandes troupes, courent ensemble, paissent ensemble, et donnent toutes les marques de s'aimer, de s'entendre, de se plaire rassemblés. Il en est de même des chiens sauvages, en Canada, et dans les autres contrées de l'Amérique septentrionale. On ne doit pas plus douter que les autres espèces domestiques, celle du chameau depuis si long-temps soumise, celle du bœuf et du mouton, dont l'homme a dénaturé la société en mettant toute l'espèce en servitude, ne fussent aussi naturellement sociales, et ne se donnassent, dans l'état sauvage anobli par la liberté, ces marques touchantes de penchant et d'affection, dont nous les voyons entre eux encore consoler leur esclavage.

connoissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les momens de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie. Telle est, en général, la société de la plupart des espèces d'oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Ils paroissent en troupes nombreuses dans nos provinces de France, pendant les pluies d'automne; et c'est de leur arrivée dans la saison des pluies qu'on les a nommés *pluviers* *. Ils fréquentent, comme les vanneaux, les fonds humides et les terres limoneuses, où ils cherchent des vers et des insectes. Ils vont à l'eau le matin pour se laver le bec et les pieds, qu'ils se sont remplis de terre en la fouillant; et cette habitude leur est commune avec les bécasses, les vanneaux, les courlis et plusieurs autres oiseaux qui se nourrissent de vers. Ils frappent la terre avec leurs pieds pour les faire sor-

* L'étymologie de Gesner, qui tire ce nom *à pulvere*, est beaucoup moins vraisemblable et bien moins propre au pluvier, y ayant d'ailleurs un très-grand nombre d'autres oiseaux pulvérateurs.

tir, et ils les saisissent souvent même avant qu'ils ne soient hors de leur retraite. Quoique les pluviers soient ordinairement fort gras, on leur trouve les intestins si vides, qu'on a imaginé qu'ils pouvoient vivre d'air *: mais apparemment la substance fondante du ver se tourne toute en nourriture, et donne peu d'excrémens. D'ailleurs ils paroissent capables de supporter un long jeûne. Schwenckfeld dit avoir gardé un de ces oiseaux quatorze jours, qui, pendant tout ce temps, n'avala que de l'eau et quelques grains de sable.

Rarement les pluviers se tiennent plus de vingt-quatre heures dans le même lieu. Comme ils sont en très-grand nombre, ils ont bientôt épuisé la pâture vivante qu'ils venoient y chercher : dès-lors ils sont obligés de passer à un autre terrain, et les premières neiges les forcent de

* Albert réfute bien ceux qui disent que le pluvier vit d'air, et que c'est pour cela qu'on ne trouve rien dans ses intestins; mais il en rend à son tour une mauvaise raison, quand il dit que cet oiseau n'a que l'intestin *jejunum*.

quitter nos contrées et de gagner les climats plus tempérés. Il en reste néanmoins en assez grande quantité dans quelques unes de nos provinces maritimes [1], jusqu'au temps des fortes gelées; ils repassent au printemps [2], et toujours attroupés. On ne voit jamais un pluvier seul, dit Longolius; et suivant Belon, leurs plus petites bandes sont au moins de cinquante. Lorsqu'ils sont à terre, ils ne s'y tiennent pas en repos; sans cesse occupés à chercher leur nourriture, ils sont presque toujours en mouvement. Plusieurs font sentinelle pendant que le gros de la troupe se repaît; et au moindre danger ils jettent un cri aigu qui est le signal de la fuite. En volant, ils suivent le vent, et l'ordre de leur marche est

[1] En Picardie, suivant M. Baillon, il reste beaucoup de ces oiseaux aux environs de Montreuil-sur-mer, jusqu'au temps des grandes gelées.

[2] On les voit, nous dit M. le chevalier Desmazys, passer régulièrement à Malte deux fois l'année, au printemps et en automne, avec la foule des autres oiseaux qui franchissent la Méditerranée, et pour qui cette île est un lieu de station et de repos.

assez singulier : ils se rangent sur une ligne en largeur, et, volant ainsi de front, ils forment dans l'air des zones transversales fort étroites et d'une très-grande longueur; quelquefois il y a plusieurs de ces zones parallèles assez peu profondes, mais fort étendues en lignes transversales.

A terre, ces oiseaux courent beaucoup et très-vîte; ils demeurent attroupés tout le jour, et ne se séparent que pour passer la nuit. Ils se dispersent le soir sur un certain espace où chacun gîte à part: mais, dès le point du jour, le premier éveillé ou le plus soucieux, celui que les oiseleurs nomment *l'appelant*, mais qui est peut-être la sentinelle, jette le cri de réclame, *hui, hieu, huit;* et dans l'instant tous les autres se rassemblent à cet appel. C'est le moment qu'on choisit pour en faire la chasse. On tend, avant le jour, un rideau de filet en face de l'endroit où l'on a vu le soir ces oiseaux se coucher; les chasseurs en grand nombre font enceinte, et, dès les premiers cris du pluvier appelant, ils se couchent contre

terre, pour laisser ces oiseaux passer et se réunir : lorsqu'ils sont rassemblés, les chasseurs se lèvent, jettent des cris, et lancent des bâtons en l'air ; les pluviers effrayés partent d'un vol bas, et vont donner dans le filet qui tombe en même temps ; souvent toute la troupe y reste prise. Cette grande chasse est toujours suivie d'une capture abondante : mais un oiseleur seul, s'y prenant plus simplement, ne laisse pas de faire bonne chasse ; il se cache derrière son filet, il imite avec un appeau d'écorce la voix du pluvier appelant, et il attire ainsi les autres dans le piége. On en prend des quantités dans les plaines de Beauce et de Champagne. Quoique fort communs dans la saison, ils ne laissent pas d'être estimés comme un bon gibier. Belon dit que de son temps un pluvier se vendoit souvent autant qu'un lièvre. Il ajoute qu'on préféroit les jeunes, qu'il nomme *guillemots*.

La chasse que l'on fait des pluviers, et leur manière de vivre dans cette saison, est presque tout ce que nous savons de ce qui a rapport à leur histoire naturelle :

hôtes passagers plutôt qu'habitans de nos campagnes, ils disparoissent à la chûte des neiges, ne font que repasser au printemps, et nous quittent quand les autres oiseaux nous arrivent. Il semble que la douce chaleur de cette saison charmante, qui réveille l'instinct assoupi de tous nos animaux, fasse sur les pluviers une impression contraire; ils vont dans les contrées plus septentrionales établir leur couvée et élever leurs petits, car pendant tout l'été nous ne les voyons plus. Ils habitent alors les terres de la Lapponie et des autres provinces du nord de l'Europe, et apparemment aussi celles de l'Asie. Leur marche est la même en Amérique, car les pluviers sont du nombre des oiseaux communs aux deux continens; et on les voit passer au printemps à la baie d'Hudson pour aller encore plus au nord. Arrivés en troupes dans ces contrées septentrionales pour y nicher, ils se séparent par couples : la société intime de l'amour rompt, ou plutôt suspend, pour un temps, la société générale de l'amitié; et c'est sans doute dans

cette circonstance que M. Klein, habitant de Dantzick, les a observés, quand il dit que le pluvier se tient solitairement dans les lieux bas et les prés.

L'espèce qui, dans nos contrées, paroît nombreuse autant au moins que celle du vanneau, n'est pas aussi répandue. Suivant Aldrovande, on prend moins de pluviers en Italie que de vanneaux, et ils ne vont point en Suisse ni dans d'autres contrées que le vanneau fréquente : mais peut-être aussi le pluvier se portant plus au nord, regagne-t-il dans les terres septentrionales ce que le vanneau paroît occuper de plus que lui en étendue du côté du midi ; et il paroît le regagner encore dans le nouveau monde, où les zones moins distinctes, parce qu'elles sont plus généralement tempérées et plus également humides, ont permis à plusieurs espèces d'oiseaux de s'étendre du nord dans un midi tempéré, tandis qu'une zone trop ardente borne et repousse dans l'ancien monde presque toutes les espèces des régions moyennes.

C'est au pluvier doré, comme représentant la famille entière des pluviers, qu'il faut rapporter ce que nous venons de dire de leurs habitudes naturelles : mais cette famille est composée d'un grand nombre d'espèces dont nous allons donner l'énumération et la description.



LE PLUVIER DORÉ.

J Panquet S.

LE PLUVIER DORÉ *.

Première espèce.

Le pluvier doré est de la grosseur d'une tourterelle : sa longueur, du bec à la queue, ainsi que du bec aux ongles, est d'environ dix pouces. Il a tout le dessus du corps tacheté de traits de pinceau jaunes, entremêlés de gris blanc, sur un fond brun noirâtre : ces traits jaunes brillent dans cette teinte obscure, et font paroître le plumage doré. Les mêmes couleurs, mais plus foibles, sont mélangées sur la gorge et la poitrine. Le ventre est blanc, le bec

* Voyez les planches enluminées, n° 904.

En anglois, *green plover;* en allemand, *pulvier, pulrosz, see taube, greuner kiwit;* en italien, *piviero.* On prétend, dit M. Salerne, que la ville de *Piviers* ou *Pithiviers* dans le Gâtinois a pris son nom du grand nombre de pluviers qu'on voit dans ses environs.

noir, et il est, ainsi que dans tous les pluviers, court, arrondi et renflé vers le bout. Les pieds sont noirâtres, et le doigt extérieur est lié jusqu'à la première articulation, par une petite membrane, à celui du milieu. Les pieds n'ont que trois doigts, et il n'y a pas de vestige de doigt postérieur ou de talon : ce caractère, joint au renflement du bec, est établi parmi les ornithologistes comme distinctif de la famille des pluviers. Tous ont aussi une partie de la jambe, au-dessus du genou, dénuée de plumes ; le cou court ; les yeux grands ; la tête un peu trop grosse à proportion du corps : ce qui convient à tous les oiseaux *scolopaces* *, dont quelques naturalistes ont fait une grande famille sous le nom de *pardales*, qui ne peut néanmoins les renfermer tous, puisqu'il y en a plusieurs espèces, et notamment dans les pluviers, qui n'ont pas le plumage *pardé* ou *tigré*.

Au reste, il y a peu de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle de

* Comme bécasses, bécassines, barges, etc.

cette espèce ; néanmoins les variétés individuelles ou accidentelles sont très-fréquentes, et au point que, dans la même saison, à peine sur vingt-cinq ou trente pluviers dorés, en trouvera-t-on deux exactement semblables : ils ont plus ou moins de jaune, et quelquefois si peu, qu'ils paroissent tout gris* ; quelques uns portent des taches noires sur la poitrine, etc. Ces oiseaux, suivant M. Baillon,

* M. Baillon, qui a observé ces oiseaux en Picardie, assure que leur plumage est gris dans le premier âge ; qu'à la première mue, en août et septembre, il leur vient déja quelques plumes qui ont la teinte de jaune, ou qui sont tachetées de cette couleur ; mais que ce n'est qu'au bout de quelques années que cet oiseau prend une belle teinte dorée. Il ajoute que les femelles naissent toutes grises, qu'elles conservent long-temps cette couleur ; que ce n'est qu'en vieillissant que leur plumage se colore d'un peu de jaune, et qu'il est très-rare d'en voir qui aient le plumage aussi uniformément beau que celui des mâles. Ainsi on ne doit pas être surpris de la variété des couleurs que l'on remarque dans l'espèce de ces oiseaux, puisqu'elles sont produites par la différence de sexe et d'âge. (*Note communiquée par M. Baillon.*)

arrivent sur les côtes de Picardie à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, tandis que, dans nos autres provinces plus méridionales, ils ne passent qu'en novembre, et même plus tard; ils repassent en février et en mars. On les voit en été dans le nord de la Suède, en Dalécarlie et dans l'île d'Oéland, dans la Norvége, l'Islande et la Lapponie. C'est par ces terres arctiques qu'ils paroissent avoir communiqué au nouveau monde, où ils semblent s'être répandus plus loin que dans l'ancien; car on trouve le pluvier doré à la Jamaïque, la Martinique, Saint-Domingue et Cayenne, à quelques légères différences près. Ces pluviers, dans les provinces méridionales du nouveau monde, habitent les savanes, et viennent dans les pièces de canne à sucre où l'on a mis le feu; leurs troupes y sont nombreuses et se laissent difficilement approcher; elles y voyagent, et on ne les voit à Cayenne que dans le temps des pluies.

M. Brisson établit une seconde espèce sous le nom de *petit pluvier doré*, d'après l'autorité de Gesner, qui néanmoins n'a-

voit jamais vu ni connu le pluvier par lui-même. Schwenckfeld et Rzaczynski font aussi mention de cette petite espèce, et c'est vraisemblablement encore d'après Gesner ; car le premier, en même temps qu'il nomme cet oiseau *petit pluvier,* le dit de la grosseur de la tourterelle; et Rzaczynski n'y ajoute rien d'assez particulier pour faire croire qu'il l'ait observé et reconnu distinctement. Nous regarderons donc ce petit pluvier doré comme une variété purement individuelle, et qui ne nous paroît pas même faire race dans l'espèce.

LE PLUVIER DORÉ

A GORGE NOIRE.

Seconde espèce.

Cette espèce se trouve souvent avec la précédente dans les terres du Nord, où elles subsistent et multiplient sans se mêler ensemble. Edwards a reçu celle-ci de la baie d'Hudson, et Linnæus l'a trouvée en Suède, en Smolande et dans les champs incultes de l'Oéland : c'est le *pluvialis minor nigro-flavus* de Rudbeck. Il a le front blanc, et porte une bandelette blanche qui passe sur les yeux et les côtés du cou, descend en devant et entoure une plaque noire qui lui couvre la gorge; le reste du dessous du corps est noir; tout le manteau, d'un brun sombre et noirâtre, est agréablement moucheté d'un jaune vif, distribué par taches dentelées au

bord de chaque plume. La grandeur de ce pluvier est la même que celle du pluvier doré. Nous ne savons pas si c'est par antiphrase et relativement à la foiblesse de ses yeux, ou parce que réellement ce pluvier a la vue plus perçante qu'aucun autre oiseau de ce genre, que les Anglois de la baie d'Hudson l'ont surnommé *œil de faucon* (hawk's eye).

LE GUIGNARD *.

Troisième espèce.

Le guignard est appelé par quelques uns *petit pluvier*. Il est en effet d'une taille inférieure à celle du pluvier doré, et n'a guère que huit pouces et demi de longueur. Il a tout le fond du manteau d'un gris brun, avec quelque lustre de verd; chaque plume du dos, ainsi que les moyennes de l'aile, sont bordées et encadrées d'un trait de roux; le dessus de la tête est brun noirâtre; les côtés et la face sont tachetés de gris et de blanc; le devant du cou et la poitrine sont d'un gris ondé et arrondi en plastron, au-dessous duquel, après un trait noir, est une zone blanche, et c'est à ce caractère que l'on reconnoît le mâle; l'estomac est roux, le ventre noir, et le bas-ventre blanc.

* Voyez les planches enluminées, nº 832.
En anglois, *dotterel*.

Le guignard est très-connu par la bonté de sa chair, encore plus délicate et plus succulente que celle du pluvier. L'espèce paroît plus répandue dans le Nord que dans nos contrées, à commencer par l'Angleterre; elle s'étend en Suède et jusqu'en Lapponie. Cet oiseau a deux passages marqués, en avril et en août, dans lesquels il se porte des marais aux montagnes, attiré par des scarabées noirs, qui font la meilleure partie de sa nourriture, avec des vers et de petits coquillages terrestres, dont on lui trouve les débris dans les intestins. Willughby décrit la chasse que l'on fait des guignards dans le comté de Norfolk, où ils sont en grand nombre. Cinq ou six chasseurs partent ensemble; et quand ils ont rencontré ces oiseaux, ils tendent une nappe de filets à une certaine distance, en les laissant entre eux et le filet; ensuite ils s'avancent doucement en frappant des cailloux ou des morceaux de bois; ces oiseaux paresseux se réveillent, étendent un pied, une aile, et ont peine à se mettre en mouvement: les chasseurs croient bien faire de les

imiter en étendant le bras, la jambe, et pensent les amuser et occuper leurs yeux par ce manége, apparemment très-inutile*; mais enfin les guignards s'approchent du filet lentement, d'une marche engourdie, et le filet tombant couvre la troupe stupide.

C'est d'après ce caractère de pesanteur et de stupidité que les Anglois ont nommé ces oiseaux *dotterel*, et leur nom latin *morinellus* paroît se rapporter à la même origine. Klein dit que leur tête est encore plus arrondie que celle de tous les autres oiseaux de la famille des pluviers, et il en tire un indice de leur stupidité, par analogie avec cette race de pigeons que l'on a nommés *pigeons fous*, et qui ont en effet la tête plus ronde que les autres. Willughby croit avoir remarqué sur les guignards, que les femelles sont

* Un auteur, dans Gesner, va jusqu'à dire que cet oiseau, attentif et comme charmé aux mouvemens du chasseur, imite tous ses gestes, et en oublie le soin de sa conservation, au point de se laisser approcher et couvrir du filet que l'on tient à la main.

un peu plus grandes que les mâles, sans autres différences extérieures.

Quant à la seconde espèce de guignard qu'établit M. Brisson sous le nom de *guignard d'Angleterre*, quoique l'autre se trouve déja en Angleterre, nous ne la regarderons que comme une simple variété. Albin représente cet oiseau trop petit dans sa figure, puisque, dans sa description, il lui assigne plus de poids et les mêmes proportions qu'au guignard ordinaire; et, en effet, leur plus grande différence consiste en ce que le premier guignard n'a pas de bande transversale au bas de la poitrine, et qu'il a toute cette partie, avec l'estomac et le devant du cou, d'un gris blanc lavé de jaunâtre: il me semble donc que c'est multiplier mal-à-propos les espèces, que de les établir sur des différences aussi légères.

LE PLUVIER A COLLIER *.

Quatrième espèce.

Nous distinguerons d'abord deux races dans cette espèce, une grande et une petite : la première, de la taille du mauvis ; la seconde, à peu près de celle de l'alouette ; et c'est à cette dernière que se rapporte tout ce que l'on a dit du pluvier à collier, parce qu'elle est plus répandue et plus connue que la première : mais, dans le réel, l'une n'est peut-être qu'une variété de l'autre ; car il se trouve encore des variétés entre elles qui semblent les rapprocher par nuances.

Ces oiseaux ont la tête ronde et le bec fort court et bien garni de plumes à sa

* Voyez les planches enluminées, n° 920, le grand pluvier à collier ; et 921, le petit pluvier à collier.

En anglois, *sea-lark*.



LE PLUVIER À COLLIER.

racine ; ce bec est blanc ou jaune dans sa première moitié, noir à sa pointe ; le front est blanc ; il y a un bandeau noir sur le sommet de la tête, et une calotte grise la recouvre ; cette calotte est bordée d'une bandelette noire qui prend sur le bec et passe sous les yeux ; le collier est blanc, et la poitrine porte un plastron noir ; le manteau est gris brun ; les pennes de l'aile sont noires ; le dessous du corps est d'un beau blanc comme le front et le collier.

Tel est en gros le plumage du pluvier à collier. Si l'on vouloit présenter toutes les diversités en distribution ou en étendue de ces couleurs, un peu plus claires et plus foncées, plus brouillées ou plus nettes, il faudroit faire autant de descriptions et l'on établiroit presque autant d'espèces que l'on verroit d'individus. Au milieu de ces différences légères et vraiment individuelles ou locales, on reconnoît le pluvier à collier le même dans presque tous les climats : on nous l'a apporté de Sibérie, du cap de Bonne-Espérance, des Philippines, de la Loui-

siane et de Cayenne * ; M. Cook l'a rencontré dans le détroit de Magellan, et M. Ellis à la baie d'Hudson. Ce pluvier à collier est l'oiseau que Marcgrave appelle *matuitui* du Bresil, et Willughby, en le remarquant, est frappé de la conséquence qu'offre ce fait ; savoir, qu'il y a des oiseaux communs à l'Amérique méridionale et à l'Europe ; fait étonnant en lui-même, et qui ne trouve d'explication que dans le principe que nous avons établi sur la nature des oiseaux d'eau et de rivage, lesquels voyagent de proche en proche, et s'accommodent à toutes les régions, parce que leur vie tient à un élément qui rend plus égaux tous les climats, et y fournit par-tout le même fonds de nourriture, en sorte qu'ils ont pu s'établir du Nord au Midi, et se trouver également bien sous les tropiques et dans les zones froides.

* A Cayenne, on le nomme *collier;* et les Espagnols de Saint-Domingue, en le voyant habillé de noir et de blanc, comme leurs moines, l'appellent *frailecitos ;* et les Indiens, *thegle, thegle,* d'après son cri.

Nous regarderons donc comme une de ces espèces privilégiées qui se sont répandues sur tout le globe, celle du pluvier à collier, malgré quelques variétés dans le plumage de ces oiseaux, suivant les différens climats; ces différences extérieures, quand le reste des traits est le même ainsi que le naturel, ne doivent être regardées que comme la teinte locale, et, pour ainsi dire, la livrée des climats, livrée que les oiseaux prennent et dépouillent plus ou moins en changeant de ciel.

Les pluviers à collier vivent au bord des eaux; on les voit le long de la mer en suivre les marées. Ils courent très-vîte sur la grève, en interrompant leur course par de petits vols, et toujours en criant. En Angleterre, on trouve leurs nids sur les rochers des côtes; ces oiseaux y sont très-communs, comme dans la plupart des régions du Nord, en Prusse, en Suède, et plus encore en Lapponie pendant l'été. On en voit aussi quelques uns sur nos rivières et dans quelques provinces : on les connoît sous le nom de *gravières ;* en

d'autres sous celui de *criards*, qu'ils méritent bien par les cris importuns et continuels qu'ils font entendre, pour peu qu'ils soient inquiétés et tant qu'ils nourrissent leurs petits : ce qui est long ; car ce n'est qu'au bout d'un mois ou cinq semaines que les jeunes commencent à voler. Les chasseurs nous assurent que ces pluviers ne font point de nids, et qu'ils pondent sur le gravier du rivage, des œufs verdâtres tachetés de brun. Les père et mère se cachent dans les trous et sous les avances des rives ; habitudes d'après lesquelles les ornithologistes ont cru reconnoître dans cet oiseau le *charadrios* d'Aristote, lequel, suivant la force du mot, est *habitant des rives rompues des torrens* *, et dont *le plumage*, ajoute ce philosophe, *n'a rien d'agréable, non plus que la voix :* le dernier trait dont Aristote peint son charadrios, *qui sort la nuit et se cache le jour*, sans caractériser aussi précisément le pluvier à collier, peut néanmoins avoir rapport à ses allures du

* Aristophane donne au *charadrios* la fonction d'apporter de l'eau dans la ville des oiseaux.

soir et à son cri, que l'on entend très-tard et jusque dans la nuit. Quoi qu'il en soit, le *charadrios* est du nombre des oiseaux dans lesquels l'ancienne médecine, ou plutôt l'ancienne superstition, chercha des vertus occultes; il guérissoit de la jaunisse : toute la cure consistoit à le regarder *; l'oiseau lui-même, à l'aspect de l'ictérique, détournoit les yeux, comme se sentant affecté de son mal. De combien de remèdes imaginaires la foiblesse humaine n'a-t-elle pas cherché à flatter en tout genre ses maux réels !

* En conséquence, le marchand de ce beau remède cachoit soigneusement son oiseau, n'en vendant que la vue : sur quoi les Grecs avoient fondé un proverbe pour ceux qui tiennent cachée une chose précieuse et utile : *Charadrium imitans*.

LE KILDIR.

Cinquième espèce.

C'EST le nom que porte en Virginie ce pluvier criard ; et nous le lui conserverons d'autant plus volontiers, que Catesby le dit formé sur le cri de l'oiseau. Ces pluviers, très-communs à la Virginie et à la Caroline, sont détestés des chasseurs, parce que leurs clameurs donnent l'alarme et font fuir tout gibier. On voit dans l'ouvrage de Catesby une bonne figure de cet oiseau, qu'il compare en grandeur à la bécassine. Il est assez haut monté sur jambes ; tout son manteau est gris brun, et le dessus de la tête, en forme de calotte, est de la même couleur ; le front, la gorge, le dessous du corps et le tour du haut du cou, sont blancs ; le bas du cou est entouré d'un collier noir, au-dessous duquel se trace un demi-collier

blanc, et il y a de plus une bande noire sur la poitrine, qui s'étend d'une aile à l'autre; la queue est assez longue, et noire à l'extrémité; le reste et ses couvertures supérieures sont d'une couleur rousse; les pieds sont jaunâtres; le bec est noir; l'œil est grand et entouré d'un cercle rouge. Ces oiseaux restent toute l'année à la Virginie et à la Caroline; on les trouve également à la Louisiane *, et l'on ne remarque pas de différence dans le plumage entre le mâle et la femelle.

Une espèce voisine, ou peut-être la même, et qui n'a pas besoin d'une autre description, est celle du pluvier à collier de Saint-Domingue, nº 286 de nos planches enluminées, et la dixième de M. Brisson. A quelques différences près dans les couleurs de la queue, et une teinte plus foncée dans celui-ci aux pennes de l'aile, ces deux oiseaux sont les mêmes.

* M. le docteur Mauduit l'a reçu de cette contrée, et le conserve dans son cabinet.

LE PLUVIER HUPPÉ.

Sixième espèce.

Ce pluvier, qui se trouve en Perse, est à peu près de la taille du pluvier doré; mais il est un peu plus haut de jambes. Les plumes du sommet de sa tête sont d'un noir lustré de verd; elles sont ramassées en touffe portée en arrière, et forment une huppe de près d'un pouce de longueur. Il y a du blanc sur les joues, l'occiput et les côtés du cou; tout le manteau est brun marron foncé; un trait de noir tombe de la gorge sur la poitrine, qui est, ainsi que l'estomac, d'un noir relevé d'un beau lustre de violet; le bas-ventre est blanc; la queue, blanche à son origine, est noire à son extrémité; les pennes de l'aile sont noires aussi, et il y a du blanc dans les grandes couvertures.

Ce pluvier est armé et porte au pli de

l'aile un éperon qu'Edwards a négligé de figurer dans sa planche XLVII, mais qu'on retrouve dans sa CCVIII[e], où il représente la femelle, qui diffère du mâle en ce que tout son cou est blanc, et que sa couleur n'est nuancée d'aucun reflet.

LE PLUVIER A AIGRETTE *.

Septième espèce.

Ce pluvier est encore armé aux épaules ; les plumes de l'occiput, s'alongeant en filets, comme dans le vanneau, lui forment une aigrette de plus d'un pouce de longueur. Il est de la grosseur du pluvier doré, mais plus haut sur ses jambes, ayant un pied du bec aux ongles, et seulement onze pouces du bec à l'extrémité de la queue. Il a le haut de la tête, ainsi que la huppe, la gorge et le plastron sur l'estomac, noirs, aussi-bien que les grandes pennes de l'aile et la pointe de celles de la queue ; le manteau est d'un gris brun ; les côtés du cou, le ventre et les grandes couvertures de l'aile, sont d'un blanc teint de fauve ; l'éperon du

* Voyez les planches enluminées, n° 801, sous le nom de *pluvier armé du Sénégal*.

pli de l'aile est noir, fort et long de six lignes. Cette espèce se trouve au Sénégal, et paroît également naturelle à quelques unes des régions chaudes de l'Asie ; car un pluvier qui nous a été envoyé d'Alep, s'est trouvé tout-à-fait semblable à ce pluvier du Sénégal.

LE PLUVIER COIFFÉ *.

Huitième espèce.

Une coiffure assez particulière nous sert à caractériser ce pluvier ; c'est un morceau de membrane jaune qui lui passe sur le front, et, par son extension, entoure l'œil ; une coiffe noire, alongée en arrière en deux ou trois brins, cache le haut de la tête, dont le chignon est blanc, et une large mentonnière noire, prenant sous l'œil, enveloppe la gorge et fait le tour du haut du cou. Tout le devant du corps est blanc ; le manteau est gris roussâtre ; les pennes de l'aile et le bout de la queue sont noirs ; les pieds rouges, et le bec porte une tache de cette couleur vers la pointe. Ce pluvier, dont l'espèce n'étoit pas connue, se trouve au Sénégal, comme le précédent ; mais il est moins grand d'un quart, et il n'a pas d'éperon au pli de l'aile.

* Voyez les planches enluminées, n° 834, sous le nom de *pluvier du Sénégal*.

LE PLUVIER COURONNÉ *.

Neuvième espèce.

Ce pluvier, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est un des plus grands de son genre : il a un pied de longueur, et les jambes plus hautes que le pluvier doré ; elles sont couleur de rouille. Il a la tête coiffée de noir, et dans ce noir on voit une bande blanche en diadême, qui fait le tour entier de la tête, et forme une sorte de couronne ; le devant du cou est gris ; du noir par grosses ondes se mêle au gris sur la poitrine ; le ventre est blanc ; la queue, blanche dans sa première moitié, ainsi qu'à son extrémité, porte une bande noire qui traverse le blanc ; les pennes de l'aile sont noires, et les grandes couvertures blanches ; tout le manteau est brun, lustré de verdâtre et de pourpre.

* Voyez les planches enluminées, n° 800, sous le nom de *pluvier du cap de Bonne-Espérance.*

LE PLUVIER A LAMBEAUX *.

Dixième espèce.

Une membrane jaune, plaquée aux angles du bec de ce pluvier, et pendante des deux côtés en deux lambeaux pointus, nous sert à le caractériser. Il se trouve au Malabar. Il est de la grosseur de notre pluvier; mais il a de plus hautes jambes, qui sont de couleur jaunâtre. Il porte derrière les yeux un trait blanc qui borde la calotte noire de la tête; l'aile est noire et tachetée de blanc dans les grandes couvertures; on voit aussi du noir bordé de blanc à la pointe de la queue; le manteau et le cou sont d'un gris fauve, et le dessous du corps est blanc : c'est la livrée ordinaire, et, pour ainsi dire, uniforme, du plumage de la plupart de toutes les espèces de pluviers.

* Voyez les planches enluminées, nº 880, sous le nom de *pluvier de la côte de Malabar*.

LE PLUVIER ARMÉ DE CAYENNE*.

Onzième espèce.

C'est un pluvier à collier de la grandeur du nôtre ; mais il est beaucoup plus haut de jambes : il a aussi le bec plus long et la tête moins ronde. Une large bande noire couvre le front, engage les yeux, et va se joindre au noir qui garnit le derrière du cou, le haut du dos, et s'arrondit en plastron sur la poitrine ; la gorge est blanche, ainsi que le devant du cou et le dessous du corps ; une plaque grise, entourée d'un bord blanc, forme une calotte derrière la tête ; la première moitié de la queue est blanche, et le reste est noir ; les pennes de l'aile et les épaules sont noires aussi ; le reste du manteau est

* Voyez les planches enluminées, n° 833.

gris, mêlé de blanc. Des éperons assez longs percent au pli des ailes.

Il nous paroît que l'*amacozque* de Fernandès (chap. XII, page 17), *oiseau criard au plumage mêlé de blanc et de noir et à double collier, qu'on voit toute l'année sur le lac de Mexique, où il vit de vermisseaux aquatiques,* est un pluvier; ou pourroit l'assurer si Fernandès eût donné le caractère de ses pieds.

Quant à la treizième espèce de M. Brisson, ce n'est rien moins qu'un pluvier, mais une petite outarde ou notre *churge**.

* Voyez l'article de cet oiseau dans le tome III de cette Histoire des oiseaux, page 59.

LE PLUVIAN*.

L'OISEAU nommé *pluvian* dans nos planches enluminées, se rapporte au pluvier, en ce qu'il n'a que trois doigts. Le pluvian n'est guère plus grand que le petit pluvier à collier, si ce n'est que son cou est plus long et son bec plus fort. Il a le dessus de la tête, du cou et du dos, noir, un trait de cette couleur sur les yeux, et quelques ondes noires sur la poitrine; les grandes pennes de l'aile sont mêlées de noir et de blanc; les autres parties de l'aile, pennes moyennes et couvertures, sont d'un joli gris; le devant du cou est d'un blanc roussâtre, et le ventre blanc : mais le bec est plus gros et plus épais que celui du pluvier; le renflement y est moins marqué. Ces différences, qui semblent faire une nuance de genre plutôt que d'espèce, nous ont engagés à lui donner un nom particulier, et qui en même temps eût rapport aux pluviers.

* Voyez les planches enluminées, n° 918.

LE GRAND PLUVIER *,

VULGAIREMENT APPELÉ

COURLIS DE TERRE.

Il est peu de chasseurs et d'habitans de la campagne dans nos provinces de Picardie, d'Orléanois, de Beauce, de Champagne et de Bourgogne, qui, se trouvant sur le soir, dans les mois de septembre, d'octobre et novembre, au milieu des champs, n'aient entendu les cris répétés *türrlui, türrlui,* de ces oiseaux ; c'est leur voix de rappel, qu'ils font sou-

* Voyez les planches enluminées, n° 919.

En italien, *coruz*, suivant Gesner et Aldrovande ; à Rome, *carlotte*, selon Willughby ; en Angleterre, et particulièrement dans le pays de Cornouailles et de Norfolk, *stone-curlew ;* en quelques endroits de l'Allemagne, selon Gesner, *triel* ou *griel ;* sur nos côtes de Picardie, cet oiseau est appelé *le saint-germer.*



LE GRAND PLUVIER,

ou COURLIS DE TERRE.

vent retentir d'une colline à l'autre, et c'est probablement de ce son articulé, et semblable au cri des vrais courlis, qu'on a donné à ce grand pluvier le nom de *courlis de terre*. Belon dit qu'au premier aspect il trouva dans cet oiseau tant de ressemblance avec la petite outarde, qu'il lui en appliqua le nom. Cependant ce n'est ni une outarde ni un courlis ; c'est plutôt un pluvier : mais en même temps qu'il tient de près aux pluviers par plusieurs caractères communs, il s'en éloigne assez par quelques autres pour qu'on puisse le regarder comme étant d'une espèce isolée, parce qu'il porte des traits d'une conformation particulière, et que ses habitudes naturelles sont différentes de celles des pluviers.

D'abord cet oiseau est beaucoup plus grand que le pluvier doré ; il est même plus gros que la bécasse : ses jambes épaisses ont un renflement marqué au-dessous du genou, qui paroît gonflé ; caractère d'après lequel Belon l'a nommé *jambe enflée*. Il n'a, comme le pluvier, que trois doigts fort courts ; ses jambes

et ses pieds sont jaunes. Son bec est jaunâtre depuis son origine jusque vers le milieu de sa longueur, et noirâtre jusqu'à son extrémité ; il est de la même forme, mais plus gros que celui du pluvier. Tout le plumage, sur un fond gris blanc et gris roussâtre, est moucheté par pinceaux de brun et de noirâtre, dont les traits sont assez distincts sur le cou et la poitrine, et plus confus sur le dos et sur les ailes, qui sont traversées d'une bande blanchâtre ; deux traits de blanc roussâtre passent dessus et dessous l'œil ; le fond est de couleur roussâtre sur le dos et le cou, et il est blanc sous le ventre, qui n'est point moucheté.

Cet oiseau a l'aile grande ; il part de loin, sur-tout pendant le jour, et vole alors assez bas près de terre ; il court sur les pelouses et dans les champs aussi vîte qu'un chien ; et c'est de là qu'en quelques provinces, comme en Beauce, on lui a donné le nom d'*arpenteur*. Il s'arrête tout court après avoir couru, tenant son corps et sa tête immobiles, et au moindre bruit il se tapit contre terre. Les mouches,

les scarabées, les petits limaçons, et autres coquillages terrestres, sont le fond de sa nourriture, avec quelques autres insectes qui se trouvent dans les terres en friche, comme grillons, sauterelles et courtillières *; car il ne se tient guère que sur le plateau des collines, et il habite de préférence les terres pierreuses, sablonneuses et sèches. En Beauce, dit M. Salerne, une mauvaise terre s'appelle *une terre à courlis.* Ces oiseaux, solitaires et tranquilles pendant la journée, se mettent en mouvement à la chûte du jour; ils se répandent alors de tous côtés en volant rapidement, et criant de toutes leurs forces sur les hauteurs : leur voix, qui s'entend de très-loin, est un son plaintif semblable à celui d'une flûte tierce, et prolongé sur trois ou quatre tons, en montant du grave à l'aigu. Ils ne cessent de crier pendant la plus grande partie de la nuit; et c'est alors qu'ils se rapprochent de nos habitations.

* M. Baillon, qui a observé cet oiseau sur les côtes de Picardie, nous dit qu'il mange aussi de petits lézards noirs qui se trouvent dans les dunes, et même de petites couleuvres.

Ces habitudes nocturnes sembleroient indiquer que cet oiseau voit mieux la nuit que le jour : cependant il est certain que sa vue est très-perçante pendant le jour. D'ailleurs la position de ses gros yeux le met en état de voir par derrière comme par devant ; il découvre le chasseur d'assez loin pour se lever et partir bien avant que l'on ne soit à portée de le tirer. C'est un oiseau aussi sauvage que timide ; la peur seule le tient immobile durant le jour, et ne lui permet de se mettre en mouvement et de se faire entendre qu'à l'entrée de la nuit. Ce sentiment de crainte est même si dominant, que quand on entre dans une chambre où on le tient renfermé, il ne cherche qu'à se cacher, à fuir, et va, dans son effroi, donner tête baissée et se heurter contre tout ce qui se rencontre. On prétend que cet oiseau fait pressentir les changemens de temps, et qu'il annonce la pluie. Gesner a remarqué que même en captivité, il s'agite beaucoup avant l'arrivée d'un orage.

Au reste, ce grand pluvier ou courlis

de terre fait une exception dans les nombreuses espèces qui, ayant une portion de la jambe nue, sont censées habiter les rivages et les terres fangeuses, puisqu'il se tient toujours loin des eaux et des terrains humides, et n'habite que les terres sèches et les lieux élevés *.

Ces habitudes ne sont pas les seules par lesquelles il diffère des pluviers. Le temps de son départ et la saison de son séjour ne sont pas les mêmes que pour les pluviers; il part en novembre, pendant les dernières pluies d'automne : mais, avant d'entreprendre le voyage, ces oiseaux se réunissent en troupes de trois ou quatre cents, à la voix d'un seul qui les appelle, et leur départ se fait pendant la nuit. On les revoit de bonne heure au printemps; et dès la fin de mars ils sont de retour en Beauce, en Sologne, en Berry, et dans quelques autres provinces de France. La femelle ne pond que deux ou quelquefois

* D'où l'on peut voir avec combien peu de fondement Gesner l'a pris pour le *charadrios* des anciens, qui est décidément un oiseau de rivage. Voyez ci-devant l'article du *pluvier à collier*.

trois œufs sur la terre nue, entre des pierres, ou dans un petit creux qu'elle forme sur le sable des landes et des dunes *. Le mâle la poursuit vivement dans le temps des amours; il est aussi constant que vif, et ne la quitte pas; il l'aide à conduire ses petits, à les promener, et à leur apprendre à distinguer leur

* Durant les huit jours que j'ai erré dans les sables arides qui couvrent les bords de la mer, depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à l'extrémité du Boulonnois, j'ai rencontré un nid qui m'a paru être du *saint-germer* : pour m'en assurer, je suis demeuré constamment assis jusqu'au soir sur le sable, dont j'avois élevé devant et autour de moi un petit tertre pour me cacher. Les oiseaux de ces sables, accoutumés à en voir changer la surface, que les vents transportent, ne prennent aucune inquiétude d'y trouver de nouveaux creux ou de nouvelles élévations. Je fus payé de ma peine : le soir l'oiseau vint à ses œufs, et je le reconnus pour le saint-germer ou le courlis de terre. Son nid, posé à plate terre et à découvert dans une plaine de sable, ne consistoit qu'en un petit creux d'un pouce, et de forme elliptique, contenant trois œufs assez gros, et d'une couleur singulière. (*Observations faites par M. Baillon de Montreuil-sur-mer.*)

nourriture : cette éducation est même longue; car, quoique les petits marchent et suivent leurs père et mère peu de temps après qu'ils sont nés, ils ne prennent que tard assez de forces dans l'aile pour pouvoir voler. Belon en a trouvé qui ne pouvoient encore voler à la fin d'octobre; ce qui lui a fait croire que la ponte des œufs, ou la naissance des petits, ne se faisoit que bien tard. Mais M. le chevalier Desmazys, qui a observé ces oiseaux à Malte [1], nous a appris qu'ils y font régulièrement deux pontes, l'une au printemps, et la dernière au mois d'août. Le même observateur assure que l'incubation est de trente jours. Les jeunes sont un fort bon gibier, et on ne laisse pas de manger aussi les vieux, qui ont la chair plus noire et plus sèche. La chasse à Malte en étoit réservée au grand-maître de l'ordre, avant que l'espèce de nos perdrix n'eût été portée dans cette île, vers le milieu du dernier siècle [2].

[1] On l'appelle à Malte *talaride*.

[2] Sous le grand-maître Martin de Redin. (*Note*

Ce grand pluvier ou courlis de terre ne s'avance point en été dans le Nord, comme font les pluviers : du moins Linnæus ne le nomme point dans la liste des oiseaux de Suède. Willughby assure qu'on le trouve en Angleterre, dans le comté de Norfolk, et dans le pays de Cornouailles : cependant Charleton, qui se donne pour chasseur expérimenté, avoue que cet oiseau lui est absolument inconnu. Son instinct sauvage, ses allures de nuit, ont pu le dérober longtemps aux yeux des observateurs ; et Belon, qui le premier l'a reconnu en France, remarque qu'alors personne ne put lui en dire le nom.

J'ai eu pendant un mois ou cinq semaines un de ces oiseaux à ma campagne : on le nourrissoit de soupe, de pain et de viande cuite ; il aimoit ce dernier mets de préférence aux autres. Il mangeoit non seulement pendant le jour, mais aussi pendant la nuit ; car, après lui avoir donné le soir sa provision de

communiquée par M. le chevalier Desmazys. (Une autre note spécifie les perdrix rouges.)

nourriture, on a remarqué que le lendemain matin elle étoit fort diminuée.

Cet oiseau m'a paru d'un naturel paisible, mais craintif et sauvage, et je crois que c'est en effet par cette raison qu'on le voit rarement courir pendant le jour dans l'état de liberté, et qu'il préfère l'obscurité de la nuit, pour se réunir avec ses semblables. J'ai remarqué que dès qu'il appercevoit quelqu'un, même de loin, il cherchoit à s'enfuir, et que sa peur étoit si grande, qu'il se heurtoit contre tout ce qu'il rencontroit en voulant se sauver. Il est donc du nombre des animaux qui sont faits pour vivre éloignés de nous, et à qui la Nature a donné pour sauve-garde l'instinct de nous fuir.

Celui dont il s'agit ici n'a point fait connoître son cri : il faisoit seulement quelquefois entendre pendant les deux ou trois dernières nuits qui ont précédé sa mort, une sorte de sifflement très-foible, qui n'étoit peut-être qu'une expression de souffrance ; car il avoit alors sur la racine du bec et dans les pieds de fort

grandes blessures, qu'il s'étoit faites en frappant contre les fils de fer de sa cage, dans laquelle il se remuoit brusquement dès qu'il appercevoit quelque objet nouveau.



L'ECHASSE.

L'ÉCHASSE *.

L'ÉCHASSE est dans les oiseaux ce que la gerboise est dans les quadrupèdes : ses jambes, trois fois longues comme le corps, nous présentent une disproportion monstrueuse ; et en considérant ces excès ou plutôt ces défauts énormes, il semble que quand la Nature essayoit toutes les puissances de sa première vigueur, et qu'elle ébauchoit le plan de la forme des êtres, ceux en qui les proportions d'organes s'unirent avec la faculté de se reproduire, ont été les seuls qui se soient maintenus : elle ne put donc adopter à perpétuité toutes les formes qu'elle avoit tentées ; elle choisit d'abord les plus belles pour en

* Voyez les planches enluminées, n° 878.

Himantopus. Les Italiens, suivant Belon, appellent l'échasse *merlo aquaiole grande;* les Allemands, *froembder vogel;* les Flamands, *mathoen;* les Anglois, *long-legs;* et à la Jamaïque, *red legged crane*. Sibbald lui donne encore les noms allemands de *dunn-bein, riemen-bein*.

composer le tout harmonieux des êtres qui nous environnent : mais, au milieu de ce magnifique spectacle, quelques productions négligées, et quelques formes moins heureuses, jetées comme des ombres au tableau, paroissent être les restes de ces dessins mal assortis et de ces composés disparates qu'elle n'a laissé subsister que pour nous donner une idée plus étendue de ses projets ; et l'on ne peut mieux saisir une de ces disproportions qui contrastent avec le bel accord et la grace répandue sur toutes ses œuvres, que dans cet oiseau, dont les jambes excessivement longues lui permettent à peine de porter son bec à terre pour prendre sa nourriture ; et de plus ses jambes si disproportionnées sont comme des échasses, grêles, foibles et fléchissantes, supportant mal le petit corps de l'oiseau et retardant sa course plus qu'elles ne l'accélèrent ; enfin trois doigts beaucoup trop courts pour les jambes asseyent mal sur ses pieds ce corps chancelant, trop loin du point d'appui. Aussi les noms que les anciens et les modernes ont don-

nés dans toutes les langues à cet oiseau, marquent la foiblesse de ses jambes molles et ployantes, ou leur excessive longueur*.

L'échasse paroît néanmoins se dédommager, par le vol, de la lenteur de sa marche pénible. Ses ailes sont longues et dépassent la queue, qui est assez courte; leur couleur, ainsi que celle du dos, est d'un noir lustré de bleu verdâtre; le derrière de la tête est d'un gris brun; le dessus du cou est mêlé de noirâtre et de blanc; tout le dessous est blanc depuis la gorge jusqu'au bout de la queue; les pieds sont rouges et ils ont huit pouces de hauteur, y compris la partie nue de la jambe, qui en a plus de trois; le nœud du genou se marque fortement au milieu du jet lisse et grêle de ces pieds démesurés; le bec est noir, cylindrique, un peu applati par les côtés vers la pointe, long de deux pouces dix lignes, implanté bas sur un front relevé, qui rend la tête ronde.

* *Himantopus, loripes.* Le nom d'*himantopus* a quelquefois été changé en celui d'*hæmatopus*, et ensuite appliqué à l'*huîtrier* ou *pie de mer*. C'est une double erreur. Voyez l'article suivant.

Nous sommes peu instruits des habitudes naturelles de cet oiseau, dont l'espèce est foible, et en même temps rare *. Il est vraisemblable qu'il vit d'insectes et de vermisseaux, au bord des eaux et des marais. Pline l'indique sous le nom d'*himantopus*, et dit « qu'il naît en Égypte, « qu'il se nourrit principalement de mou- « ches, et qu'on n'a jamais pu le conserver « que quelques jours en Italie ». Cependant Belon en parle comme d'un oiseau naturel à cette contrée, et le comte Marsigli l'a vu sur le Danube. Il paroît aussi qu'il fréquente les terres du Nord, quoique Klein dise qu'on ne l'a jamais vu sur les côtes de la Baltique ; mais Sibbald, en Écosse, en a très-bien décrit un qui avoit été tué près de *Dumfries*.

L'échasse se trouve aussi dans le nouveau continent : Fernandès en a vu une

* On nous a envoyé une échasse de Beauvoir en bas Poitou, comme un oiseau inconnu ; ce qui prouve qu'il ne paroît que fort rarement sur ces côtes. Celui-ci fut tué sur un vieux marais salant. On remarqua que dans son vol ses jambes, roidies en arrière, dépassoient la queue de huit pouces.

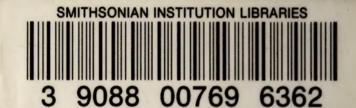
espèce, ou plutôt une variété, dans la nouvelle Espagne; et il dit que cet oiseau, habitant des régions froides, ne descend que l'hiver au Mexique: cependant Sloane le place parmi les oiseaux de la Jamaïque. Il résulte de ces autorités contraires en apparence, que l'espèce de l'échasse, quoique très-peu nombreuse, se trouve répandue ou plutôt dispersée, comme celle du pluvier à collier, dans des régions très-éloignées. Au reste, l'échasse du Mexique, indiquée par Fernandès, est un peu plus grande que celle d'Europe; elle a du blanc mêlé dans le noir des ailes: mais ces différences ne nous paroissent pas assez grandes pour en faire une espèce séparée.

Fin du tome quinzième.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00769 6362